
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HN UM44 E

△
Fr 36.1.2
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY



BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

1824 = 23 Seiten

1825 = 27 " 10 Titel

1827 = 49 "

1827 = 52 "

1828 = 118 "

1830 = 79 "

Preis proposed 8 s. Liste des membres

1830/1 = 144 s. 6 Titel ?

Preis proposed 12 s.

Liste des membres 7 s.

coll. Gru

Imperfect:- lacks 1825

SEANCE PUBLIQUE
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA.

Société **D'ÉMULATION**

DU

DÉPARTEMENT DU JURA.



LONS - LE - SAUNIER ,
F. GAUTHIER, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ.

M. D. CCC. XXXI.

SÉANCE PUBLIQUE

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU JURA,

DU 18 NOVEMBRE 1830.

M. PONS DE L'HÉRAULT, préfet du département du Jura et président honoraire de la Société d'Émulation, a ouvert la séance par une éloquente improvisation dans laquelle il a développé cette vérité : que le défaut de lumières est ce qui contribue le plus aux malheurs qui assiègent sans cesse notre existence physique et morale.

Après avoir loué les efforts de la Société pour le perfectionnement de l'agriculture et des arts, M.^r le Préfet a passé successivement en revue toutes les améliorations que peuvent recevoir encore, dans le Jura, l'économie rurale et l'industrie manufacturière, et il a terminé son allocution, en priant la Société

de ne lui laisser rien ignorer de ce qu'il pourrait faire pour la prospérité du pays confié à ses soins, et pour le bonheur de ses administrés.

M.^r le docteur Guyétant, secrétaire perpétuel, a pris ensuite la parole en ces termes :

MESSIEURS ,

C'est toujours avec une nouvelle satisfaction que vous voyez revenir le jour solennel où la Société d'Emulation, entourée de l'élite de nos concitoyens, aime à se rendre compte de ses travaux, et à communiquer au public les résultats avantageux qu'elle a déjà eu le bonheur d'obtenir.

Les relations de la Société s'étendant et se multipliant chaque année, vous recevez aussi, chaque année, un tribut plus considérable d'observations, de notices, de mémoires scientifiques et littéraires, qui viennent augmenter le faisceau de lumières dont vous cherchez à réfléchir les rayons sur tous les points de ce département, où vous vous efforcez de faire pénétrer toutes les connaissances utiles, et dont la prospérité et l'instruction sont le but de vos recherches et l'objet constant de votre sollicitude.

Parmi les communications qui se rapportent aux sciences physiques et naturelles, vous avez distin-

gué celle de M. Bailli, membre correspondant à Besançon, qui vous a adressé un essai géologique et physique sur la possibilité d'obtenir des eaux jaillissantes, dans le département du Doubs, au moyen de puits artésiens. Le mémoire de M. Bailli vous a intéressé d'autant plus, que les considérations géologiques présentées par l'auteur, sont parfaitement applicables au département du Jura, dont la constitution géologique est à peu près la même que celle du département du Doubs.

M. le baron de Férussac, notre collègue, fondateur du bulletin universel des sciences, vous a adressé ses tableaux systématiques des animaux mollusques classés en familles naturelles. Ces tableaux sont destinés à montrer les rapports de ceux de ces animaux qui vivent sur la terre et dans l'eau douce, avec ceux qui habitent les mers. Ils offrent, de plus, l'ensemble des divisions générales et particulières des animaux mollusques, disposés en familles naturelles, d'après l'étude et la comparaison de tous les travaux des auteurs nationaux ou étrangers connus jusqu'à ce jour.

Le même savant vous a communiqué une notice sur des terrains d'eau douce observés en divers lieux, et sur les fossiles terrestres et fluviatiles.

M. Mouchet a lu à la Société, dans une de ses séances particulières, un mémoire sur l'électricité médicale, dans lequel il a rapporté plusieurs observations dont quelques-unes lui sont propres, et qui attestent les bons effets de l'électricité dans plu-

sieurs maladies chroniques, et spécialement dans les affections paralytiques et rhumatismales.

M. le docteur Bulloz médecin adjoint des épidémies de l'arrondissement de Besançon, vous a fait hommage d'un mémoire sur une maladie épidémique qui a régné cet hiver dans la commune de Sône, département du Doubs. L'auteur en décrit la marche, les symptômes, le traitement, et se livre à de judicieuses considérations sur les causes qui ont fait naître et ont entretenu la maladie.

Vous avez reçu de M. Laurent, de Besançon, membre de la Société, l'annuaire statistique et historique du département du Doubs, pour l'année 1830. Cet annuaire, aussi bien soigné que les précédens, renferme sur notre province des documens historiques dont la collection ne peut qu'être fort précieuse pour votre bibliothèque.

M. Le Vaillant, du Jura, ingénieur en chef du département du Doubs, vous a communiqué un mémoire imprimé sous ce titre : *Aperçu sur la solution des questions posées dans le rapport de M. le baron Pasquier, relatif à la construction, à la réparation, à l'entretien et à l'administration des routes.* Dans ce mémoire, notre compatriote a déposé le fruit de sa longue expérience comme ingénieur civil, et a fait d'utiles observations.

Sur un sujet analogue, M. d'Hautecour, notre

confrère, vous a adressé de sages réflexions relativement aux chemins vicinaux du département du Jura, dont l'état de dégradation doit exciter la sollicitude de l'administration.

Parmi les communications qui se rapportent aux sciences morales et politiques, vous avez distingué celle de M. Tissot, professeur de philosophie au collège de Dole, qui vous a adressé un ouvrage intitulé : *Parallèle du christianisme et du rationalisme sous le rapport dogmatique*, avec cette épigraphe empruntée à de Gérando, et qui peut vous indiquer le but de l'auteur : *Mettre en lumière le parfait accord de la vraie philosophie et de la vraie religion, ce sera toujours, et peut-être spécialement dans ce siècle, servir à la fois, dans leurs plus chers intérêts, la cause de toutes les deux.*

M. Bourgon, professeur d'histoire à l'académie de Besançon, vous a fait hommage d'un mémoire dans lequel il a recueilli toutes les preuves qui établissent l'authenticité du trait d'héroïsme attribué à Guillaume Tell, au moins dans ses circonstances principales.

Le même professeur vous a aussi communiqué une notice historique composée par lui, il y a douze ans, pour être insérée dans la Biographie des Contemporains, et qui offre aujourd'hui un intérêt bien vif, car elle est relative à Louis-Philippe d'Orléans, actuellement roi des Français.

On aime à voir ce noble caractère supporter avec

un courage imperturbable les cruelles vicissitudes de sa fortune ; on aime surtout à suivre sur la terre de l'exil le courageux défenseur de Valmy, lorsque, pour se créer un honorable moyen d'existence, il va, sous un nom emprunté, concourir pour une chaire de mathématiques au collège de Reichenau, petite ville du pays des Grisons, où Louis-Philippe a professé, pendant six mois, à la satisfaction publique.

M. Laumier vous a fait hommage de la seconde édition de l'ouvrage dans lequel il a décrit les cérémonies nuptiales chez les peuples anciens et modernes ; cette seconde édition est augmentée d'un précis historique sur le mariage, suivant le droit canonique et la législation civile en France.

Ce même érudit vous a offert une dissertation inédite sur un point curieux et singulier de l'histoire du moyen âge en France. Il a existé pendant près de deux siècles et demi, à la cour de nos rois, un officier dont les attributions étaient si extraordinaires et le titre si bizarre, qu'il est devenu le sujet de plusieurs mentions ou productions historiques, qui n'en ont point encore donné une idée complète. Cet officier se nommait le *Roi des Ribauds*. L'auteur s'excuse d'avoir entrepris de traiter un sujet aussi frivole en apparence, par la considération des lumières qu'il jette sur l'état déplorable des mœurs à cette époque de notre histoire, que quelques personnes s'obstinent encore à appeler le *bon vieux temps*.

Vous accueillez, Messieurs, avec un intérêt particulier tout ce qui se rapporte à l'éducation de la jeunesse, et au perfectionnement des méthodes d'enseignement. Dans vos séances particulières, vous avez entendu M. Ducret vous développer un vaste plan d'éducation physique et morale, dont il s'occupe depuis plusieurs années. Ce plan qui, à l'époque où il vous en donnait communication, semblait devoir être considéré, pendant long-temps encore, comme une utopie, ou le rêve d'un homme de bien, pourrait se réaliser aujourd'hui que l'instruction publique sera probablement affranchie des liens que lui avaient imposé la routine, et plus encore la crainte de la diffusion des lumières.

M. Saron, ancien professeur de classes élémentaires à Arbois, et dont la ville de Lons-le-Saunier vient de faire la précieuse acquisition pour diriger l'école d'enseignement mutuel nouvellement établie, vous a présenté une nouvelle méthode pratique et graduée de lecture, qui paraît devoir être fort utile aux écoles primaires.

Vous avez reçu de M. Julien, de Paris, auteur de l'essai sur l'emploi du temps, un ouvrage qui se rapporte au premier, et qui est intitulé : *Biomètre* ou *Mémorial horaire*. L'usage du biomètre a pour objet de se rendre compte, sans embarras ni confusion, des divers emplois qu'on a pu faire de chaque intervalle de 24 heures. Les résultats journaliers de

l'emploi du temps, rendus par ce moyen, pour ainsi dire, visibles à l'œil et à la pensée, dans le plus petit espace possible, permettent d'apprécier les produits réels de la vie, à mesure qu'elle s'écoule, de mieux diriger l'emploi des instans qui doivent suivre, et de faire servir l'expérience de la *veille* au profit du *lendemain*.

M. Julien vous a adressé aussi le recueil imprimé de ses poésies, en exprimant le désir de s'associer à vos travaux littéraires.

M. Bousson de Mairét, à qui nous devons déjà l'éloge de *Rollin*, vous a adressé, avec un recueil imprimé de ses poésies, deux scènes de sa tragédie inédite de *Thémistocle*, dont il vous sera fait lecture à la fin de la séance.

M. le docteur Germain vous a fait hommage d'un chant national de sa composition, intitulé *le drapeau de la Liberté*.

M. De Loy, poète franc-comtois, auteur des *Préludes poétiques*, vous a adressé six pièces nouvelles, suivies de notes dans lesquelles il a rapporté une touchante élogie qui révèle un talent distingué chez une jeune personne de notre province, M.lle Perreclot, de Baume-les-Dames.

M. De Saint-Félix d'Amore, qui a augmenté l'intérêt de notre dernière séance publique, en y récitant de beaux vers, vous a fait hommage de ses productions réunies sous le titre de *Poésies romaines*.

Vous avez reçu de M. Gindre de Nancy, notre confrère, la traduction suivante en vers français, de l'idylle de Théocrite, intitulée *la Pharmaceutrée* ou *la Magicienne*, morceau que Racine regardait comme un des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

LA PHARMACEUTRÉE,

OU LA MAGICIENNE.

IDYLLE 2.^e (*)

Les lauriers, Thestilis, et le philtre magique !
 Et de festons pourprés couvrez ce vase antique !
 Je veux sur le perfide, auteur de mes tourmens,
 Essayer le pouvoir de mes enchantemens !
 Déjà douze soleils ont éclairé la terre,
 Depuis que je l'attends sur ce seuil solitaire.
 Le barbare ! il me laisse en proie à mes ennuis,
 Sans daigner seulement s'informer si je vis !
 Ah ! sans doute l'amour et sa mère cruelle
 Ont ailleurs entraîné le cœur de l'infidèle.
 Mais moi-même au Gymnase il me verra demain.
 J'irai, je veux le voir et lui parler enfin.
 Maintenant préludons au sombre sacrifice,
 O Lune ! prête-nous ta lumière propice :
 C'est vers ton astre pur que j'élève ma voix.
 Triple Hécate, salut ! toi qui, du fond des bois,
 A travers les tombeaux et les vapeurs funèbres,
 Apparaîs tout-à-coup dans l'horreur des ténèbres,

(*) Cette pièce fait partie d'une traduction complète inédite des *Idylles et Épigrammes* de Théocrite.

Et que le chien poursuit de ses longs hurlemens,
Salut ! viens présider à mes enchantemens !
Et que par toi, Circé, la blonde Périclès,
Que Médée elle-même à mon pouvoir le cède.

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez près de moi mon amant en ces lieux.

Déjà la flamme brille, et l'orge consumée
Sur le trépied brûlant se dissipe en fumée.
Qu'attends-tu, Thestylis ! misérable, dis-moi !
Voudrais-tu donc aussi te jouer de ma foi !
Verse le sel, et dis ces paroles rapides :
« Je sème de Delphis les ossemens arides. »

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez près de moi mon amant en ces lieux.

Le perfide ! quel trouble il porte dans mon ame !
Jetons, jetons aussi ce laurier dans la flamme ;
Et comme, au même instant la chaleur du brâsier
Dévore en pétillant le fragile laurier !
Qu'ainsi le même feu le sèche, le dévore !
Et que son corps dissous en cendres s'évapore !

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez près de moi mon amant en ces lieux.

Qu'il périsse, blessé du trait qui me déchire !
Que ses os amollis coulent comme la cire,
Ou que l'ingrat, semblable à ce globe d'airain
Qui tourne sous le fouet dont le frappe ma main,
Sous les coups de Vénus trop long-temps outragée,
Tourne autour de ce seuil, et que je sois vengée !

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez, rappelez mon amant en ces lieux.

Diane, c'est à toi que j'offre l'orge sainte !
A toi, qui des enfers perçant la sombre enceinte,

De Rhadamante ému peux adoucir le cœur,
Et fléchir de Pluton l'inflexible rigueur.
Les chiens hurlent.... voici la déesse propice !
C'est elle !..... Thestylis, que l'airain retentisse !

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez près de moi mon amant en ces lieux :

Maintenant tout se tait, tout dort, l'onde est tranquille,
Et le vent tombe et meurt sur le flot immobile ;
Mais le chagrin toujours veille au fond de mon cœur,
Et je brûle !.... insensée ! hélas ! à cette ardeur
J'immolai tout, jeunesse, hymen, pudeur sacrée,
Et je reste aujourd'hui seule et déshonorée !

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez près de moi mon amant en ces lieux.

Trois fois ma main répand le vin et l'onde pure,
Et trois fois je redis, maudissant le parjure :
Ah ! de quelque beauté que son cœur soit épris,
Qu'elle soit à son tour l'objet de ses mépris !
Et qu'il trompe sa foi, comme autrefois Thésée
Délaissa dans Naxos Ariane abusée.

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez près de moi mon amant en ces lieux.

L'hippomane se cueille aux champs de l'Arcadie ;
C'est par lui que l'on voit à travers la prairie,
A travers les coteaux courir, impétueux,
Et l'ardente cavale et le coursier fougueux.
Qu'ainsi puisse Delphis, au sortir du gymnase,
Accourir près de moi plein du feu qui m'embrase !

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez près de moi mon amant en ces lieux.

Ce fragile ornement, cette frange éclatante,
Qui paraît autrefois sa dépouille flottante,

Je la mets en lambeaux, et l'abandonne au feu,
Amour, amour, hélas ! impitoyable dieu,
Veux-tu donc épuiser, de tes lèvres avides,
Ce peu de sang qui reste en mes veines arides ?

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez près de moi mon amant en ces lieux.

De ce lézard broyé formons un noir breuvage,
Et, moi-même, demain, je le porte au volage.
Et toi, prends, Thestylis, la coupe, le poison,
Prends, et cours le répandre au seuil de sa maison,
Sur ce seuil où mon ame est toujours arrêtée,
Et dis : je verse ici ta cendre détestée.

Philtres puissans, et vous, charmes impérieux,
Rappelez près de moi mon amant en ces lieux.

Je suis donc seule enfin, seule dans la nature.
Oh ! puis-je assez verser de pleurs sur ma blessure ?
Mais en quel lieu, comment naquit mon fol amour ?
C'était, il m'en souvient, Diane, en ce beau jour
Où, vers le bois sacré, canéphore nouvelle,
Anaxo conduisait ta pompe solennelle.
Des tigres, des lions, autour d'elle enchaînés,
D'un peuple entier charmaient les regards étonnés.

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

Celle qui de son lait nourrit mes premiers ans,
Theucarilis vers moi hâte ses pas tremblans,
Et me presse, adjurant son amour, sa vieillesse,
De la conduire aux jeux de la chaste déesse.
Je revêtis alors ma tunique de lin,
Et la suivis, cédant à mon fatal destin.

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

Déjà nous avions fait la moitié du chemin
Quand tout-à-coup, sortant d'un gymnase voisin,
Delphis, le beau Delphis vient s'offrir à ma vue.
L'olive ruisselait sur sa poitrine nue,
Plus blanche que le lait, et d'un léger coton
La jeunesse en sa fleur ombrageait son menton.

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

Je le vis, je rougis, je pâlis tour-à-tour,
Malheureuse ! et mon cœur connut enfin l'amour,
Je ne vis plus les jeux, ni la pompe brillante,
Un frisson me saisit.... et sur ma couche ardente,
Contre ce mal nouveau, voisine du trépas,
Dix nuits, dix jours entiers en vain je me débats.

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

Mon teint se flétrissait comme la fleur d'été ;
Une affreuse malgreur dévorait ma beauté,
Et mes cheveux tombaient comme l'herbe stérile.
Hélas ! pour me guérir, est-il quelque sybille
Dont ma voix n'ait alors imploré le secours ?
Mais les jours vainement se succédaient aux jours.

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

« Oui, Simèthe, crois-moi, j'en jure par l'amour !
« Dès que le crépuscule aurait voilé le jour,
« J'allais, accompagné d'une troupe choisie,
« J'allais frapper au seuil de ta porte chérie,
« Te portant les doux fruits à Bacchus consacrés,
« Et le front ceint de myrte et de festons pourprés.

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

- « Là, peut-être ta porte ouverte prudemment
- « Eût aussitôt vers toi conduit un jeune amant,
- « Qu'entre ses compagnons on ne dit point sans grâce
- « Et peut-être un baiser eût payé son audace.
- « Sinon, armé du fer et la flamme à la main,
- « Siméthe, jusqu'à toi je m'ouvrais un chemin.

Astre pur de la nuit, rappelle à ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

- « Mais toi-même préviens mes désirs amoureux ;
- « A la belle Cypris favorable à mes vœux
- « J'en rends grâce d'abord, ensuite à toi, Siméthe,
- « A toi qui, m'appelant vers ta douce retraite,
- « Appaises les ardeurs qui dévorent mon sein ;
- « Car les feux de l'amour brûlent comme Vulcain.

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

- « C'est l'amour qui, soufflant sa rage dans un cœur,
 - « Arrache tout-à-coup l'épouse sans pudeur
 - « Aux bras de son époux, et la vierge à sa couche.....
- Il dit, et moi, crédule à la voix qui me touche,
Je l'attire vers moi ; son cœur vient se poser
Sur mon cœur palpitant, et dans un long baiser
Notre bouche s'unit avec un doux murmure.
Que te dirai-je enfin, Déesse chaste et pure ?
Les mystères d'amour s'accomplissent alors,
Et tous deux nous goûtons d'ineffables transports.

- Enfin à Thestylis ouvrant mon triste cœur :
- « J'aime Delphis ; il faut servir ma folle ardeur,
 - « Va donc, cours au gymnase où, brillant de jeunesse,
 - « Il aime à signaler sa force et son adresse.
 - « Suis-le partout, observe avec soin tous ses pas,
 - « Et, quand il sera seul, dis-lui, dis-lui bien bas :

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

« — Delphis, charmant Delphis, viens, Simèthe t'attend ;
« Puis conduis-le vers moi. » L'esclave, au même instant,
Obéit, et bientôt à mes yeux le présente.
Il vient, tout parfumé de l'olive odorante ;
Son pied léger franchit le seuil de ma maison.
Ah ! ce seul souvenir égare ma raison.

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

Mon sang à son aspect se fige sur mon cœur ;
Mon front est inondé d'une froide sueur,
Et je reste là pâle, immobile, glacée,
Et ma voix dans ma bouche expire embarrassée
Comme une voix d'enfant qui, par un faible son,
Veut de sa mère en vain bégayer le doux nom.

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

Mais lui timide vient s'asseoir à mes genoux,
L'œil baissé vers la terre, et d'un son de voix doux :
« J'accourais près de toi, dit-il, belle Simèthe,
« Lorsque j'ai vu venir ton esclave discrète.
« D'aussi peu son message a devancé mes pas,
« Qu'au stade l'autre jour j'ai devancé Lycas. »

Astre pur de la nuit, rappelle en ma mémoire
De mes tristes amours la déplorable histoire.

Nos jours coulaient ainsi sous de charmans auspices.
Aucun nuage encor n'en troublait les délices,
Quand, ce matin, à l'heure où, sur son char vermeil,
L'aurore aux doigts de rose annonce le réveil,
Vers moi j'ai vu soudain accourir, empressée,
La mère d'Eucharis et de Cymodocée,
Hélas ! et j'ai connu le malheur à mon tour.
« Delphis, m'a-t-elle dit, est plein d'un autre amour ;

« J'en ignore l'objet ; mais on l'entend sans cesse
 « Chanter dans les festins sa nouvelle maîtresse ;
 « Et, pour la recevoir déjà même, dit-on,
 « De festons et de fleurs il orne sa maison. »
 Ah ! je ne puis douter d'un récit trop sincère.
 Lui qui, tout occupé du seul soin de me plaire,
 Accourait à mes pieds trois, quatre fois le jour,
 Qui toujours, en partant, pour gage du retour,
 Me laissait en dépôt sa coupe dorienne,
 Déjà douze soleils ont passé sans qu'il vienne !
 Ah ! l'ingrat, il m'oublie ! une autre a tout son cœur !
 Mais je vais l'attaquer par ce philtre vainqueur.
 S'il y résiste encor, si toujours le parjure
 Croit rire impunément du tourment que j'endure,
 J'en atteste le Styx et le noir Phlégéon ,
 Je l'enverrai frapper aux portes de Pluton :
 Inévitable effet de ce mortel breuvage
 Dont un Assyrien m'apprit jadis l'usage !

Adieu, chaste Phœbé ! laisse en paix vers les mers,
 Laisse tes blancs coursiers te guider dans les airs.
 Rien n'apaise le mal dont je suis tourmentée.
 Adieu donc, astre pur, à la face argentée !
 Et vous tous, clairs flambeaux parsemés dans les cieux,
 Qui suivez de la nuit le char silencieux !

Les beaux arts ont payé dignement leur tribut à
 la Société d'Emulation , en lui offrant des morceaux
 doublement précieux, et par les objets qu'ils retracent,
 et par le talent qu'ils attestent dans leurs auteurs.

Sous les mains de M. Besson, notre confrère, professeur de dessin, à Dole, la sculpture a reproduit les
 traits pleins de bonté de ce Roi citoyen qui n'a accepté la couronne que pour consolider les libertés
 publiques, et assurer l'indépendance de la patrie.

Nous devons au pinceau savant et gracieux de M. de Vannoz, le portrait de M. de la Rochette que nous désirons depuis long temps, et qui sera, tout à la fois, un ornement pour le Musée, et un monument de notre reconnaissance envers le sage administrateur qui a laissé des souvenirs si honorables dans le Jura.

Votre secrétaire perpétuel croit iavoir été votre interprète et celui du département, lorsqu'en 1827, il inscrivait au bas du portrait lithographié de M. de la Rochette, les vers suivans :

Nous trouvions tout en lui, talent, bonté, prudence,
Mais, de notre bonheur, sa mort borna le cours ;
Et le Jura, trompé dans sa douce espérance,
Ne l'a vu qu'un moment, et le pleure toujours.

Indépendamment des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été adressés à la Société d'Emulation, par leurs auteurs, et dont il a été fait mention dans ce rapport, votre bibliothèque s'est enrichie des livres suivans :

Nouveau dictionnaire d'agriculture, en 16 volumes in-8.°, offert par M. Janod, du Jura, conseiller à la cour royale de Paris, et membre de la Société.

Les quatre premiers volumes du *bulletin universel des sciences*, offert par M. le baron de Férussac.

Huit volumes relatifs à la magie, la démonomanie ou la sorcellerie, (éditions originales), offerts par M. l'abbé Répécaud, curé de Notre-Dame de Salins.

Histoire de l'église de Favernay, au comté de Bourgogne, offerte par M. le chanoine Grappin.

Recueil de machines composées et exécutées par M. Antide Janvier, du Jura, ancien horloger du Roi.

Histoire de l'académie de Marseille.

Mémoires de l'Académie royale de Metz, de la Société d'agriculture de Seine-et-Oise, de la Seine-Inférieure, de l'Aube, de la Loire, de la Haute-Saône, du Rhône, du Doubs et de la Vienne.

Notre musée s'est enrichi, depuis la dernière séance publique, de beaucoup de médailles offertes par MM. Tremeau, Devaux, Le Mire, Piard et Guyétant, et d'un vase d'airain trouvé à Etival, canton de Moirans, et offert à la Société d'Emulation, par M. Gacon, ancien Sous-Préfet de Saint-Claude.

M. de Valdenuit, notre ancien Préfet, a déposé au musée, une série intéressante de mines de plomb de la Lozère, et un petit modèle de fourneau économique.

La collection des instrumens perfectionnés, à l'usage de l'économie rurale, s'est augmentée de deux machines ingénieuses qui nous manquaient, et dont l'une sert à laver les racines destinées à la nourriture du bétail, et l'autre à les couper très-menu d'une manière fort expéditive. Ces machines pourront servir de modèle à nos mécaniciens, et aux propriétaires ruraux.

Au milieu de vos travaux scientifiques et littéraires, vous ne perdez point de vue les progrès de l'agriculture et de l'industrie, ces deux sources principales de notre prospérité. La première n'est plus un art grossier, livré exclusivement à des mains inhabiles et à une routine aveugle. Depuis plusieurs années, des agronomes distingués ont élevé l'agriculture au rang d'une science positive, fondée sur des principes généraux et déterminés, assujettie à des règles fixes et susceptibles de perfectionnement. Considérée comme science, l'agriculture a fait, dans ce siècle, d'immenses progrès en théorie; mais dans la pratique, elle est loin d'avoir obtenu aussi généralement le même succès. Une des principales causes de ce retard, c'est que l'agriculture, plus que toute autre science, doit être modifiée dans l'application des principes généraux, par la nature des localités, du climat, du sol, ainsi que par le genre et le nombre des consommateurs; en sorte qu'aujourd'hui, pour obtenir ces progrès, ce ne sont plus des systèmes et des principes généraux qu'il faut établir et enseigner, mais il est à désirer que, dans chaque département, dans chaque canton, des propriétaires éclairés et observateurs studieux, consacrent leur temps et leurs talens à faire connaître les méthodes, les procédés, les instrumens, et la nature des productions les plus convenables au pays qu'ils habitent. C'est là le but que s'est constamment proposé la Société d'Emulation, à laquelle ont été adjoints, au commencement de cette année, des conseils d'agriculture formés en dehors

de la Société, et composés des agronomes les plus éclairés de chacun de nos arrondissemens communaux.

Pour favoriser les travaux du conseil agricole de l'arrondissement de Lons-le-Saunier, la Société d'Émulation, en attendant qu'elle ait obtenu l'établissement d'une ferme-modèle, qui est depuis longtemps dans ses vœux, et qui est aussi dans ceux du sage administrateur qui nous préside en ce moment, la Société d'Émulation, dis-je, a amodié deux terrains d'expérience. L'un placé à la porte de la ville, sur la route de Lyon, appartient à la classe des bonnes terres du département, et peut faire juger des productions et de la culture qui conviennent à ces parties précieuses de notre territoire.

Le second terrain d'expérience est situé à une lieue de la ville, sur la route de Louhans, et appartient à cette portion de la plaine du Jura qui, par la nature argilo-siliceuse de son sol froid et humide, est assimilé à la Bresse dont on lui donne le nom par analogie.

Un des objets que se proposait la Société, était de montrer aux agriculteurs de l'arrondissement de Lons-le-Saunier, l'emploi des instrumens perfectionnés qu'elle a tirés de Roville. Mais, cette année, les deux terrains dont elle a confié la culture au conseil agricole, n'étaient pas assez ameublés pour que l'emploi de ces instrumens s'y fit avec succès, et dans la crainte d'ajouter aux préventions que la plupart de

nos agriculteurs ont pour les instrumens nouveaux, on a remis cet essai à l'année prochaine.

Le résultat de la culture de cette année a donc été de montrer la manière de semer en ligne, au moyen du rayonneur et du semoir à brouette de M. de Dombasle, et de faire connaître, dans notre pays, de nouvelles ressources pour nourrir les animaux domestiques, telles que la betterave champêtre, le rutabaga, le navet de Norfolk, le chou-navet, le chou-cavalier, le chou frisé du Nord, le chou à faucher et le Raigras d'Italie.

Dans l'espérance de pouvoir établir une ferme expérimentale à peu de frais, votre secrétaire perpétuel a cru devoir prendre des renseignemens à ce sujet, auprès de la Société d'Agriculture de l'Ain qui, depuis plusieurs années, exploite un petit domaine aux portes de Bourg; et M. Puvis, secrétaire de cette société et notre zélé correspondant, a répondu à ma demande par une lettre fort intéressante et très-détaillée, dans laquelle il donne tous les renseignemens désirables.

Le Conseil Agricole de l'arrondissement de Lons-le-Saunier, désirant mettre sous les yeux de nos laboureurs, plusieurs sortes de charrues, et apprécier le travail et la force de tirage de ces instrumens, a sollicité un concours public qui a été annoncé dans toutes les communes du département par la voie du mémorial, et a été fixé au 23 septembre. Ce concours a eu lieu au jour indiqué, dans un champ voisin de la ville, et en présence de plus de trois cents agriculteurs. Six charrues de formes différentes, amenées

de divers cantons de l'arrondissement, y ont tracé plusieurs sillons, le dynamomètre indiquait la résistance que les attelages avaient à vaincre, et sur le rapport de ce concours, vous avez décidé qu'il serait accordé une mention honorable à MM. François Petit-Jean, laboureur à Courlaoux, Simon Brocard et François Hérold, charrons de la même commune, et Claude-Marie Bonot, mécanicien à Bletterans.

Un genre d'industrie qui touche immédiatement à l'agriculture, est celui qui lui fournit les machines les plus propres à seconder ses travaux, et sous ce rapport, les machines à battre le grain, doivent exciter un grand intérêt dans notre pays où le dépiquage des blés se fait en les battant au fleau sur l'aire d'une grange.

Parmi ces machines, celles qui sont mues par des chevaux ou des courans d'eau sont bien connues, et les propriétaires aisés qui les établissent, ont peu besoin de vos encouragemens. Mais vous désirez servir particulièrement la petite propriété, et fournir aux pauvres familles agricoles, si nombreuses dans le Jura, un moyen facile et peu dispendieux de battre leurs grains sans avoir besoin de bras étrangers et salariés.

C'est dans cette vue que l'année dernière vous avez décerné une médaille d'encouragement à M. Dalloz, secrétaire de la Société d'Agriculture de Dole, qui est l'inventeur d'une machine à bras, au moyen de laquelle quatre personnes peuvent battre, dans un seul jour, cinquante doubles décalitres de blé, au lieu de seize qu'ils obtiendraient au fleau.

L'industriel Hugonnet, de Blye, notre collègue, a perfectionné la batteuse de M. Dalloz, et au printemps dernier, il l'a fait transporter à Lons-le-Saunier, où elle a travaillé quelques heures sous les yeux des membres de la Société d'Émulation, et du Conseil d'Agriculture, qui a chargé un de ses membres d'en faire un rapport détaillé. Il résulte de ce rapport, que la batteuse perfectionnée par Hugonnet, présente déjà beaucoup d'avantages, mais qu'avec les corrections qu'Hugonnet se propose de lui faire subir, elle sera plus facile à mouvoir que la machine de M. Dalloz, et battra quelques gerbes de plus à l'heure. Vous avez, en conséquence, délibéré qu'une médaille d'encouragement serait décernée en séance publique, à Joseph Hugonnet, qui, depuis 12 ans, s'occupe avec zèle et succès de la mécanique appliquée à l'agriculture.

Depuis long-temps vous formiez des vœux pour qu'il s'établît dans nos montagnes quelque branche d'industrie qui, sans augmenter la consommation du combustible, dont la cherté s'accroît d'une manière effrayante, put exercer avec profit, pendant la longue durée de l'hiver, une population qui, même pendant l'été, ne trouve pas dans les travaux de l'agriculture une occupation suffisante.

Le canton de Clairvaux, déjà si intéressant par ses forges, ses clouteries à froid, ses tanneries, ses papeteries, voit augmenter encore ses ressources industrielles par l'établissement d'une manufacture de soierie, due à l'activité éclairée de M. Lançon, qui

vous a adressé une notice à ce sujet, et déposé dans votre Musée les échantillons des premiers produits de sa fabrique.

M. Lançon, secondé de ses quatre fils qui ont appris les procédés les plus délicats de leur art, par un long apprentissage fait à Lyon, a déjà établi, dans un bâtiment construit à Clairvaux pour cet objet, six métiers, qui produisent par jour vingt-quatre aunes de tissu de soie, tels que taffetas, levantine, gros de Naples, drap de soie, dont les échantillons sont sous vos yeux.

On monte actuellement deux métiers à la Jacquart, pour la confection des rubans et étoffes façonnés au moyen de navettes rétrogrades.

Aussitôt que les ouvriers seront formés, on entreprendra les schals. MM. Lançon construisent un nouveau bâtiment pour recevoir soixante métiers encore, qui occuperont quatre-vingts personnes, non compris l'administration. Ils ont l'espoir d'arriver à ce point dans six mois, et de porter leur fabrication à deux cents aunes d'étoffe par jour.

Cette nouvelle industrie vous a paru assez intéressante, dès son berceau, pour vous déterminer à accorder, en séance publique, une mention très-honorable à son auteur.

Les grands événemens qui ont signalé ces derniers mois et absorbé l'attention publique, nous ont privés sans doute des mémoires qui devaient nous être adressés avant le 16 octobre, sur les sujets mis au concours par la Société d'Émulation, et vous jugerez,

Messieurs, s'il ne conviendrait pas de proroger le concours sur l'histoire civile du département du Jura, depuis les Romains jusqu'à nos jours.

Quant aux plantations, pour lesquelles vous aviez promis des primes, nous savons qu'il en a été fait sur plusieurs points du département, mais nous n'avons reçu de détails précis à cet égard, que de la part de M. Colin, garde général des forêts, au cantonnement de St.-Claude, qui a montré beaucoup de zèle pour repeupler les clairières des bois, et dont vous avez arrêté qu'il serait fait mention honorable dans cette séance, en attendant que le résultat de ses semis et plantations fût assez assuré pour être l'objet des primes que vous devez accorder l'an prochain, où ces plantations seront à leur deuxième et troisième feuille.

La Société a perdu, depuis 1829, deux membres correspondans qui ont honoré le Jura par leurs travaux et leurs services; M. J.-B. Béchet et M. Molard jeune.

Le premier, né à Cernans, près Salins, en 1759, a été long-temps secrétaire général de ce département, et nous l'avons vu consacrer tous ses loisirs à la culture des belles lettres et surtout à des recherches historiques sur le Jura dont il se proposait de composer l'histoire, depuis l'invasion des Bourguignons jusqu'à la conquête de la province par Louis XIV. Membre correspondant, puis ensuite secrétaire perpétuel de l'académie de Besançon, il a déposé dans

les recueils de cette Société savante, plusieurs dissertations détachées de son grand ouvrage, dont la plus importante est celle qui traite de l'origine des Bourguignons.

Il a enrichi de notices curieuses les premiers annuaires du Jura, dont M. Bourdon son ami, et l'un de nos contemporains les plus savans et les plus regrettables, relevait aussi l'intérêt par d'excellents articles de biographie.

Le temps a manqué à M. Béchet pour réaliser le projet de son grand ouvrage sur le Jura; il n'a eu que celui de publier des *Recherches historiques sur la ville de Salins*, en 2 volumes in-12, qui devaient être suivis d'un 3.^e où il se proposait de rassembler tout ce qu'il avait recueilli sur l'état des lettres et des arts à Salins, depuis le 15.^e siècle, sur le dialecte particulier aux habitans de cette ville, sur leurs coutumes, leurs fêtes, et leurs représentations théâtrales. (1)

Ses notes historiques sur le Jura, formant 6 volumes in-folio, viennent d'être déposées à la bibliothèque de Besançon, et ne seront pas perdues pour notre pays.

Nous déplorons aussi, avec les arts mécaniques, la mort de M. François-Emmanuel Molard, membre correspondant de la Société d'Emulation du Jura.

(1) J'ai puisé ces détails dans l'excellente notice que M. Weiss, notre savant confrère, a consacrée à la mémoire de M. Béchet, et lue à l'Académie de Besançon dans la séance du 24 août 1831.

Né en 1774, aux Bouchoux, arrondissement de Saint-Claude, il entra en 1793, dans un bataillon de volontaire avec le grade de lieutenant, admis ensuite à l'école polytechnique, il en sortit avec le grade d'officier d'artillerie, et fit, en cette qualité, jusqu'en 1801, les campagnes qui ont tant illustré nos armées. Rendu à la vie civile, après la paix d'Amiens, il fut employé comme directeur de l'école des travaux d'arts et métiers de Compiègne, et chargé ensuite de la translation de cette école à Châlons-sur-Marne.

Un talent aussi distingué, et une activité qu'aucun obstacle ne suspendait, l'avaient fait remarquer par le gouvernement qui lui donna la mission d'organiser à Beaupréau, département de Maine-et-Loire, une seconde école d'arts et métiers qu'il fût encore chargé de transférer à Angers. Appelé en 1817 à Paris, pour être directeur adjoint du conservatoire des arts et métiers, il fût depuis, nommé membre honoraire du comité consultatif des arts et manufactures.

Le nombre des machines et des procédés que M. Molard a imaginés et perfectionnés est considérable; nous indiquerons ici les principaux :

Vis à bois, pour lesquelles il lui fut décerné une médaille et un prix par la Société d'encouragement.

Mécanisme au moyen duquel, sans rien changer à une scierie ordinaire, on fait débiter des courbes, des jantes de roue, etc.

Freins à vis et à levier substitués aujourd'hui par les rouliers aux perches et aux sabots trainants avec lesquels ils enrayaient autrefois leurs voitures dans les descentes.

Construction régulière en fonte, en fer, d'un grand nombre d'instrumens d'agriculture, tels que char-rues, machines à battre, à vanner les grains, à couper la paille, etc.

Introduction en France de l'usage des cables plats, dans l'exploitation des mines.

Il a encore établi les premières grues à engrenage et pivotantes sur elles-mêmes, dans toute l'étendue du cercle, qu'on voit montées sur le bassin de la Villette et à la voirie de Bondy, grues qui procurent les plus grandes facilités pour le chargement et le déchargement des bateaux.

Indépendamment de ses recherches dans les arts, M. Molard s'occupait encore des ouvrages étrangers qui pouvaient être utiles. Il traduisit de l'anglais, le *Système d'agriculture de Coke*, pour lequel la Société d'Agriculture lui a décerné, en 1821, une médaille. Il a été l'un des collaborateurs du *Dictionnaire technologique* qui est justement estimé; enfin il fut chargé de surveiller la construction des machines à filer et à carder le coton, données à des villes manufacturières pour leur servir de modèles.

Tels ont été les principaux services rendus à l'industrie française par notre laborieux compatriote, digne frère de M. Claude-Pierre Molard, de l'académie des sciences, et membre aussi de la Société d'Émulation du Jura.

Ces pertes, Messieurs, ont été adoucies par des acquisitions nouvelles. Dans sa dernière séance la Société a admis parmi les membres résidans,

Messieurs Bouverey, procureur du roi, à Lons-le-Saunier ;

Bousson de Mairét, professeur de rhétorique à Arbois ;

De Thoisy jeune, propriétaire à Gisia ;

Collomb, sous-préfet de Saint-Claude ;

Marquiset, sous-préfet de Dole ;

Niel, sous-préfet de Poligny ;

Robert, avoué à Dole ;

Tissot, professeur de philosophie dans la même ville.

La Société a admis parmi les correspondans,

Messieurs Droz, du Doubs, membre de l'académie française ;

Julien, de Paris, fondateur-directeur de la revue encyclopédique, etc. ;

De Saint-Félix, d'Amore, homme de lettres ;

Bard, de la Côte d'Or, homme de lettres ;

Marjolin, de la Haute-Saône, professeur de la faculté de médecine de Paris ;

Bourgon, professeur d'histoire à l'académie de Besançon ;

Bulloz, docteur en médecine, et médecin adjoint des épidémies, à Besançon ;

Pouillet, du Doubs, professeur de physique à la faculté des sciences, à Paris.

Le compte rendu étant terminé, M. Perrin a donné lecture d'une dissertation sur la vaine pâture. Il s'est d'abord attaché à faire connaître, avec exactitude, la nature et l'origine de cette pratique rurale, et a offert l'historique des modifications qu'elle a reçues des législations successives. Il a ensuite examiné cet usage sous le rapport des intérêts généraux de la société, et sous celui des intérêts privés; et abordant les divers reproches dont le vain pâturage est l'objet, comme, par exemple, d'empêcher l'amélioration des terres, de nuire à l'établissement des haras, de ralentir le perfectionnement des bonnes espèces de bestiaux, enfin de blesser la liberté naturelle et le droit de propriété, il a soutenu que ces griefs étaient chimériques.

Selon lui, la vaine pâture est inoffensive, puisque, d'une part, elle ne s'ouvre qu'après l'enlèvement des fruits, et que, d'un autre côté, elle ne gêne pas le propriétaire qui désire varier le mode d'exploitation et la nature des produits. Elle favorise l'agriculture, parce qu'elle concourt à multiplier le bétail, présente au cultivateur de puissantes ressources, et supplée au parcours de communaux, devenus insuffisants.

Il n'est pas vrai, dit M. Perrin, que le vain pâturage empêche l'entretien des haras et l'amélioration des races. Il reçoit une grande latitude en Normandie, et nous ne laissons pas que de tirer de cette province nos meilleurs chevaux. L'institution des

primes d'encouragement , celle des écoles vétérinaires , et la faveur accordée à l'importation des espèces de choix , voilà les véritables sources de prospérité en ce genre. Elles ont produit , nonobstant la vaine pâture , un perfectionnement visible des races françaises.

Le vain pâturage n'est pas davantage un obstacle à la possibilité d'élever des bestiaux de bonne espèce. Il s'exerce dans le Berri , et c'est de cette province que proviennent les animaux les plus remarquables par leur taille colossale.

Quant au reproche de blesser la liberté naturelle et le droit de propriété , il ne repose que sur de faux principes. Si la vaine pâture est accordée aux communaux , c'est , suivant les écrivains du premier ordre , parce que l'intérêt réciproque des cultivateurs les a engagés , à une époque plus ou moins reculée , à se faire un sacrifice mutuel de la faculté de disposer à leur gré de leurs héritages. « Il paraît , » dit un auteur de Franche-Comté , que c'est un « reste de l'ancienne communion des biens , qui est « fondé d'ailleurs sur l'humanité et l'avantage de « la société des hommes. » Mais, continue M. Perrin, quand la présomption de ce consentement originnaire serait écartée , il ne serait pas encore juste de prétendre que la vaine pâture, fondée sur la loi ou sur un usage légalement établi, fût contraire à la propriété. Car , il n'a jamais existé de liberté naturelle , en fait de propriété , antérieurement à l'état social. Nous ne sommes point propriétaires naturellement. Nous ne le devenons que par une

institution de la société. Or , la société qui nous accorde un tel bienfait , a certainement le droit d'y apposer les conditions qu'elle juge utiles à sa conservation ou à son bien-être.

Les détracteurs du vain pâturage aiment à invoquer l'exemple des Anglais. Ici , M. Perrin présente plusieurs raisonnemens pour prouver que l'exemple est mal choisi. « J'ai vu , ajoute-t-il , à « Londres , à Cantorbéry , et dans d'autres lieux de « l'Angleterre de superbes bestiaux. Mais j'en ai « trouvé à Paris , en Alsace , et ailleurs , de plus « beaux encore. »

L'orateur passe de là , à l'examen de quelques autres inconvéniens qu'on a cru voir dans l'usage dont il s'agit , et il en prend occasion pour tracer avec détail les différences qui existent entre la vive ou grasse pâture , et le vain pâturage.

Il insiste sur l'utilité de ce dernier mode de parcours ; il indique les dispositions réglementaires à l'aide desquelles on peut l'améliorer. Et enfin il remarque qu'il convient d'autant moins d'en solliciter la suppression , (comme l'ont fait certains Conseils généraux de département) qu'il est libre à tous propriétaires de s'en affranchir par la clôture. « La vaine pâture , dit-il en terminant , est d'intérêt public , et nous devons de toutes nos forces « en appuyer le maintien comme un secours indispensable à l'immense majorité des cultivateurs. »

M. Houry fait ensuite un rapport sur la Méthode Jacotot , exposée dans un mémoire de M. Durietz , offert à la Société d'Émulation par M. Damemme.

Les principes sur lesquels s'appuie M. Durietz pour développer la méthode Jacotot, sont, dit M. le Rapporteur, le résumé de la philosophie de Bacon , Locke et Condillac. Ces principes ont élevé les sciences physiques au plus haut degré de certitude auquel elles puissent atteindre. Il ne s'agit donc pas d'examiner la théorie de l'enseignement universel , mais bien si les procédés de l'auteur sont vraiment conformes à la méthode analytique. Il peut se faire encore que l'auteur ait suivi une marche contraire à son but pour l'enseignement d'un objet , et qu'il ait pris la vraie route pour l'enseignement d'un autre. Nous allons donc examiner successivement les différentes branches des connaissances humaines traitées dans l'ouvrage de M. Durietz.

Lecture.

La première de toutes les connaissances est sans contredit la lecture. L'auteur met entre les mains de son élève un Télémaque, dit à haute voix *Calypso* , en montrant le premier mot à son élève. On ajoute successivement un second et un troisième mot , la phrase entière, tout le premier alinéa. Le maître s'assure si l'élève a bien saisi tous les mots, s'il les distingue les uns des autres , et pour cela il lui adresse les questions convenables. On n'épèle pas dans

la méthode de M. Jacotot, c'est une erreur de M. Durietz. Nous sommes convaincus, par notre expérience, que l'épellation est non seulement inutile, mais qu'elle nuit au progrès des élèves dans la lecture ou l'orthographe. Cette méthode est bonne, mais on ne doit remettre entre les mains des jeunes élèves, que des livres qu'ils puissent comprendre, et qui soient appropriés à leur âge, leur sexe et leur profession. Quel est le livre à la portée de la science des enfans? Tout livre facile à composer, qui contiendra les phrases dont on fait un usage habituel, qui leur parlera des plaisirs de leur enfance, de leurs jeux, de leurs chagrins, de leurs travaux, de leur nourriture, de la pluie et du beau temps. Le livre de l'homme des champs sera différent du livre du citadin. M. Jacotot a trop de mérite pour trouver quelque difficulté à composer de pareils ouvrages, dont on trouve d'ailleurs les élémens dans un grand nombre d'écrits imprimés pour la première enfance, soit en France, soit en Angleterre.

Mais le rivage de la mer, les débris du vaisseau d'Ulysse, les nymphes de Calypso sont du grec ou de l'algèbre pour un Jurassien ou pour un habitant des Vosges.

Écriture.

Pour l'écriture, M. Jacotot se borne à faire copier à son élève des modèles d'écriture en fin, et sans régler le papier, ni lui tracer des mots au crayon pour qu'il les recouvre d'encre. Ces deux conditions sont

contraires aux principes de l'analyse. L'auteur prétend que plus on facilite les moyens, plus l'attention devient paresseuse. Mais toute méthode d'enseignement n'a-t-elle pas pour but de faciliter les moyens ? L'analyse n'est-elle pas destinée à fixer l'attention d'un enfant sur les parties d'un tout. L'élève n'a-t-il pas assez de la forme des lettres, de la tenue même de la plume ou du crayon, sans avoir à s'occuper encore de la hauteur des lettres et de la direction des lignes ? Les ardoises usitées dans l'enseignement mutuel, sont réglées. Il faut jalonner l'écriture. Que dirait-on d'un géomètre qui, pour enseigner l'arpentage, proscrirait les jalons ? Les lignes de pente et de hauteur même doivent être tracées dans les commencemens. Les meilleurs expéditionnaires, dans les bureaux, ne croient pas déroger en traçant leurs papiers.

Orthographe.

L'orthographe est enseignée oralement et par écrit. Ce sont les mots et les phrases du livre fondamental qui servent de base aux questions du professeur. Quand l'élève s'est trompé, on lui montre le livre, et il se corrige lui-même. Il faut mettre beaucoup d'obstination à recommencer les questions aux élèves pour les mots mal orthographiés. M. Durietz fait encore épeler ; cette épellation est contraire au vrai procédé de l'enseignement universel ; l'élève ne sépare point un mot de tous les signes qui le représentent. Il le voit dans son ensemble, le conserve

dans sa mémoire, sans le décomposer en syllabes. Il faut que ce soit le mot lui-même, et non la syllabe, qui soit le type de son orthographe ; c'est l'épellation qui la rend incertaine et souvent vicieuse ; la syllabe ne lui dit pas si *an* doit être écrit par *a*, ou par *e*, ou avec un *t* final. C'est le mot tout entier, et non l'élément du mot, qui doit être son unité. Mais en approuvant le procédé de M. Jacotot, le livre élémentaire, qui aura servi à la lecture, doit également servir à l'enseignement de l'écriture et de l'orthographe, si, comme nous le supposons plus haut, on adopte un autre livre que le *Télémaque*.

Langue maternelle.

Cet objet est un cours complet de l'art de parler et d'écrire. Le principe de l'égalité intellectuelle, sur lequel se fonde M. Jacotot, est inutile à la discussion des procédés de son enseignement. Il y a chez l'homme inégalité au moral comme au physique. Il y a des limites supérieures et inférieures entre lesquelles l'homme faible et le fort, l'idiot et l'homme de génie trouvent leurs places relatives. Les méthodes générales d'instruction doivent s'appliquer à la classe moyenne, à ces hommes qui forment la masse de la société, et qui, à l'exception de ceux qui approchent des deux limites, peuvent être considérés comme ayant une égale intelligence. C'est en ce sens que M. Jacotot a parfaitement raison dans son principe de l'égalité intellectuelle. Il est aussi vrai que celui du physiologiste qui, pour établir un système

d'alimentation , suppose à tous les hommes un estomach susceptible de bien digérer , et qui propose en conséquence les mêmes alimens. Quiconque présente un mode général d'enseignement , est donc obligé d'admettre , au moins tacitement , l'égalité d'aptitude ; sans cela il faudrait autant de méthodes que l'on pourrait établir de classes ou de degrés d'intellect depuis l'idiotisme jusqu'au génie , et , dans chaque classe , la méthode serait appropriée à l'aptitude moyenne des individus de cette classe.

Apprendre un livre et y rapporter tous les autres, voilà toute la méthode de M. Jacotot , qui a pour objet dix exercices principaux.

Le premier exercice , entièrement mnémonique , consiste à apprendre les six premiers livres de Télémaque , de manière à ce que si quelqu'un commence une phrase , l'élève doive être en état de l'achever sans hésitation. Pendant cet exercice , le maître dirige l'attention de son élève sur l'orthographe , et sur les signes des personnes et des choses.

L'objet du second exercice est la définition des mots ; la réponse aux questions du maître est toujours une phrase du Télémaque. L'élève se rappelle les phrases où Fénelon a employé le mot à définir , et , de toutes ces phrases , il conclut la définition demandée. Dans ce même exercice , l'auteur exerce l'élève à généraliser. *Calypso se promenait souvent seule. — Télémaque , pressé par la douleur , s'abandonne à la solitude. — Idoménée cherche la solitude.* Si l'on demande à un élève : Que fait une personne affligée ? il répond : Elle cherche la solitude ; et il

justifie sa réponse par les trois passages de son auteur-modèle. Enfin , dans ce même exercice , l'élève s'accoutume à analyser un livre , ou le fait principal d'un paragraphe.

Le troisième exercice comprend les objets de composition et l'imitation. L'élève doit imiter le plan , l'ordre , la marche , les idées ; les tournures de phrases , et même employer les expressions que lui présente son modèle. C'est ainsi que pour peindre les regrets de Napoléon dans l'île de Sainte-Hélène , il prendra pour type les regrets de Calypso sur le départ d'Ulysse , dans le 1.^{er} paragraphe de Fénelon.

Dans le quatrième et le cinquième exercice , l'élève , questionné par son maître , fait des réflexions sur des passages détachés du Télémaque , et il appuie ces réflexions sur des faits ou sur des pensées du même auteur. Il prouve que Fénelon compose précisément comme on demande qu'un élève compose ; c'est-à-dire , que pour communiquer ses pensées , il faut donner toute son attention aux faits qui les réveillent.

Le sixième exercice a pour objet les synonymes de mots. L'élève , qui les justifie par son auteur , rappelle tous les passages où il a vu ces mots , ce qui lui aide à établir leur différence.

Dans le septième exercice , l'élève fait ce que M. Jacotot appelle des traductions ; c'est une imitation que l'on fait des réflexions d'un auteur , quand on aperçoit un rapport entre le sujet traité par lui , et le sujet qu'on se propose de traiter. Dans l'imitation , exercice troisième , les noms et les faits sont changés. Dans la traduction , on généralise les faits : ce n'est

plus Calypso, ce n'est plus Napoléon ; c'est l'avare, c'est l'ambitieux qui sont privés de l'objet de leur passion.

Dans le huitième exercice , on enseigne à trouver des sujets de traduction ; exemple : Télémaque combat le lion. Traduisez : La vertu combat les passions.

Le neuvième exercice a pour objet les synonymes d'expression, de pensées et de fait. L'élève fait encore des portraits , des parallèles , des récits , des lettres , des pensées sur des pensées ; il improvise, il compose.

Enfin , dans le dixième exercice, il vérifie les principes d'une grammaire quelconque mise entre ses mains, en les appuyant sur des phrases de son auteur.

Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à l'enseignement universel, c'est d'avoir choisi un ouvrage qui n'est approprié qu'à une classe de Français. Ce n'est réellement qu'une partie de notre langue maternelle que l'on peut apprendre dans son enfance. La partie morale et religieuse doit s'étudier dans des livres de religion , et la partie relative à nos besoins physiques, dans des ouvrages à créer. Les sept huitièmes des enfans , de la campagne surtout , ont - ils besoin de connaître les amours d'Eucharis, les voluptés de l'île de Chypre , et toute cette mythologie qui n'a aucun rapport avec nos mœurs ? Que M. Jacotot veuille s'en donner la peine , il saura bien composer le livre où le fils du laboureur trouvera la description de la charrue , de la herse , du char , le prix et la qualité des chevaux , des bœufs , de leur fourrage ; des dissertations sur la culture de terres , l'histoire de l'agriculture ancienne et moderne ; les

preuves d'une religion douce et tolérante, la nécessité de la morale, les bienfaits et les avantages de l'instruction populaire, la nécessité d'obéir aux lois. Si tout est dans tout, l'homme des champs trouvera dans ce livre tout ce dont il a besoin. Les questions du maître l'amèneraient à réfléchir sur l'orthographe, la grammaire et l'art d'écrire qui lui est nécessaire ; des exercices de M. Jacotot, on ne conserverait que les plus utiles à l'état présent et futur des élèves.

Langues étrangères.

Nous approuvons aussi la méthode de l'auteur pour l'enseignement des langues étrangères. Mais pour la langue latine, nous ne pouvons admettre avec lui, comme base de son enseignement, l'*Építome de Lhomond*. Si votre élève, âgé de dix à douze ans, sait assez bien, et par principes, sa langue maternelle, on peut adopter à son égard la méthode Jacotot ; mais prenez pour livre élémentaire le facile Justin, Tite-Live, Cornelius-Nepos, les Commentaires de César, etc.

Mathématiques.

La méthode de l'auteur ne diffère point du système suivi. On remet entre les mains de l'élève un ouvrage élémentaire qu'il lit, relit ; il raconte et vérifie sans cesse les procédés de calcul.

Géographie , Histoire.

Je ne m'arrêterai point à ce que dit M. Durietz sur l'enseignement de la géographie et de l'histoire. L'élève établit des comparaisons entre les faits historiques et ceux du livre de Fénelon , ce qui lui permet de faire des réflexions justes sur les événemens , puisqu'il y a peu de faits qui ne trouvent leur analogue dans l'auteur-modèle.

C'est en lisant sur des cartes , en considérant les lieux qui y sont figurés de haut en bas , de gauche à droite , en suivant les lignes parallèles aux directions nord-sud , est-ouest , que l'élève arrive à la connaissance des lieux et de leur situation respective. M. Durietz a oublié sans doute d'ajouter qu'en lisant l'histoire ancienne et moderne , on doit avoir une carte qui mette sous les yeux de l'élève le théâtre des événemens.

Musique.

L'auteur de cette analyse a vu à Paris une jeune demoiselle qui n'avait appris le piano d'aucun maître , et qui , dirigée par son père , jouait , au bout de six mois , avec beaucoup de facilité et d'intelligence les cinquante premiers airs de la seconde partie de la méthode d'Adam. Tout est naturel et simple dans le procédé de M. Jacotot. Il faut que les élèves apprennent successivement à jouer tous les airs de la méthode , jusqu'à ce qu'ils les sachent parfaite-

ment de la mémoire et des mains. En les vérifiant , c'est-à-dire en les comparant , ils apprennent toutes les combinaisons et tous les accidens de la musique et des accords , ce qui les conduit naturellement à la composition et à l'improvisation.

Dessin.

La méthode pour enseigner le dessin , consiste à dessiner d'après la bosse. Le professeur, d'après les questions qu'il adresse à l'enfant , lui fait découvrir les défauts de proportion , de position des parties et des ombres. Un professeur éclairé, qui applique la méthode Jacotot à l'instruction de sa jeune famille, emploie des gravures pour les comparer avec les dessins obtenus par ses élèves. Il fait dessiner une tête dans la position où l'a rendue la gravure ; ensuite il en fait faire la comparaison par son élève avec la bosse. Dans un second et un troisième dessin , pendant lequel la gravure reste cachée, l'élève obtient des résultats plus satisfaisants. Cette méthode pourrait également s'appliquer à des paysages dont on aurait les vues dessinées d'avance.

Concluons de cette analyse que la méthode de M. Jacotot est une méthode analytique, une méthode naturelle ; que cependant peu de professeurs seront en état de l'enseigner ; qu'il est très-difficile de fixer l'attention des enfans, et plus encore d'appeler les réflexions de leur jeune ame sur la moralité des actions ; que le Télémaque n'est point à leur portée, ou plutôt serait mieux remplacé par des livres appropriés à leur âge et à leur situation sociale.

Ne repoussons pas les expériences ; mais il faut des expériences bien faites et savoir les interpréter convenablement. La liberté de l'enseignement en France permettra de se livrer à des essais utiles. Si l'expérience a convaincu M. Jacotot et ses partisans de la bonté de cet enseignement, il faut aussi, dans les conséquences à en tirer, faire la part des talens de ces hommes distingués, et de leur influence sur leurs jeunes élèves. Les faits sont l'écueil où viennent se briser les faux systèmes. Celui de M. Jacotot me paraît fondé sur une saine théorie, il sera sans doute perfectionné, et méritera par la suite le titre d'enseignement universel, dont il est décoré avec une prétention prématurée.

Après ces diverses lectures, M. le préfet a rappelé les services rendus à l'agriculture du Jura par J.-B. Hugonet, de Blye, notamment le perfectionnement qu'il a donné à la machine à battre le grain, et conformément à la délibération de la Société, il lui a remis une médaille d'encouragemens.

La séance a été terminée par la lecture des scènes suivantes de la tragédie inédite de Thémistocle, par M. Bousson de Mairat, professeur de rhétorique, à Arbois.

FRAGMENS

D'UNE TRAGÉDIE INÉDITE,

INTITULÉE

 *Thémistocle.*

*Par Emmanuel Bousson de Mairat, professeur de
rétorique, à Arbois.*



THÉMISTOCLE échappé d'Athènes, où il est proscrit, se réfugie à la cour de son plus cruel ennemi, le roi de Perse, dont il a été vainqueur à la journée de Salamine. Aussitôt qu'il est parvenu à Suze, il pense à se présenter à Xercès. Les Athéniens venaient d'envoyer à ce prince un ambassadeur, chargé de réclamer Thémistocle, qu'ils savaient avoir cherché un asile dans ses états. Xercès a refusé de coopérer aux desseins proscriptionnaires des Athéniens, mais il fait chercher de toutes parts Thémistocle, pour venger son offense personnelle. Au moment même où il exprime ses sentimens de la manière la plus énergique ; Thémistocle paraît devant lui.

THÉMISTOCLE.

Seigneur, des jeux du sort exemple mémorable,
Je me suis vu proscrire, et n'étais point coupable,
Mon front est resté calme à l'aspect du danger,
Mais vous seul contre lui pouvez me protéger.
Eh bien ! libre et sans crainte, à vous seul je m'adresse ;
J'étais votre ennemi, je suis né dans la Grèce.
C'est moi que vous cherchez ; contemplez devant vous
L'objet de tant de haine et de tant de courroux.

XERCÈS.

Tu serais Thémistocle !... et tu viens , téméraire ,
Au milieu de ma cour affronter ma colère!...

THÉMISTOCLE.

Oui , je suis Thémistocle , oui , c'est moi dont le bras
Dans nos champs dévastés sut arrêter vos pas ;
Oui , c'est moi qui , des Grecs ranimant le courage ,
Ai préservé leurs mains des fers de l'esclavage ;
Et c'est moi qu'en ces murs vous voyez aujourd'hui ,
Victime de l'envie , implorer votre appui.
Je viens en liberté m'offrir à votre vue :
Si vous me repoussez ma perte est résolue ;
Mais je vous abandonne un rival abattu ,
Soyez généreux , prince , écoutez la vertu.
Ornement révééré , soutien du diadème ,
La vertu contre vous me défend elle-même.
Par les Athéniens je suis persécuté ;
Je réclame les droits de l'hospitalité.
Pourrais-je être puni de tant de confiance ?
Votre arrêt serait-il un arrêt de vengeance ?
Non , je ne puis le croire.

XERCÈS.

*Un moment de silence , pendant lequel Xercès , fixant des yeux
immobiles sur Thémistocle , paraît vivement partagé entre deux
passions opposées ; il respire à peine , enfin il s'écrie :*

Où suis-je , Dieux puissans !
Quel trouble inexprimable a saisi tous mes sens !
A' ce trait de grandeur , inoui sur la terre ,
Malgré moi , dans mon ame , expire la colère ,
De venger mes affronts je m'étais fait la loi ;
Il me juge assez grand pour se livrer à moi.
Ah ! dans ce noble assaut que ton grand cœur t'inspire ,
Croyais-tu vaincre encor le maître d'un empire ?
Mais non ; pour cette fois tu ne le vaincras pas ;
Ses bras te sont ouverts , jette-toi dans ses bras.
De nos longs différends oublions la mémoire ;

C'est à te protéger que je mettrai ma gloire.
Comblé de mes faveurs , chargé de mes bienfaits,
Que toujours ta présence honore mon palais.

THÉMISTOCLE.

Je ne me trompais point ; j'avais lu dans votre ame ;
Elle est noble, elle est grande, et la vertu l'enflamme.
Mon cœur républicain n'aima jamais les rois,
Je n'avais point encore entendu votre voix ;
Vous qui m'offrez des Dieux la consolante image,
Vous qui sauvez mes jours , acceptez-en l'hommage.

XERCÈS.

Ton amitié ! voilà ce que je veux de toi ;
Je suis récompensé, Thémistocle est à moi.
Un grand poids m'oppressait ; maintenant je respire,
J'assure en un instant le sort de mon empire.
En son appartement conduisez ce héros.
Les maux qu'il a soufferts demandent du repos.
Pour qu'on sache à quel point je l'estime et je l'aime,
Rendez-lui les honneurs qu'on me rend à moi-même.

Acte I, scène V.

Dans le second acte, les desseins de Xercès sont entièrement dévoilés. La deuxième scène, entre Thémistocle et le prince en découvre une partie.

XERCÈS.

Assez et trop long-temps mon cœur a pu nourrir
D'un immortel affront le sanglant souvenir ;
J'en croyais effacer l'importune mémoire,
Si je pouvais un jour me venger de ta gloire :
Le calme, à ton aspect, est rentré dans mon cœur ;
Et j'estime aujourd'hui , j'admire mon vainqueur.
Tu servis des ingrats, mais je ne sais pas l'être ;
Ne crains pas dans ma cour de ramper sous un maître.
Je ne m'offense point d'une juste fierté,
Conserve auprès de moi ta noble liberté ,
Et que la vérité, sur tout ce qui me touche,

Arrive à mon oreille en passant par ta bouche.
Aux princes, je le sais, elle déplaît souvent,
Mais je saurai l'entendre, et je t'en fais serment.

THÉMISTOCLE.

Je ne la tairai point; un tel emploi m'honore,
Je l'accepte, seigneur.

XERCÈS.

Je ferai plus encore,
Lampsaque, Myunte, unis aux bords heureux
Qu'arrose le Méandre en son cours sinueux
Reconnaissent en toi leur monarque et leur père.
Puis, au doux nom d'ami joignant le nom de frère,
Que tu me sois uni par un double lien;
Amytis est ma sœur et je t'offre sa main.

THÉMISTOCLE.

D'un si brillant éclat je suis loin d'être digne.
Dans les revers, seigneur, un grand cœur se résigne,
Il se corrompt bientôt dans la prospérité.
Le malheur m'accablait, et je l'ai supporté;
Mais j'en crains le retour : ma force est affaiblie.
Assez je fus en butte à la haine, à l'envie.

XERCÈS.

Que e peux-tu esaindre ici ? je règne :

THÉMISTOCLE.

En est-ce assez ?

Vous vous trompez, seigneur, puisque vous le pensez.
Si j'ai peu vu les cours, j'en connais les orages,
Leur ciel est trop souvent chargé d'épais nuages.
J'en appelle à vous seul, n'a-t-on pas vu toujours
L'austère vérité succomber dans les cours.
Rien ne borne en vos mains l'autorité suprême.
Illusion funeste à la Perse, à vous-même !...
Le pouvoir absolu n'est dans la main des rois
Que le pouvoir des grands qui leur dictent des lois.
Le monarque, à leurs yeux, n'est qu'un premier esclave

Qu'on trompe, s'il est ferme, et s'il est bon, qu'on brave.
 A votre ami, seigneur, épargnez ces dangers;
 Jeté par le destin sur ces bords étrangers,
 J'y verrais bien plutôt qu'au sein de ma patrie
 Se dresser contre moi les serpents de l'envie.
 Mais à peine, seigneur, vous suis-je encor connu ;
 Quel service important vous ai-je donc rendu ?
 Ah ! mettez une borne à votre bienfaisance ;
 Le nom de votre ami, voilà ma récompense.

XERCÈS.

Quel service, dis-tu ? le plus grand à mes yeux ,
 C'est de m'avoir jugé sensible et généreux.
 Enflammé contre toi d'une ardente colère,
 Je brûlais de l'éteindre et de la satisfaire.
 Ton sang, ton sang à peine, à mes yeux répandu,
 Eût calmé les transports de mon cœur éperdu.
 Tu parais ; je t'entends ; tu m'épargnes un crime.
 J'admire, en frémissant, un héros magnanime ;
 J'aspire à l'égaliser, et j'éprouve en mon cœur
 Des sentimens nouveaux, dignes de ma grandeur.
 La confiance appelle et veut la confiance ,
 La mienne t'appartient, reçois-en l'assurance ,
 Reçois-la sans partage et sans crainte. A ton bras
 J'attache tout entier le sort de mes états.
 De mes nombreux guerriers deviens le chef suprême ;
 Je veux à leurs regards te présenter moi-même.
 Désormais sûrs de vaincre et fiers de t'obéir,
 D'allégresse et d'orgueil leur cœur va tressaillir.
 Ils ne l'ignorent point, ton nom vaut des conquêtes.....

Dans les scènes suivantes , et en présence des satrapes et de
 l'ambassadeur d'Athènes , Thémistocle est proclamé généra-
 lissime des armées du roi de Perse, qui révèle alors tous ses
 desseins.

XERCÈS.

Tu m'entends, Thémistocle, arme-toi, que ton bras
 Ou subjugue ce peuple , ou le livre au trépas.
 Le voici, le grand jour marqué pour la vengeance !

De tes persécuteurs va punir l'insolence ,
Va laver dans leur sang tes affronts et les miens ,
Les affronts des plus grands de tes concitoyens.
Entends de ces héros, entends la voix qui crie :
Venge-nous d'une ingrate et barbare patrie.
Un cachot et des fers ont payé Marathon:
Et toi-même !...

THÉMISTOCLE :

Seigneur , ce discours me confond.
Épargnez-moi ; pourquoi m'avoir sauvé la vie ?
Il ne tenait qu'à vous qu'elle me fût ravie.
Est-ce pour m'arracher et la gloire et l'honneur
Que Xercès aujourd'hui devient mon protecteur !
O fragile espérance ! ô fortune inhumaine !
Je vois de mes malheurs se renouveler la chaîne.
S'il faut vous obéir, révoquez vos bienfaits ;
Au prix du déshonneur je les détesterais.
Honte , opprobre au mortel qui combat sa patrie !
A d'éternels remorts il condamne sa vie ,
Sa présence en tous lieux n'inspire que l'horreur.
Mais moi qui du destin ai bravé la fureur,
Moi qui fus malheureux, et ne fus point coupable ,
Je recevrai les coups d'un front inébranlable.

XERCÈS.

Qu'as-tu dit, insensé ? Tu m'as donné ta foi.
J'ai reçu tes sermens. Toi coupable ! Eh ! de quoi ?
Quels sont les ennemis contre qui je t'envoie ?
Ceux dont le cœur atroce eût palpité de joie
Si leur main forcenée eût pu trancher tes jours.
A qui dois-tu, dis-moi, d'en poursuivre le cours ?
Seul, dans tout l'univers, j'ai trompé leur furie,
Et Suze est désormais ton unique patrie.
Athènes te repousse, Athènes ne t'est rien.

THÉMISTOCLE.

Non , je sens battre en moi le cœur d'un citoyen.
Les cendres des ayeux, les lois, ces lois sacrées,
Empreintes dans mon ame, et toujours révérees ;

Ce culte auguste et saint de nos Dieux protecteurs,
Ce langage si doux, ces coutumes, ces mœurs,
Mes pénibles travaux, mes dangers, mes alarmes,
Ce pays défendu, délivré par mes armes ;
Ah ! de tels souvenirs ne s'effacent jamais.

XERCÈS.

Et c'est donc là, grands Dieux ! le prix de mes bienfaits !

THÉMISTOCLE.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés pour la vie,
Si je les oubliais, qu'elle me soit ravie !
Mais trahir mes devoirs, désoler mon pays,
Et le fer à la main, marcher sur ses débris,
A cet affreux tableau, plaintive et frémissante,
La nature en mon cœur tressaille et s'épouvante.
Oui, d'après mes sermens, oui, je dois vous servir ;
Montrez-moi des lauriers que je puisse cueillir,
Des lauriers qui, mêlés à ceux dont je m'honore,
Et conservent ma gloire et l'accroissent encore.
Alors je me dévoue, alors, fier d'y périr,
A de nouveaux combats je suis prêt à courir.
Des brigands ont du Tigre infesté les rivages,
Ordonnez que mon bras arrête leurs ravages.

XERCÈS.

Non, ce ne sont point là mes plus grands ennemis ;
Cède à mes vœux, ou meurs ; il en est temps ; choisis.

THÉMISTOCLE.

Mon choix est fait

XERCÈS.

Crains tout.

THÉMISTOCLE.

Je n'ai jamais su craindre.

XERCÈS.

La foudre va partir, presse-toi de l'éteindre.

THÉMISTOCLE.

Je l'attends.

XERCÈS.

Tu me dois la vie.

THÉMISTOCLE.

Et non l'honneur.

XERCÈS.

Mais la Grèce te hait.

THÉMISTOCLE.

Moi, je l'aime.

XERCÈS.

O fureur !....

J'en ai trop entendu ; que cet ingrat périsse !
Je le veux. Hâtez-vous, préparez son supplice :
La justice indignée attend son châtimement.

THÉMISTOCLE.

J'accepte cet arrêt ; je périr innocent.
Que dis-je ? Du devoir je périr la victime.
J'ai pu sauver ma tête en me souillant d'un crime :
Mais vous m'avez donné la force de souffrir ,
Grands Dieux ! je vous rends grâce et suis prêt à mourir.

Acte II, scène VII.

Un sentiment de pitié pour le destin du héros , et l'espoir de vaincre sa résistance, déterminent Xercès à lui envoyer son premier ministre, chargé de le conjurer d'obéir. Le ministre n'obtient rien ; Thémistocle, décidé à mourir, demande à voir son fils pour la dernière fois ; le jeune homme est introduit dans la prison.

THÉMISTOCLE.

Triste et touchant objet de ma juste tendresse,
Toi qui dus soutenir, consoler ma vieillesse,
Approche-toi, mon fils, et reçois mes adieux.

AGÉNOR.

Vos adieux, dites-vous ? Quoi, mon père, en ces lieux
J'accourais, dans mon cœur nourrissant l'espérance
De vaincre une funeste et vaine résistance ;
Et vous voulez mourir ! vous le voulez ; hélas !
Au fils que vous laissez vous ne pensez donc pas ?

THÉMISTOCLE.

Si quelqu'un te disait , pour t'engager à vivre,
Il n'est en ce moment qu'un parti seul à suivre :
Citoyen sans reproche, intrépide guerrier,
Ton front brille à mes yeux , ceint du plus beau laurier ,
D'un arrêt solennel invoquant la lumière ,
Tu peux, aux yeux de tous, montrer ta vie entière ;
Mais un prince commande, et tes jours sont à lui ;
Il faut à la vertu renoncer aujourd'hui,
Je te laisse à choisir la mort ou l'infamie.
A ce prix, réponds-moi, voudrais-tu de la vie ?

AGÉNOR.

Pour votre fils, seigneur, vous me reconnaissez ;
Je sens que je le suis, c'est vous en dire assez.

THÉMISTOCLE.

Oui, c'est assez m'en dire ! Eh bien, je vous rends grâce,
O Dieux ! De quel plaisir vous charmez ma disgrâce !
Combien de mes douleurs vous allégez le poids !
Le devoir, mon cher fils, te parle par ma voix,
Et malgré ta jeunesse écoutant son langage,
Je te vois dans ton cœur rappeler ton courage.
Que cette fermeté ne t'abandonne plus.
Ecarte loin de toi des regrets superflus ;
Le sort m'a condamné, je cède à son injure,
Et je saurai tomber, sans plainte et sans murmure.

AGÉNOR.

Aux rigueurs du destin exposé comme vous ,
Je dois tomber, mon père, et sous les mêmes coups.
Abandonné, proscrit, que feral-je en ce monde ?
Où traîner, où cacher ma tristesse profonde ?

Partout des ennemis joyeux de mes malheurs,
Qui se feront un jeu d'irriter mes douleurs.

THÉMISTOCLE.

Il est des Dieux , mon fils , et leur main te protège.
Chasse loin de ton cœur la crainte qui l'assiège ;
Fais-y régner l'honneur, l'amour de la vertu,
Le désir de la gloire, et tu n'as rien perdu.
Écoute ; je te laisse en proie à la misère ,
Errant et transplanté sur la rive étrangère ,
Entouré d'ennemis que je t'ai suscités.
Tu consolais ton père en ses adversités,
Tu partageas ces maux , et ta douce présence
Lui fit trouver moins dur le poids de l'existence.
Aujourd'hui tous ces maux sur toi vont retomber :
Mais il est un moyen de n'y pas succomber.
Faible et tendre roseau battu par la tempête ,
L'orage vainement grondera sur ta tête,
Si ton œil l'envisage et le voit sans frémir ;
Souviens-toi que ton père a su vivre et mourir,
Souviens-toi que son nom est ton seul héritage ,
Qu'il t'impose à jamais l'honneur et le courage.
Quels que soient les assauts que te livre le sort,
Garde-toi d'écouter un aveugle transport.
Sais-tu comment tu peux me prouver ta tendresse ?
Eh bien , qu'en Agénor, Thémistocle renaisse ;
Qu'Athènes trouve en toi son plus grand défenseur !
Mais abrégeons, mon fils , ces momens pleins d'horreur.
Mon cœur est déchiré, je sens que je suis père ,
Et je dois te quitter ! O douleur trop amère !
Mon fils , unissons-nous dans nos embrassemens ;
Viens : mais sèche tes pleurs ; qu'à mes derniers momens,
Dans un objet chéri retrouvant mon courage ,
Mes regards satisfaits, sur ton mâle visage,
Voient empreint des douleurs ce mépris généreux,
Ornement d'un cœur ferme et digne de tous deux.
Aux lieux où je descends garde-toi de me suivre ;
Accomplis tes destins , je t'ordonne de vivre.

Acte III, scène III.

Après la scène suivante où Thémistocle s'empoisonne, Xerès arrive lui-même dans l'intention de faire les derniers efforts pour vaincre sa résistance. Mais la violence du poison se fait déjà sentir, et le héros meurt après avoir adressé au prince ses derniers adieux, exprimé ses derniers vœux qui sont pour la liberté et la prospérité d'Athènes.

SÉANCE PUBLIQUE
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DU JURA,
DU 16 NOVEMBRE 1831.

M. LÉON THIESSÉ, préfet du département du Jura et président honoraire de la Société d'Émulation , a ouvert la séance , dans la nouvelle salle de la bibliothèque publique de la ville de Lons-le-Saunier, par le discours suivant :

MESSIEURS ,

La Société d'Émulation célèbre en ce moment une double fête. Elle décerne des récompenses aux citoyens dont les essais intelligens ont ouvert à l'agriculture de ce département une source nouvelle de prospérité , à ceux qui ont enrichi l'industrie d'une importation, d'un procédé, d'une découverte; et elle inaugure l'établissement si long-temps désiré d'une

bibliothèque publique dans la première cité du Jura.

Je me trouve heureux, Messieurs, de vous présider dans une solennité qui nous intéresse tous à tant de titres. Appelé par le Roi des Français à diriger l'administration de ce département, en retour d'un accueil plein de bonté, d'une si loyale coopération, je me suis fait bientôt une douce habitude de m'identifier avec vos intérêts et vos goûts, avec vos travaux et vos succès. Ce n'est point en étranger que j'assiste à vos cérémonies, que je partage vos plaisirs et vos études. Il me semble que je n'ai point cessé d'habiter mon pays natal, le lieu de mes affections et de mes souvenirs ; et la vive sympathie que m'inspirent votre caractère, vos mœurs, votre généreuse hospitalité, m'ont déjà fait Jurassien comme vous.

Les sociétés pareilles à la vôtre, Messieurs, sont un bienfait pour les départemens qui les possèdent. C'est un spectacle plein d'intérêt de voir ces coalitions pacifiques d'hommes également mais différemment distingués, qui mettent en commun leurs vues de bien public, leurs études, leur savoir, enfin leurs laborieux essais pour améliorer par des perfectionnemens utiles le sort de leurs concitoyens. J'aime à les voir entretenir et propager le goût des arts, des lettres ; éclairer de leurs recherches l'histoire des antiquités nationales, approfondir les sciences morales et philosophiques. La littérature, la poésie ne sont point oubliées dans ces réunions de citoyens instruits ; et comment, en effet, des hommes accoutumés à nourrir leurs pensées par des études fortes,

pourraient-ils demeurer insensibles à ces arts de l'imagination qui, dans la société dont ils sont le charme, assignent à chacun son véritable prix, deviennent la source des nobles plaisirs et des durables succès ; qui, dans l'isolement, soutiennent et fortifient la pensée solitaire, délassent des travaux pénibles, consolent des grandes douleurs de l'âme ; et sans lesquels, pour les cœurs élevés, toute jouissance est insipide, toute existence est vide et décolorée.

Mais ces nobles études ont elles-mêmes dans vos réunions un but et un caractère utile. Ce sont les distractions d'une vie occupée, c'est la récréation après le travail. La poésie et la littérature sont pour vous ces fleurs si fraîches et si pures qui brillent dans une riche campagne, et ne sont que l'ornement de sa fécondité. D'autres académies, privilégiées par leur situation, au centre des arts, des monumens, de la civilisation nationale, peuvent concentrer les forces de leur intelligence sur ces travaux de l'imagination qui sont à l'esprit ce que le luxe est à la société ; là, on peut faire le principal de ce qui n'est ailleurs que l'accessoire ; mais si, moins favorisés pour les lettres, vos travaux et vos succès en ce genre ne sauraient aspirer au même éclat, vos services moins brillans, sont peut-être plus réels et plus solides. Ils pourront tenir moins de place dans l'histoire littéraire, mais le bien durable qu'ils auront procuré, laissera parmi vos concitoyens un sentiment plus vif de reconnaissance, et de longues traces dans l'avenir de votre pays.

C'est en effet, Messieurs, par l'étude des améliorations matérielles dont le département est susceptible, que vous remplissez le mieux le but réel de votre institution. Placés au milieu même du champ de vos investigations, vous promenez sans cesse un œil studieux sur ce qui lui manque, sur ce qu'il attend, sur ce qu'il réclame. Les uns s'attachent au sol pour en étudier la composition, en saisir les propriétés spéciales ignorées ou mal connues ; ici vaincre son infécondité, là le dégager des principes insalubres qui le rendent rebelle à la culture ; plus loin le forcer de conquérir les productions d'un autre climat ; veiller tour-à-tour à l'exploitation, à la conservation, au meilleur emploi des produits qu'il a créés ; les autres, principalement voués à l'application des sciences aux arts utiles, s'efforcent de leur ouvrir de nouveaux moyens de production par des procédés plus sûrs et plus prompts, par des instrumens moins imparfaits, mieux combinés et cependant plus simples ; plusieurs consacrent leurs veilles à l'amélioration des races, à l'éducation perfectionnée des animaux qui viennent au secours du travail de l'homme ; il en est d'autres qui s'appliquent à éclairer la bienfaisance publique ; à populariser les idées justes en hygiène ; à propager les notions pratiques qui entretiennent la santé et l'activité des classes laborieuses. Tous, occupés sans cesse à accroître le bien-être de leurs concitoyens, concourent par des voies différentes à un but uniforme, et le succès de leurs efforts désintéressés en est aussi la récompense.

Il est une science trop peu avancée en France , qui devra beaucoup aux travaux bien dirigés des sociétés académiques des départemens : science dont elles seules peut-être peuvent fournir les vrais élémens , et sans laquelle il faudrait renoncer aux améliorations si nombreuses que réclament notre agriculture, nos arts, notre industrie. Je veux parler, Messieurs, de la statistique. Sans elle l'économie politique n'a plus de base où s'appuyer ; elle cesse d'être une science de faits, et va se perdre dans le dédale des opinions et des systèmes. Il faut qu'elle repose sur la statistique, si elle ne veut se condamner à n'offrir que des données conjecturales. Celle-ci doit en conséquence la précéder ; et l'administrateur qui médite d'utiles innovations, doit s'en servir comme d'un flambeau. Le Jura, Messieurs, compte avec la plus entière confiance sur votre zèle et vos lumières, pour lui donner, de concert avec l'administration, un travail complet sur l'histoire statistique de ses pittoresques et souvent fertiles montagnes. Son vœu sera rempli.

Ce serait peu, Messieurs, de travailler au bien-être matériel d'un pays, si l'on ne consacrait le même soin au développement de son intelligence, à l'amélioration de son caractère moral, si l'on renonçait à cultiver son esprit. Malheur au législateur qui bornerait sa sollicitude aux besoins de l'existence réelle des populations, qui négligerait de leur imprimer par l'instruction le sentiment du juste, du beau moral, de la liberté sous le règne des lois. Malheur surtout à la nation qui consentirait à ce honteux

avilissement. La philosophie a fait justice de ce système qui consiste à dégrader les âmes pour les asservir ; et ce n'est pas à l'époque où nous vivons, après les miraculeux efforts que le peuple français a multipliés pour obtenir des institutions généreuses, qu'une telle doctrine pourrait prévaloir.

Les Sociétés littéraires des départemens sont pour les citoyens autant de foyers d'où les lumières s'échappent pour courir du centre à la circonférence : et sous ce rapport elles sont un des plus utiles élémens d'un système politique , fondé sur le développement des intelligences. Par leur exemple, le goût des études , des connaissances solides , s'entretient et se propage. Les concours qu'elles proposent éveillent l'émulation ; leurs publications annuelles favorisent le mouvement des esprits ; leurs séances publiques établissent entre les citoyens et elles un lien intellectuel , et présentent aux intelligences une sorte d'exercice scientifique et littéraire, qui tend à les féconder en les développant.

C'est pour concourir à ce même but , pour propager l'instruction , pour éclairer les citoyens , que l'administration a conçu la pensée d'établir dans le département du Jura une nouvelle bibliothèque publique. La ville, chef lieu , réclamait depuis long-temps cet utile établissement : il est désormais créé : faible comme tout ce qui commence, il s'agrandira de jour en jour. Un gouvernement , fondé sur les lumières, lui devait des secours : il les lui avait promis, et déjà il a commencé de remplir ses promesses. La Société d'émulation s'est empres-

sée, avec le plus honorable désintéressement, de l'enrichir de sa bibliothèque particulière. Une souscription a été spontanément ouverte entre les nombreux amis des lettres de la ville et du département, et déjà les dons arrivent en foule : chacun tient à l'honneur de concourir à fonder un établissement qui, devenu l'œuvre de la générosité jurassienne, et ne perdant jamais le caractère de son origine, portera dans l'avenir témoignage de votre amour des lettres et de votre noble libéralité.

Il me sera doux, Messieurs, de n'être pas resté tout-à-fait étranger à cette création d'un dépôt littéraire, destiné à placer près des hommes studieux de votre cité des moyens d'étude et de succès. Heureux si, à côté des noms de vos magistrats municipaux qui ont déployé dans cette circonstance leur sollicitude accoutumée, on murmure quelquefois celui de l'administrateur qui, en secondant leurs vues de bien public, n'a fait que se rendre l'interprète des intentions généreuses d'un monarque ami des lettres, d'un prince qui veut asseoir la liberté des peuples sur la base de l'intelligence éclairée par l'instruction, et fortifiée par l'amour ardent de la patrie !



M. le docteur GUYÉTANT, secrétaire perpétuel de la Société, a pris ensuite la parole en ces termes :

MESSIEURS,

Depuis que la Société d'Émulation existe, jamais une solennité plus imposante n'a marqué le jour où, suivant vos usages, après avoir parcouru le cercle annuel de vos travaux, vous aimez à vous en rendre compte en présence de l'élite de nos concitoyens, moins encore pour obtenir leur approbation, que pour les associer à vos efforts et leur communiquer le zèle qui vous anime pour la prospérité de ce département.

Quelles circonstances sont en effet plus propres à satisfaire ceux qui chérissent leur pays, qui veulent son bonheur et sa gloire ? Présidés par un magistrat citoyen, qui trouve ses délassemens les plus doux dans la culture des lettres auxquelles il a offert ses premiers hommages, vous siégez par ses soins et ceux de l'administration municipale, dans une enceinte nouvellement consacrée aux études scientifiques, et que la générosité publique enrichit chaque jour de tributs littéraires.

Honneur, reconnaissance aux administrateurs qui nous ont conservé le précieux dépôt que le public admire aujourd'hui, et à celui qui a achevé cet édifice ! Deux d'entr'eux (1), présens à cette solennité, entendent l'expression de notre gratitude et jouissent de leur ouvrage ; mais celui qui eût mis tout son bonheur à ouvrir ce sanctuaire des sciences à la jeunesse

(1) M. Jacquier, ancien maire, et M. Cuenne, maire actuel de Lons-le-Saunier.

studieuse du Jura, celui-là (1) manque, hélas! à cette imposante réunion qui ne trouve plus ici que son image révéérée, mais qui ne perdra jamais le souvenir de son active et trop courte administration pendant laquelle, entr'autres choses remarquables, quinze cents individus ont été, dans notre ville, admis au bienfait d'une instruction aussi variée que solide.

Pour vous, Messieurs, qui appeliez de tous vos vœux l'établissement d'une bibliothèque publique, pour favoriser, dans ce département, la culture des sciences et des arts, vous méritiez bien d'obtenir cette noble satisfaction par la constance de vos efforts et l'activité croissante de vos travaux.

Cette année, surtout, a été remarquable par le grand nombre de tributs qui vous ont été offerts, et l'abondance des sujets dont je dois vous entretenir est telle, que je serai souvent réduit à ne vous en faire qu'une simple énumération, pour ne point dépasser les limites du temps que vous voulez bien m'accorder.

M. le professeur Pouillet, qui honore notre province par le nom distingué qu'il s'est fait dans les sciences, et la supériorité remarquable avec laquelle il professe la physique à la Faculté des sciences de Paris, vous a fait hommage des élémens de physique et de météorologie qu'il vient de publier et qui ont fait faire un pas immense à l'enseignement de cette branche importante des connaissances humaines.

(1) M. Tamisier, nommé pour la seconde fois maire de Lons-le-Saunier, après la révolution de juillet 1830, et dont la ville déplore la mort prématurée.

Un jeune ingénieur des ponts et chaussées, qui aspirait à l'honneur de s'associer à vos travaux, et que vous en avez jugé digne, M. de Chamberet, vous a adressé un mémoire sur un projet de machine soufflante mue par une machine à vapeur. Cette utile innovation, dont un membre de la Société d'Émulation a offert le premier exemple dans le Jura, en l'adaptant aux forges de Baudin, peut rendre les plus grands services à celles de nos usines qui n'ont à leur disposition que de faibles cours d'eau, et, sous ce rapport, le travail de M. de Chamberet a beaucoup d'intérêt pour nous.

Il y a trois sortes de machines soufflantes employées dans les forges, les trompes, les soufflets hydrauliques et les soufflets à piston. La perte occasionnée par les frottemens est telle que l'effet utile de ces machines est bien au-dessous de la force employée à les faire mouvoir. Il est d'un dixième dans ses trompes, d'un tiers au plus dans les soufflets mus par les roues hydrauliques, et de la moitié dans une machine à piston mue par la vapeur; aussi M. de Chamberet donne-t-il la préférence à ce dernier système.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les savans calculs auxquels il se livre pour déterminer le diamètre de l'orifice de l'écoulement, les dimensions du réservoir d'air et du cylindre, etc. Il conclut que la quantité d'action totale doit être de 435 kilogrammes par seconde, et comme on suppose l'effort d'un cheval égal à 75 kilogrammes, il évalue à 6 chevaux la force de la machine à vapeur destinée à

fournir la quantité d'air nécessaire aux besoins de l'usine.

Dans la seconde partie de son mémoire, M. de Chamberet examine d'abord quel est, parmi les machines à vapeur, le système le plus avantageux à employer. Comme il n'y a aucune limite à la quantité d'action de la vapeur, sinon celle imposée par les dangers des hautes pressions qui rapprochent alors le moteur des poudres fulminantes, M. de Chamberet préfère les machines à moyenne pression, et il adopte celle où la vapeur naît sous une pression de trois atmosphères.

Après avoir expliqué de quelle manière agit la vapeur d'eau, l'auteur en examine les lois constitutives, dont il conclut diverses équations entre les volumes, les températures, les pressions et la quantité d'action due à la vapeur; puis il calcule la quantité de vapeur à former, le diamètre du cylindre à vapeur, les dimensions de la pompe à air, l'eau de condensation nécessaire, la quantité d'eau qui doit rentrer dans la chaudière, et le combustible à consommer.

Après ces données principales, M. de Chamberet entre dans quelques détails sur les appareils de sûreté destinés à prévenir les explosions, il parle des soupapes de sûreté, du manomètre, des plaques de métaux fusibles, et il détermine ensuite les formes, les dimensions et l'épaisseur de la chaudière : rien enfin n'est oublié dans ce mémoire où M. de Chamberet se montre constamment à la hauteur de toutes les connaissances physiques et mathématiques sur

lesquelles reposent la théorie et la pratique des machines à vapeur.

M. Mouchet , notre respectable confrère , vous a communiqué des observations intéressantes sur des chandelles fumivores qu'il avait imaginées il y a quelques années , et qu'il serait à désirer qu'on trouvât dans le commerce , à raison des avantages qu'elles présentent.

« Il est reconnu aujourd'hui , dit notre savant compatriote , que dans la flamme d'un corps embrasé, tel qu'une bougie, une chandelle, une lampe, la partie extérieure seule est dans un état complet d'ignition, l'intérieur innaccessible à l'oxygène, unique soutien de la combustion, se tient à un état de température trop peu élevé pour absorber l'oxygène et dégager la lumière, c'est ce que prouve incontestablement la section de la flamme d'une chandelle par une toile métallique. Il suit de là :

« 1.^o Que dans la bougie composée d'une substance inflammable moins fusible, et d'une mèche absorbante très-petite, l'aliment de la flamme n'arrive à la mèche qu'en quantité suffisante pour avoir le temps de s'échauffer jusqu'au centre, et alors la combustion étant complète, la mèche est atteinte par l'oxygène qui s'y fixe et l'incinère; de là une flamme petite, mais blanche, peu ou point de fumée, et nul besoin d'enlever la partie carbonisée et non brûlée.

« 2.^o Dans les lampes d'Argand, si mal à propos dites *quinquets*, la mèche très-mince, atteinte au-

dehors et au-dedans par l'oxygène, donne une flamme vive, volumineuse et sulfurée, parce que la carbonisation n'a lieu qu'à la base et que le carbone se combine à mesure qu'il s'élève.

« 3.^o Dans les lampes à mèches plates, l'action de l'oxygène a lieu dans l'épaisseur de la flamme, et cette lumière est fumivore.

« 4.^o Dans la chandelle ordinaire, l'aliment de la flamme, beaucoup plus fusible que celui de la bougie, est pompé avec avidité par une très-grosse mèche; l'intérieur à peine échauffé livre le combustible à la chaleur de la flamme extérieure qui le réduit en charbon volatil qui s'élève avec une abondance d'autant plus grande que la partie carbonisée de la mèche est plus volumineuse; de là vient cette épaisse fumée et ces champignons qui se forment autour de la mèche d'une chandelle non mouchée.

« C'est d'après ces considérations que je me suis occupé de quelques expériences pour remédier à un inconvénient aussi désagréable pour les yeux que dangereux pour la santé.

« En 1803, j'eus plusieurs fois l'occasion de converser avec le célèbre comte de Rumford qui, en sa qualité d'Américain, fréquentait la légation américaine dont j'étais alors le secrétaire interprète. Si l'on pouvait supprimer, lui dis-je un jour, la partie moyenne de la mèche en la remplaçant par un corps solide très combustible, mais non capillaire, il me semble que la mèche, ne pouvant plus pomper le combustible superflu à l'ignition, on obtiendrait une flamme claire et sans fumée. Il me répondit que cette idée

lui était déjà venue, mais qu'il n'en avait pas fait l'expérience qu'il regardait comme certaine. Je ne m'en occupai pas pour le moment. Six ans après, en 1809, cette idée me revint. Je fis préparer par un fabricant de chandelles, qui s'y prêta avec beaucoup de répugnance, vu la difficulté de former les mèches, douze chandelles, dont la mèche contenait au centre une tige mince d'osier sec, et je m'en servis pour éclairer une salle où se réunissait un grand nombre de personnes. Le succès fut complet. J'obtins une flamme blanche, vive, sans fumée et sans odeur ; la mèche s'incinérail avec l'osier du centre, et, pendant plus de quatre heures que dura la réunion, les chandelles brûlèrent comme des bougies, sans être mouchées.

« J'ai répété plusieurs fois depuis, avec des mèches mieux préparées, l'expérience dont je viens de parler, et j'en ai été toujours parfaitement content. »

« J'avoue ici de bonne foi que l'idée d'employer des mèches tissées ne m'était pas venue, et j'ai appris depuis peu que des chandelles avaient été confectionnées sur ce principe, en employant un mandrin de fer qu'on retirait après la confection de la chandelle, ensorte que la mèche était creuse et pouvait faire l'effet d'une lampe à double courant d'air. Je ne sais quel a été le succès de cette invention, mais il est à présumer, d'après le peu de vogue que je lui connais, qu'elle n'a pas réussi, et je n'en serais pas surpris ; la mèche s'affaissant facilement sur elle-même par la fonte rapide du suif, a dû donner naissance à tous les inconvéniens d'une mèche pleine : mais j'ose as-

surer qu'en joignant la baguette d'osier à la mèche tissée (chose extrêmement facile), on obtiendra un succès complet. »

Vous devez aux sciences médicales plusieurs communications intéressantes. La première, en date, est celle de M. le docteur Pyot, qui vous a adressé un mémoire manuscrit, intitulé : *Recherches physiologiques et critiques sur l'état actuel de la vaccine*, avec cette épigraphe : *Quia omnes non servati sunt, non ideo nulla vaccina*.

Ce mémoire est divisé en quatre chapitres, dont le premier est consacré à retracer l'histoire de la vaccine, les heureux effets qu'en ont obtenus toutes les nations civilisées, et les difficultés contre lesquelles ont eu à lutter ses nombreux et zélés propagateurs.

Le second chapitre traite de la vaccine considérée dans ses propriétés préservatives. L'auteur y rend compte de plusieurs cas d'éruption pustuleuse, chez des individus précédemment vaccinés, éruption qu'il nomme *varioloïde*, avec quelques médecins qui ne regardent pas la vaccine comme un préservatif constant de la petite vérole. Mais il convient que les vaccinés qui contractent la *varioloïde* sont en petit nombre; que ce n'est point par eux que commencent les épidémies varioliques; qu'ils ne sont atteints de la contagion que lorsqu'elle a acquis une grande activité par le nombre des individus affectés, et que rarement ils succombent à la *varioloïde*.

Dans le troisième chapitre de son mémoire, M. le

docteur Pyot fait l'histoire de l'épidémie variolique qui a régné en 1815, dans plusieurs communes de nos montagnes, où la vaccination, dit-il, se pratique assez régulièrement sur les deux tiers de la population. Il se plaît à déclarer que si là, comme ailleurs, plusieurs sujets furent atteints de la petite vérole après leur vaccine, on n'a eu à déplorer la mort que d'un petit nombre de malades, dans la première enfance, et dans les communes les plus peuplées, où l'infection était très-répandue. Néanmoins, malgré la violence de cette épidémie, quelques communes, dit notre confrère, résistèrent à son influence, et la petite vérole n'y parut pas, « tant il est vrai de dire, ajoute M. le docteur Pyot, que partout où les vaccinations se sont faites avec le concours empressé des parens et des vaccinateurs, on pourra toujours compter sur leur efficacité. » Il assure que dans l'espace de deux mois, qu'a régné la petite vérole, le douzième des malades a été atteint avec un degré de gravité remarquable ; un tiers a ressenti simplement les effets d'une variole on ne peut pas plus bénigne ; un tiers, et ce sont les plus jeunes, n'ont éprouvé que la secousse fébrile d'un accès éphémère simulant, sur eux, la présence d'un ennemi dangereux, contre lequel une vaccination récente offrait plus de résistance. »

L'auteur du mémoire croit que plus on s'éloigne de l'époque de la vaccination, plus on est exposé à contracter la *varioloïde*, et il pense avoir trouvé la confirmation de cette conjecture, dans la facilité avec laquelle les adultes étaient saisis.

Il avoue, cependant, que chez plusieurs d'entre-eux, « on ne pouvait pas croire à une bonne vaccination, soit par le peu de soin avec lequel le vaccin avait été transmis, soit en raison de la dégénération de ce fluide par l'effet de trop nombreuses transmissions, ou de l'épuisement des pustules au moment de la restitution, soit enfin, par le refus que fait ordinairement de la vaccine une portion de la population, refus déplorable qui, tant qu'il se perpétuera, rendra l'inoculation imparfaite ou insuffisante, parce qu'il entretiendra, dans l'espèce, le germe du mal qu'on voudrait anéantir. » M. Pyot trouve encore la cause de la *varioloïde* dans l'action de divers agens sur le fluide vaccin, dans l'intervalle de sa transmission.

Il fait connaître, dans le quatrième chapitre, ces agens, parmi lesquels il cite l'air, le calorique, le fluide électrique, le fluide magnétique, la lumière, les vapeurs humides, etc.

L'auteur, tout en avouant que son opinion diffère de celle de plusieurs médecins distingués, croit devoir adopter, en terminant son mémoire, les conclusions suivantes :

« 1.^o La vaccine est une opération spéciale, qui préserve de la petite vérole.

« 2.^o Cette maladie peut, dans quelques cas, se manifester sur des individus vaccinés, mais alors, cet événement est dû à des circonstances particulières, toujours en dehors des expériences en général.

« 3.^o Lorsque ce fait a lieu, on peut le plus sou-

vent, en attribuer les causes à une vaccination irrégulière, quelle que soit la circonstance qui l'a produite.

« 4.^e Parmi les causes indiquées comme pouvant annuler les effets d'une bonne vaccination, on doit signaler la manière dont se fait la restitution du vaccin, qui doit avoir lieu, sans épuiser complètement les boutons, en assurant toutefois que cette opération n'a rien de nuisible qui puisse justifier la répugnance des parens.

« 5.^e Si le vaccin est inaltérable par sa nature, il est possible qu'il soit susceptible d'un certain affaiblissement, occasioné par les milliers de transmissions auxquelles il a été soumis.

« 6.^e Il est des personnes plus aptes que d'autres à contracter la petite vérole, et chez lesquelles, par conséquent, la vaccine doit rester au dessous de ses propriétés reconnues, circonstance qui doit entrer en ligne de compte dans les reproches qu'on se croirait fondé à lui adresser.

« 7.^e Il est bien démontré que la *varioloïde*, dans les cas ordinaires, n'offre jamais le caractère intense et grave qu'on rencontre dans la variole, et qu'elle paraît d'autant plus facilement, que les personnes qu'elle atteint, sont plus éloignées de l'époque de leur vaccination.

« 8.^e Enfin, il demeure prouvé jusqu'à l'évidence que la vaccine, toujours inoffensive, ne peut pas répondre des maladies qui paraissent après elle, sur les enfans dont les humeurs sont viciées, et que lorsque qu'elle ne suffirait point, dans certains cas, à prévenir

la petite vérole, il n'y aurait toutefois aucun inconvénient à s'y soumettre. »

Sur le même sujet, M. le docteur Barrey, de Besançon, vous a communiqué un mémoire qui a obtenu le prix proposé par la Société d'Agriculture, Sciences, etc., du département de l'Eure.

Dans l'introduction de ce mémoire, intitulé : *Histoire impartiale de la vaccine, ou appréciation du bien qu'on lui attribue et du mal qu'on lui impute* ; notre laborieux confrère retrace l'histoire de la petite vérole et rappelle les ravages de cette maladie importée en Europe vers le huitième siècle. Il parle aussi de l'inoculation qui épargnait quelques victimes, mais qui avait le grave inconvénient d'entretenir la contagion. La Condamine croyait que la petite vérole décimait la population ; des calculs plus précis démontrent qu'on lui doit près d'un septième de la mortalité.

Tel était l'état des choses quand la vaccine vint offrir son admirable préservatif. Ici, plus de maladie, plus de contagion, et pour faire mieux ressortir le bienfait de la nouvelle inoculation, l'auteur, dans un tableau dont la première idée appartient à la Société Jennérienne de Londres, présente les résultats de la petite vérole et de la vaccine, et démontre, par ses relevés, que la perte occasionnée par la première est de 1 sur 3 malades, ou 1 sur 7, de la mortalité générale.

Pour répondre aux vœux de la Société d'Evreux, M. le docteur Barrey examine, dans trois chapitres,

les avantages de la vaccine pour les individus, le bien qu'en retire la population, enfin, les reproches qu'on a faits à la découverte de Jenner.

Dans le premier chapitre, notre confrère esquisse à grands traits l'histoire de la vaccine, décrit les symptômes et la marche de cette éruption, les compare avec ceux de la variole, et pour prouver que la vaccine est un préservatif infailible de celle-ci, il lui suffit de suivre la chaîne de ses observations, depuis 1801 jusqu'en 1830, espace de temps pendant lequel il a préservé quatre-vingt mille sujets, dans plus de cinquante épidémies, qu'il décrit succinctement, et qui toutes ont été mises à fin par la vaccine, et ont fourni une foule d'exemples remarquables de contre-épreuves naturelles.

Ce chapitre présente la discussion des cas qu'on cite comme des petites véroles après vaccine. On en avait déjà cité de semblables après l'inoculation, et cette matière méritait d'être approfondie. Reste, en effet, une petite vérole volante où, quelquefois, l'invasion et les symptômes paraissent tellement semblables à ceux de la vraie variole, qu'on les regarde comme identiques : mais la marche est plus prompte, les pustules affluent à la peau presque en même temps, et la marche postérieure fait sortir du doute où l'on pourrait être d'abord ; c'est ce qui est arrivé, dit le docteur Barrey, dans la dernière épidémie de Marseille, où la petite vérole volante est parfaitement décrite, dans le compte rendu par la Société royale de médecine, dans le parallèle de la variole chez les non vaccinés et chez les vaccinés.

Après la première période, les symptômes cessaient d'être les mêmes, et la maladie continuant chez les non vaccinés, pour constituer la troisième période, les vaccinés étaient complètement guéris. C'est avec cette maladie, connue bien avant la vaccine, qu'on a fait la *varioloïde*, et Sydenham l'a décrite d'une manière bien positive, lorsqu'après avoir parlé de la variole qui n'épargne personne, il ajoute : *Neque tamen eximuntur illi, quos adulterinum variolarum genus aliquod, ad hunc morbum nihil attinentium, prius obsederit. Duplex est harum species, ut et variolarum quæ quibuslibet annis infestant, vel sunt enim distinctæ, vel confluentes; quæ licet essentialiter, ut aiunt non differant, per illustriora tamen quæ hanc comitantur speciem, illam verò non item haud diffculter ab invicem discriminantur. Sect. tertia, cap. 2.*

Wanswieten, après avoir dit qu'il ne croit pas à la récédive de la petite vérole, quoiqu'il eut connu plusieurs personnes affirmant qu'elles l'avaient eue jusqu'à quatre fois, dit qu'il a vu trois espèces de petite vérole volante : *Notum est omnibus practicis, occurrere aliquoties tales morbos qui, primò fronte, genininis variolis non dussimiles, a minus peritis hoc nomine vocantur, a medicis autem variolæ spuriae solent vocari. Triplicem talum pustularum speciem observavi. Aph. 1341.*

M. le docteur Barrey rapporte aussi l'opinion de Stoll, sur ces petites véroles volantes, que ce praticien célèbre s'efforçait de ne pas laisser confondre avec la vraie petite vérole : *Differt ab aliâ specie variolarum, non contagiosarum, est ut subinde popu-*

larium : Has spurias appellant, veris quandoque simillimas : Unde variolarum bis habitarum fortasse historix. Aph. 514.

Notre confrère cite enfin, dans une note, un fait connu de toute la France, et emprunté à l'excellent mémoire que M. Dupuy de Bordeaux, vient d'adresser à l'académie, sur la *varioloïde*.

« Louis XV fut attaqué, vers la fin du mois d'octobre 1728, d'une maladie qui avait tant d'analogie avec la petite vérole, que les médecins Dumoulin, Sylva, et Falconnet le fils, déclarèrent que le roi était atteint de cette maladie : par suite de cette conviction, on négligea de prendre les précautions convenables, pour garantir le monarque de la contagion varioleuse, et personne n'ignore que ce prince mourut en 1774, de la petite vérole, quarante-six ans environ après la première maladie.

« Si on compare, comme le fait M. Dupuy, la description de la maladie de Louis XV, que l'on trouve consignée dans le Mercure de France, du mois de novembre 1728, page 2542, sous le titre de convalescence du Roi, avec la marche des éruptions observées chez les sujets vaccinés, ce que l'on regarde comme une variole modifiée par la vaccine, on sera frappé de la ressemblance : même invasion, même éruption, dessiccation prompte, et terminaison complète en 12 ou 15 jours. Un siècle presque entier s'est écoulé entre la maladie qu'éprouva Louis XV en 1728, et celle qu'éprouva à Bordeaux, en 1821, un malade nommé Boquiat, sujet vacciné ; et l'analogie est si grande qu'il faudrait voir les choses avec prévention, pour ne pas en reconnaître l'identité.

« Si l'éruption qu'a éprouvé M. Bosquiat, est une petite vérole modifiée par la vaccine, par quelle cause a été modifiée celle qu'éprouva Louis XV ? »

M. le docteur Barrey rapporte encore un grand nombre de faits tirés de sa pratique, et desquels il résulte qu'après la vraie vaccine il n'a jamais observé la vraie petite vérole. Il déclare aussi qu'il n'est jamais parvenu à donner deux fois la vraie vaccine au même individu.

Le second chapitre du mémoire de M. le docteur Barrey est destiné à prouver que la vaccine est un bien pour la population. Les démonstrations de l'auteur éclaircissent toutes les questions de DuVillard, mais il est parti d'une base plus certaine. Il a cru que dans un pays où l'on empêcherait les épidémies varioliques, pendant un certain nombre d'années, on aurait sûrement le nombre total des morts par la petite vérole, en comparant ces années avec un pareil nombre d'années antérieures, surtout si aucune autre cause n'a pu occasioner une augmentation de décès dans les premières, ni une diminution dans les dernières.

Ce travail, pour lequel il fallait autant de sagacité que de constance, notre confrère l'a entrepris, pour les 28 années antérieures à l'époque où la vaccine a été employée, et les 28 années qui ont suivi. Il a dressé un tableau de mortalité pour la ville de Besançon, de 1774 à 1801, et un second de 1802 à 1829.

Ce tableau offre ce premier résultat : les naissances pendant les 28 années avant la vaccine, varient

de 800 à 1,100, les décès de 800 à 1,400, et depuis la vaccine, de 750 à 1,200.

Le cadre n.º 3 de ce tableau classe les décès par âge, pendant les 28 années avant la vaccine. On voit que la petite vérole était presque stationnaire, et que le chiffre des décès, au-dessous de l'âge de dix ans, était 521, tandis qu'il n'est que 364, depuis la vaccine.

Le cadre n.º 4 montre les avantages obtenus par la vaccine. La masse des individus nés dans une année, se trouve, à l'âge de dix ans, à peu près ce qu'elle était à deux ans, et à trente-cinq ans ce qu'elle était à dix ans : il y a donc un gain de vingt-cinq ans sur la probabilité de la vie.

Le cadre n.º 5 démontre ce qu'aurait été la mortalité dans l'enfance, sans la petite vérole, et il en résulte que la perte occasionnée par cette maladie a été, pour les vingt-huit ans, de 4,377.

Le cadre n.º 6 confirme le résultat des précédens.

Parvenu à la 28.º année de l'introduction de la vaccine en France, l'auteur fait remarquer l'accroissement survenu dans la classe des hommes utiles à la société. En 1822, il y avait déjà une plus grande quantité d'hommes appelés à former les contingens du recrutement de l'armée, et actuellement le bénéfice est de 84, ce qui surpasse de beaucoup le contingent que doit fournir la ville de Besançon.

Les cadres n.º 9 et n.º 10 démontrent l'augmentation proportionnelle des mariages et des naissances depuis 1822.

Dans le chapitre 3.º de son mémoire, notre confrère passe en revue les différens reproches qu'on a

faits à la vaccine, et répond à chacun d'eux d'une manière satisfaisante. Après avoir lu cette intéressante dissertation, on reste convaincu que la vaccine est constamment préservative de la petite vérole; qu'elle ne perd point sa propriété par l'effet du temps écoulé depuis la vaccination; que la vaccine n'a point dégénéré, et que sa propagation se fait avec la même facilité qu'autrefois, quand on a la précaution de la prendre du 3.^e et 4.^e jour de l'apparition des boutons; que la vaccine ne donne point de maladies particulières, et ne complique pas d'une manière fâcheuse les affections qui peuvent survenir accidentellement pendant son cours; enfin, que la vaccine ne s'associe point aux vices constitutionnés des individus de qui on l'emprunte, et que l'on ne peut causer aucune indisposition au sujet sur lequel on la prend.

Dans la séance du 16 mai dernier, M. le docteur Pyot vous a fait lecture d'un mémoire qu'il a publié sous ce titre : *Histoire du choléra morbus, ou tableau synoptique du choléra oriental et du choléra indigène en Europe.*

Notre confrère, éclairé par les travaux des médecins qui ont observé le choléra morbus sur le théâtre de ses dévastations, et par les notices répandues dans les ouvrages périodiques, a entrepris de tracer l'histoire succincte du fléau qui menace d'envahir l'Europe.

La première partie de son mémoire est consacrée à la description du choléra morbus oriental, de sa

marCHE, de ses effets désastreux dans les diverses contrées qu'il a parcourues, de ses causes prédisposantes et occasionnelles, et de ses symptômes. M. le docteur Pyot expose l'opinion des médecins sur sa nature et son siège. Il discute les opinions relatives à la question importante de l'épidémicité et de la contagion qu'il admet l'une et l'autre dans le choléra oriental, fait connaître les résultats de l'autopsie, et passe à l'exposé des conseils préservatifs qu'il résume ainsi :

« Se prémunir contre les transitions brusques de l'air, entretenir avec soin la peau dans l'intégrité de ses fonctions, pratiquer des frictions douces sur toute la surface du corps, le matin en se levant; prendre de temps à autre quelques bains à une température de 20 à 30 degrés; faire usage d'une lotion avec de l'eau de lavande, depuis la nuque jusqu'à l'extrémité de l'épine dorsale, tous les deux ou trois jours; habiter un appartement convenablement aéré, prendre un exercice modéré tous les jours après les repas; vivre sobrement, ménager l'estomac, sortir de table avec un sentiment d'appétit non entièrement satisfait; boire de bon vin coupé avec moitié d'eau; soutenir l'estomac sans l'irriter; permettre une tasse de café aux personnes qui en ont l'habitude et auxquelles il est indispensable. Que les tempéramens nerveux et irritables s'en abstiennent ainsi que des liqueurs. On évitera avec soin les émotions vives qui mettent désagréablement en jeu le système nerveux, mais surtout on doit se soustraire à l'influence débilitante des passions tristes,

le chagrin, le découragement, la douleur mentale, etc. Conserver son calme, ne rien retrancher de ses habitudes et de ses occupations journalières; éviter les veilles, autant qu'un sommeil trop prolongé, éloigner tout ce qui énerve le corps et l'âme; être continent. Enfin, se défendre toute espèce de relations inutiles avec les lieux, les personnes ou les choses qui auraient été soumis à l'action des objets infectés; s'il n'était pas possible de s'en dispenser, on éviterait particulièrement de se placer sous le vent, en se mettant en rapport. »

A l'occasion des chlorures tant recommandés comme préservatifs, M. le docteur Pyot rappelle que notre compatriote et notre confrère, M. le professeur Mazuyer, a, dès l'année 1806, employé à la désinfection des hôpitaux de Strasbourg, le chlorure de chaux pulvérulent, et qu'en 1813, il préserva cette ville du typhus, en soumettant à l'action du chlorure de chaux, les militaires qui arrivaient isolément de la grande armée où cette maladie faisait alors les plus grands ravages.

Quant au traitement curatif du choléra oriental, M. le docteur Pyot expose d'abord celui des médecins russes qui consiste à pratiquer, dès le début, une saignée, puis à réchauffer le malade par des fomentations de feuilles de bouleau ou de plantes aromatiques. Si le froid n'est pas extrême, employer les embrocations avec l'huile, le goudron, des frictions avec des infusions de montarde, la teinture de cautharides, l'esprit de camphre, l'ammoniaque, et remplacer ces moyens, si le froid est trop vif et

la peau trop insensible, par la cire fondue et la brûlure au talon.

Après les évacuations sanguines les médecins russes emploient l'opium dont ils combinent l'usage avec des émulsions huileuses prises à des intervalles très-rapprochés. Chez les malades dont l'estomac est affaibli par l'excès des boissons spiritueuses, on donne l'éther sulfurique, la teinture d'opium et d'aloès, de cardamome, l'esprit de Mindererus, l'huile de menthe poivrée; l'infusion de poivre noir, l'opium dans l'eau de noix muscade. On ne permet pas aux malades de s'endormir, car les médecins du Nord prétendent que le sommeil, dans le choléra, est favorable à la mort.

A ces remèdes dans lesquels notre confrère reconnaît une énergie dont s'accommoderait peu la médecine française, il conseille de joindre la potion anti-émétique de Rivière, qui n'est, dit-il, indiquée nulle part, bien que partout elle puisse, sans plus d'inconvénient que d'autres remèdes, entrer en ligne dans le traitement du choléra, pour lequel, ajoute M. le docteur Pyot, il n'y a point de remède spécial, la cause essentielle en étant inconnue.

Dans la seconde partie de son ouvrage, notre confrère décrit le choléra morbus indigène dont il rapporte plusieurs exemples tirés de sa pratique, et qu'il a vu régner épidémiquement aux forges de Clairvaux en 1825, après un incendie qui avait forcé plusieurs familles de passer les nuits encore froides du mois d'avril dans des maisons basses et humides, où elles étaient entassées et livrées au découragement.

M. le docteur Pyot termine son ouvrage en résumant les effets principaux de l'histoire du choléra oriental, et en se livrant à l'espoir que cette maladie perdra de sa violence en s'approchant des régions tempérées où elle ne rencontrera pas autant d'alimens propres à soutenir sa malignité.

La lecture de ce mémoire a été suivie de quelques réflexions orales de M. le professeur Masuyer, qui, d'après de judicieuses considérations fondées sur l'analogie, présume que le traitement du choléra oriental gagnera beaucoup à admettre l'usage combiné de l'acétate d'ammoniaque et de l'acétate de morphine.

Le savant professeur Fodéré que nous nous honorons d'avoir aussi pour correspondant, a communiqué à la Société d'Emulation des *recherches historiques et critiques sur la nature, les causes et le traitement du choléra-morbus d'Europe, de l'Inde, de Russie, de Pologne et autres contrées*. Ce n'est point un simple mémoire qu'a publié notre confrère, mais un traité *ex professo* sur le terrible fléau qui menace d'envahir l'Europe, après avoir dévasté l'Asie. Les seize chapitres qui composent le livre du professeur Fodéré, sont consacrés, pour la plupart, à l'examen rigoureux des opinions diverses et contradictoires, émises sur le traitement de la maladie, et sur les mesures propres à garantir les populations.

Après avoir parlé des épidémies en général, et de celle du choléra-morbus en particulier, il trace l'histoire et la marche de celui-ci d'après les notices

les plus authentiques, et présente les traits caractéristiques du choléra morbus en général, et spécialement de celui d'Europe décrit déjà avec autant de fidélité que d'élégance par Arétée de Cappadoce, et que le professeur Fodéré n'a jamais trouvé contagieux, ni même décidément épidémique dans nos contrées.

Il rappelle les diverses espèces de choléra admises par les anciens auteurs, mais n'y reconnaît qu'un seul état morbide qui est essentiel ou symptomatique, selon qu'il marche seul, ce qui est le plus commun en Europe, ou qu'il accompagne des fièvres à période ou continues, ce qui le rend épidémique ou même contagieux, caractère dont il est dépouillé lorsqu'il marche seul.

L'examen des causes occasionnelles du choléra d'Europe est suivi du chapitre où l'auteur traite de la nature, du siège et du pronostic du choléra morbus en général, qu'il regarde comme une névrose dont le pronostic n'est fâcheux dans nos climats, qu'autant que la maladie est abandonnée à elle-même. L'auteur parle ensuite de la prédisposition et des causes prédisposantes du choléra, puis il décrit le choléra morbus de l'Inde, sa nature et ses progrès.

Passant au choléra morbus asiatique, notre savant confrère rappelle d'abord à ses lecteurs l'insalubrité de la presqu'île de l'Inde et des îles de l'océan indien, constamment funestes aux étrangers non acclimatés et nés sous une zone plus tempérée. Il fait remarquer ensuite que depuis les observations faites de nos jours, par le docteur Christies, le choléra

morbus aurait régné sporadiquement dans l'Inde , de temps immémorial, et aurait commencé en 1803 à paraître sous forme épidémique. Depuis 1803, d'autres épidémies se seraient encore manifestées, à intervalles inégaux, jusqu'en 1817, où il aurait pris un caractère épidémique et contagieux.

Plusieurs thèses soutenues par des candidats qui avaient vu et traité la maladie dans l'Inde, ont fourni à M. le professeur Fodéré des documens précieux sur ses causes prédisposantes et occasionelles, ses symptômes, sa marche, ses terminaisons et ses phénomènes pathologiques. De ces documens appréciés avec une sage critique, notre confrère croit pouvoir tirer les corollaires suivans :

1.^o Le choléra morbus de l'Inde est la même maladie que celui de l'Europe, mais une maladie spasmodique plus prononcée encore, à raison de l'état de faiblesse des indigènes, et de leur genre de nourriture, circonstances très-favorables à la production du spasme, ce qui fournit la prédisposition.

2.^o Il est probable que le choléra a été, de tout temps, une des maladies fréquentes dans les plaines de l'Indoustan, où l'on cultive le riz, et que le Delta du Gange est propre à cette maladie, comme le Delta du Nil l'est à la peste, comme les terres basses et marécageuses des îles et du continent de l'Amérique méridionale, et des bords du Mississipi, à la nouvelle Orléans, le sont à la fièvre jaune, etc.

3.^o Puisque ce n'est que depuis 1817 que le choléra morbus, de simplement endémique, ou même le plus souvent de sporadique qu'il était à cette époque,

est devenu épidémique, s'étendant au loin, et occasionnant la plus effrayante mortalité, il faut de toute nécessité qu'il se soit fait un notable accroissement d'activité dans les causes qui le produisent, et dans la susceptibilité des sujets à contracter cette maladie.

4.° Enfin, puisque le choléra passe de proche en proche, jusque dans les lieux dont les conditions sont diamétralement opposées à celles qui lui ont donné naissance, il faut bien nécessairement que ce soit en vertu de la transmission d'éléments contagieux jouissant de la propriété de reproduire en tous climats et en toute température, exactement la même maladie, jusqu'à extinction de ces éléments.

Voilà donc, ajoute l'auteur, un véritable passage d'une maladie par infection à celle par contagion, par suite d'un travail vital, qui rend la maladie plus grave et qui en multiplie les semences.

M. le professeur Fodéré étudiant ensuite le choléra de Russie et celui de Pologne, reconnaît son identité avec celui de l'Inde, mais il reconnaît aussi qu'il n'est pas né dans ces contrées, qu'il y a été importé, mais ce ne peut être par l'infection de l'atmosphère, dont la sphère d'activité, d'après l'expérience de l'auteur, ne surpasse pas deux lieues. Cette épidémie est donc l'effet d'une contagion venue probablement de l'Inde, apportée dans des hardes et marchandises, plutôt que par les personnes.

Etant démontré que le choléra sporadique n'est ni épidémique, ni contagieux, et le choléra de l'Inde et de Russie ayant ces deux fatales propriétés, donc

il n'est pas une maladie simple comme le choléra d'Europe. Mais quelle est cette maladie qu'accompagne le choléra asiatique? Ici M. le professeur Fodéré apprécie toutes les causes d'insalubrité sous l'influence desquelles ont vécu les soldats russes pendant ces dernières années, et y trouve tous les élémens du typhus.

Après cette importante considération, notre confrère expose les divers résultats de l'autopsie qui ne présente de lésion intérieure que chez les individus où la maladie s'est prolongée, mais qui chez ces derniers, démontre une sorte d'empoisonnement miasmatique qui s'oppose à l'hématose, noircit le sang, pervertit la contractilité artérielle, détruit ou neutralise immédiatement le principe qui anime nos organes, comme le chlore détruit et neutralise les odeurs et les couleurs.

Dans un chapitre particulier, l'auteur rappelle le traitement du choléra d'Europe, dont les principes ont été fixés par l'illustre Sydenham, il y a plus d'un siècle et demi, et qui consiste essentiellement dans l'administration de l'opium, après avoir préalablement employé les délayans, tant en boissons qu'en lavemens, lorsque la maladie est dans son début et les forces entières, mais en négligeant cette précaution, si le malade, fatigué par de fréquentes évacuations par le haut ou par le bas, éprouve des faiblesses, des crampes, et le refroidissement des extrémités.

En exposant le traitement du choléra épidémique usité dans l'Inde, en Russie et en Pologne, M. le

professeur Fodéré en discute les points principaux, et s'efforce d'apprécier à leur juste valeur les affusions d'eau froide, les excitans aromatiques, les émissions sanguines de tous genres, les vomitifs, purgatifs, laxatifs, et l'opium. Il pense que ce dernier médicament est le plus utile pour arrêter cette perturbation de solides vivans et cette perversion des humeurs; le calmant par excellence, le véritable spécifique qu'il faut se hâter d'administrer sous la forme, et à la dose consacrée par l'observation, pour appaiser des troubles qui vont croissant de minute en minute; que la meilleure préparation est celle imaginée par Sydenham, laquelle contient un grain d'opium pur par dix-huit gouttes, dose qu'on doit administrer de suite, dans le plus court véhécule approprié, en descendant ensuite à dix ou douze gouttes données de six en six minutes, jusqu'à ce que les efforts pour vomir ou pour aller à la selle aient tout à fait cessé.

L'auteur estime que ce traitement, qui convient au choléra sporadique de l'Europe, ne convient pas moins à celui de l'Inde, qu'il soit endémique ou épidémique; que le choléra soit seul, ou qu'il forme le cortège d'une fièvre rémittente, d'un typhus, ou même d'une maladie pestilentielle.

Dans le chapitre suivant, M. le professeur Fodéré confirme l'utilité du laudanum dans le choléra asiatique, par diverses observations faites dans l'Inde.

Enfin, il revient sur la grande question de l'épidémicité et de la contagion du choléra de l'Inde, de Russie, de Pologne; il rappelle toutes les circonstances qui établissent ce double mode de propaga-

tion, réclame de toutes ses forces les mêmes mesures sanitaires que celles qu'on prend contre la peste et la fièvre jaune, la désinfection des hardes et marchandises provenant des pays infectés, l'isolement des individus, l'assainissement des lieux, et l'amélioration du régime alimentaire de la classe indigente, que les gouvernemens doivent mettre à même de pouvoir suivre les lois de l'hygiène.

Tels sont les traits principaux de l'ouvrage qui vous a été offert, et qui n'honore pas moins le patriotisme de notre laborieux confrère, que son esprit profond et judicieux.

Un autre médecin qui n'appartient pas encore à la Société d'Émulation, mais que vous jugerez sans doute bien digne de partager ses travaux, M. le docteur Gauthier, du Jura, médecin à l'hospice de l'Antiquaille à Lyon, et membre du conseil de salubrité de cette ville, vous a adressé plusieurs exemplaires d'un rapport sur le choléra morbus, qu'il a fait à la société de médecine de Lyon, au nom d'une commission chargée de rendre compte à cette compagnie d'un opusculé publié sur le choléra morbus, par M. Robert, inspecteur du lazaret de Marseille, et de lui présenter, en outre, un travail sur le mal terrible qui désole le nord de l'Europe.

Notre compatriote s'est très-honorablement acquitté de la tâche qui lui avait été imposée. Après avoir décrit successivement le choléra sporadique de l'Europe, le choléra endémique de l'Inde, tel qu'on l'observait déjà du temps de Bontius, et le choléra

épidémique , tel qu'il règne dans ces contrées depuis quatorze ans , il expose le résultat des ouvertures cadavériques , et les opinions diverses des médecins sur la nature du choléra morbus. M. le docteur Gauthier trace ensuite l'histoire de l'origine et des progrès du choléra épidémique de l'Inde ; fait connaître sa mortalité , sa durée et sa marche dans les divers pays. Il paraît à notre compatriote que le choléra asiatique a plusieurs caractères des épidémies contagieuses. Ainsi , sa marche est lente : il a resté un an pour traverser la presqu'île de l'Inde ; et quelquefois il s'avance encore avec plus de lenteur. Au contraire , la marche des maladies simplement épidémiques , est très-rapide. Que l'on prenne toutes les épidémies catarrhales dont Saillant a tracé le tableau , on les verra toutes traverser l'Europe , et s'étendre quelquefois jusqu'en Amérique , dans l'espace de deux ou trois mois. Comme les maladies à la fois épidémiques et contagieuses , le choléra se montre d'abord sur un petit nombre d'individus , et se répand ensuite. Il attaque le plus souvent , les uns après les autres , les individus d'une même famille. Au contraire , les affections simplement épidémiques attaquent de suite de grandes masses populaires , et affectent , à la fois et en même temps , les personnes d'une même famille. De plus , il paraît que le choléra n'attaque , le plus souvent , qu'une seule fois le même individu , comme les maladies contagieuses fébriles qui ôtent en partie la disposition à en être atteint une seconde fois ; tandis que les affections simplement épidémiques , non seulement attaquent

plusieurs fois , mais laissent encore après elles une disposition à les éprouver de nouveau. Enfin, la mort si prompte , dans quelques cas où les malades sont comme foudroyés , ne semble - t - elle pas indiquer dans le choléra , comme dans la peste et le typhus, l'influence d'un agent contagieux délétère qui détruit promptement la vie , et une sorte d'empoisonnement miasmatique ?

M. le docteur Gauthier trouve fort admissible l'opinion de M. Robert, de Marseille, qui pense que le choléra endémique de l'Inde est devenu contagieux, vers 1817, en se compliquant avec un typhus, ce qui explique son émigration et son transport , par la voie du commerce, dans les pays les plus opposés.

Notre compatriote expose les moyens préservatifs du choléra morbus ; c'est ici que M. Robert, de Marseille, partisan de la contagion , a proposé des mesures très-sages. Il vient ensuite au traitement , et commence par rappeler celui du choléra d'Europe ; il passe en revue les diverses méthodes de traiter le choléra de l'Inde, et pense que celles dont l'expérience a prouvé l'efficacité, peuvent se réduire 1.° à l'emploi de divers moyens, tant internes qu'externes, pour ranimer la circulation, rappeler la chaleur à la peau, et opérer une forte révulsion à l'extérieur ; 2.° à l'usage de l'opium ou de quelques autres antispasmodiques, soit seuls, soit combinés aux purgatifs ou aux émolliens ; 3.° aux évacuations sanguines.

M. le docteur Gauthier mentionne tous les remèdes employés contre le choléra, sans approuver plusieurs d'entre eux. Il regarde comme illusoire

l'espoir de découvrir un spécifique contre cette terrible maladie ; mais on doit , suivant lui , s'occuper principalement à perfectionner les diverses méthodes de traitement , en les soumettant à des expériences répétées , ou à mieux préciser les indications thérapeutiques , selon l'intensité de la maladie et la diversité des tempéramens.

M. Laurens, secrétaire de la Société d'Agriculture du Doubs, et notre correspondant à Besançon, vous a offert son tribut annuel, et l'annuaire du département du Doubs, pour l'année 1831, renferme des faits historiques et des articles de statistique qui intéressent généralement les habitants de l'ancienne Franche-Comté.

La numismatique occupe tous les loisirs de M. Treteau, notre confrère, qui vous a déjà fait connaître nombre de médailles que recélait le sol du département. C'est vers les bords romantique du lac d'Antre que cet archéologue aime à diriger ses excursions, et fait chaque année quelques nouvelles découvertes. Il vous a présenté encore, dans votre dernière séance, trois médailles en argent qu'un jeune berger, pêchant à la main des tanches, avait retirées de ce lac avec de la vase.

La première est de Jules César, offrant d'un côté la tête de Vénus, et au revers, en légende, le mot CÆSAR. Le champ de la médaille représente Enée qui tient d'une main le *Palladium*, et porte sur ses épaules son père Anchise dont César se disait des-

cependant, raison pour laquelle l'orgueilleux conquérant se plaisait à faire graver sur ses monnaies les traits de ses deux auteurs prétendus.

La seconde médaille est de la famille consulaire *Pomponia*. On lit d'un côté : L. POMPON. MOLO. On remarque, dans le champ, la tête *laurée* d'Apollon. Au revers on lit en exergue : NUMA POMP. Dans le champ, Numa se présente devant un autel embrasé, tenant le *lituus* ou bâton augural. Un vicimaire amène un bouc sur lequel il est monté. M. Trémeau nous apprend que la famille *Pomponia* se disait issue du second roi de Rome.

La troisième est de l'empereur Domitien. C'est une médaille *fourée*, c'est-à-dire une fausse monnaie du temps, qui n'est que de bronze, et très-artistement recouverte d'une feuille d'argent. On lit, en légende au revers : GERMANICUS COS. XIII. Dans le champ, on voit Mars marchant le casque en tête, le *parasionium* au côté, armé d'un poignard qu'il tient, prêt à frapper, et d'un bouclier de forme ronde.

Notre confrère vous a présenté, dans la même séance, un anneau en fer surmonté d'une pierre bleue et ovale, qu'il croit être une turquoise ou un *lapis lazuli*, et au milieu de laquelle l'artiste a mis à profit une veine noire pour graver en creux un bacchus enfant et nu, chargé de raisins. Cet anneau qui a été trouvé aussi dans le voisinage du lac d'Antre, sous des débris de tuiles à larges rebords, est semblable à ceux que portaient les chevaliers romains au petit doigt de la main gauche.

La même fouille a mis à jour une médaille, en moyen bronze, d'Antonin le pieux, offrant au revers la fortune debout, qui tient d'une main deux cornes d'abondance, et de l'autre un gouvernail.

Si nous recherchons avec curiosité les monumens qui attestent le passage ou le séjour, dans nos contrées, des anciens dominateurs du monde, un attrait plus vif encore doit s'attacher aux recherches qui ont pour objet d'éclaircir quelques points obscurs de l'histoire contemporaine.

M. Pons de l'Hérault qui n'oublie pas le Jura, et qui n'en est point oublié, a fait hommage à la Société d'Emulation de la dernière édition de son histoire du congrès de Châtillon et de la prise de Paris en 1814. Dans cet ouvrage destiné à faire connaître les intrigues qui ont livré la capitale, malgré le dévouement de ses défenseurs, la plume énergique et brulante de notre ancien préfet, a peint en trait de feu ces combats de géans qui se succédèrent pendant plusieurs jours sous les murs de Paris, et où les gardes nationales, commandées par notre brave compatriote, le général Delort, firent des prodiges de valeur dignes d'un meilleur succès et d'une publicité plus éclatante.

Une autre notabilité de ces temps héroïques, un autre enfant illustre du Jura, le général Bernard, est le sujet d'une note biographique que vous a adressée M. Joly, notre confrère, et à laquelle se trouve jointe la description d'une fête que la garde

nationale de Dole a donnée à notre honorable compatriote, à son retour des États-Unis d'Amérique ; où il a été le Vauban du nouveau monde.

Vous avez reçu de M. Ordinaire aîné, ancien recteur de l'académie de Besançon, et membre de la Société, une exposition du système d'études suivi dans l'établissement de M. Moris à Fontenay-aux-Roses. Cet opusculé, qui fait connaître la méthode d'enseignement proposé par notre savant compatriote, et les succès qu'on en a déjà obtenus, vous a valu un excellent rapport de M. Houry, qui voit dans cette méthode une amélioration importante du système d'étude adopté par l'université, et un grand pas de fait vers le perfectionnement de l'instruction publique.

M. Ordinaire a senti qu'il était indispensable aujourd'hui, d'admettre l'enseignement des sciences positives. Il retranche, en conséquence, aux études grammaticales et littéraires une partie du temps qui leur était consacré, dans l'ancien système, pour en disposer en faveur des sciences physiques et mathématiques. Ce système nouveau mérite, selon votre savant rapporteur, l'approbation de tous les gens éclairés ; c'est, dit-il, la meilleure marche à suivre tant qu'on exigera des examens pour le baccalauréat, comme condition nécessaire à l'admission des élèves aux écoles de médecine et de droit.

Dans une de vos séances particulières, M. Ducret a fait lecture de quelques passages d'un discours

intitulé : *Des moyens de rendre facilement praticable l'exercice de la bienfaisance envers la classe laborieuse.*

« Si l'Évangile, dit-il, regarde la charité ou la bienfaisance comme la première de toutes les vertus et qui peut suppléer à toutes les autres, c'est parce qu'elle est en même temps l'un des devoirs qui importent le plus au bonheur de l'homme, ainsi qu'à la conservation et au bien-être des sociétés.

« C'est aux gouvernemens comme aux individus, à soulager et à réparer les maux dont ils sont les causes ou les auteurs.

« Les gouvernemens sont responsables de la misère des peuples, lorsqu'ils ne prennent pas toutes les mesures de sagesse et de prudence pour les en garantir. L'individu est coupable de la misère à laquelle l'ouvrier ou l'agriculteur est réduit lorsqu'il méconnaît son semblable dans l'infortune qui implore la pitié, et lorsqu'il s'empare des produits des sueurs du pauvre pour alimenter la mollesse et pour encourager le vice et la corruption.

« L'effet ordinaire de l'extrême misère est de ramener l'homme à l'état de nature, et d'étouffer en lui tout sentiment de crainte et de justice, et de le placer dans l'affreuse alternative de commettre un crime, une bassesse, ou de marcher lui et les siens, à une mort lente et cruelle, par le chemin des angoisses et du désespoir. Egoïste au cœur glacé ! n'avez-vous pas à vous reprocher le crime ou la mort de ce père de famille, qui d'une voix altérée par la honte et le besoin, réclame du pain pour lui et du pain pour ses enfans prêts à succomber sous le poids d'une faim

dévorante. Dieu et votre conscience vous demanderont un jour un compte sévère de l'usage de votre superflu ; mais en attendant ce moment, tremblez de tomber sous le poignard de cet homme , dont le désespoir et votre insensibilité peuvent faire un assassin !

« Au lieu de prodiguer aux indigens ces pièces d'un vil métal , jetées d'un air d'ostentation et de mépris , que l'homme riche ou aisé leur indique et leur prescrive des travaux relatifs à leurs habitudes , à leur âge et à leur profession ! S'il ne peut leur donner de l'ouvrage , qu'il leur procure les moyens d'en obtenir ou de faire celui qu'on leur commande , et qu'il réserve ses générosités pour l'impotent et le vieillard. Qu'il évite d'avilir l'homme pauvre mais laborieux en l'abaissant au niveau du mendiant , et en le disposant , par l'oisiveté , à prendre une part active à toutes les chances de désordre et de bouleversement qui peuvent se présenter. Des aumônes distribuées sans choix et sans discernement , contribuent à encourager le vagabondage qui traîne à sa suite l'ivrognerie , le vol , puis le brigandage et l'assassinat , et c'est à cette cause que les deux monarchies les plus riches de l'Europe doivent en partie les progrès effrayans du *paupérisme*. C'est ainsi qu'en Angleterre la taxe pour les pauvres ne fait qu'en augmenter le nombre , et que le poids énorme de l'impôt finit par tomber sur le cultivateur et l'ouvrier qu'il était destiné à soulager. »

Après avoir indiqué quelques-uns des moyens que possède le riche pour exercer la bienfaisance et

féconder l'action des lois, M. Ducret ajoute : « Mais quels sont ceux qui se trouvent à la disposition des classes laborieuses ? Sans doute il en existe, et la providence s'est bien gardée de priver des jouissances de la charité, celui qui en connaît le mieux le besoin et les avantages, et qui est le plus intéressé à en propager l'usage et l'exemple. Il sait par expérience que l'ingrat qui n'oblige point, perd le droit d'être obligé à son tour, et qu'il faut être charitable par calcul, lorsqu'on est assez mal organisé pour ne l'être point par inclination. Nul n'a autant que l'homme du peuple de fréquentes occasions de venir au secours de ses semblables, puisqu'il s'agit entre eux et lui, et à chaque instant de rapports, de besoins et de situation, et d'échanges de services et de bienfaits. D'ailleurs, nul ne peut être charitable avec autant de discernement et d'une manière aussi certaine d'arriver au but. N'a-t-il pas à leur offrir ses conseils, son expérience ? n'a-t-il pas à leur faire partager le mérite de ses sacrifices, de sa résignation, et ce qui vaut mieux encore, celui de son exemple ? Une âme courageuse, des bras robustes et exercés, voilà son domaine et ses richesses. Ce sont là des moyens de santé et de bonheur que plus d'un traitant dédaigneux, que plus d'un riche désœuvré, sera contraint de lui envier. En abaissant ses regards, il juge et compare, et en voyant des êtres plus malheureux que lui, il est toujours disposé à leur prêter aide et assistance, et à compâtrir aux maux qu'il a connus comme à ceux qu'il ignore. Le riche prenant sur son superflu pour exercer la charité, accomplit un devoir ;

mais le pauvre, disposant de son nécessaire, fait un acte de vertu digne d'admiration et de respect : c'est en un mot l'œuvre sublime d'un chrétien. »

M. Ducret entre ensuite dans quelques développemens sur les mesures à prendre par le gouvernement pour rendre plus facilement praticable l'exercice de la bienfaisance aux classes laborieuses, et qui tendraient non seulement à ajouter à l'action des lois, car comme il le remarque souvent, la charité est plus puissante que la loi, (puisqu'elle peut prévenir des crimes que celle-ci ne peut pas toujours atteindre et punir), mais encore à donner une direction plus utile à la bienfaisance publique et individuelle, et à contribuer au repos et au bonheur des sociétés.

La plus importante de ces mesures consisterait dans la formation d'une association générale de bienfaisance, dans le but de procurer des travaux aux indigens et des secours aux vieillards et aux impotens, et dont seraient appelées à faire partie, toutes les personnes qui s'engageraient à contribuer, soit par des travaux, soit par des mises de fonds, au soulagement de la classe indigente.

Ainsi donc, dans toutes les villes industrielles et manufacturières, dans les villes de guerre et de garnison, comme dans toutes les communes rurales, des ateliers, des fonds de terre, concédés par la charité publique et particulière, seraient exploités ou cultivés par les ouvriers membres de l'association, et le produit en serait partagé entre les ouvriers exploitans et la caisse de l'association. C'est cette dernière

portion des produits qui serait consacrée au secours des impotens et vieillards, etc., etc. (1)

« Appeler toutes les classes de l'état et tous les membres de la grande famille à concourir au soulagement de l'humanité souffrante, par une association générale contre la misère, contre l'infortune et contre tous les fléaux et les cas fortuits qui peuvent compromettre et détruire les existences particulières, c'est travailler au rétablissement de la paix et de la prospérité publique, et faire disparaître les traces des secousses politiques, financières et commerciales qui, depuis 40 ans, bouleversent les fortunes, irritent toutes les ambitions, et enlèvent au pays ses principales garanties d'ordre et de repos.

« C'est ainsi que le concours des élémens apaise les effroyables tempêtes qui engloutissent les navires voguant sur l'Océan, en même temps qu'elles font surnager les sables et les coquillages destinés à couvrir ses profonds abymes. »

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans de plus grands détails sur l'ensemble et les développemens d'un plan conçu par le plus ardent amour de l'humanité, et dont la publication serait un service à rendre à la civilisation.

(1) Cette association remplacerait avantageusement la plupart des mesures destinées au soulagement de l'indigence, comme la taxe pour les pauvres en Angleterre, l'emploi de sommes destinées à des travaux publics en France et en Italie et dans la Péninsule, cette immense quantité d'hospices, couvens, etc., etc.

La poésie n'a jamais offert à la Société d'Émulation un tribut plus imposant que cette année. M. le général Delort, qui avait su charmer les loisirs de sa retraite par le commerce d'Horace, et qui, en entreprenant une nouvelle traduction en vers de cet inimitable poète, avait à soutenir une lutte difficile contre plus d'un émule, vient d'atteindre heureusement le terme de son travail, comme vous pourrez en juger en comparant la traduction dont il vous a fait hommage, avec celle des littérateurs qui se sont le plus exercés sur le même sujet. Mais un acte de bienfaisance rehausse encore le mérite de notre collègue; c'est au profit de l'infortuné Jovenot d'Arbois, ce poète paralytique qui vous a peint en vers touchans ses malheurs et sa reconnaissance, que M. le général Delort a publié sa traduction d'Horace.

M. Julien de Paris, fondateur-directeur de la *revue encyclopédique*, et membre de la Société d'Émulation, vous a adressé ses poésies politiques, réunies en un volume in-8°, et un coup d'œil sur la situation actuelle de la France, relativement à la Pologne.

Vous avez reçu de M. Bard, correspondant de la Société à Beaune, plusieurs pièces de vers dont vous avez entendu la lecture avec intérêt, dans vos séances particulières.

Nous devons à M. le docteur Germain, l'épigramme suivante intitulée la jeune défunte.

LA JEUNE DÉFUNTE.

Cé qu'il aime s'échappe, ou n'est point sur la terre.
Dcra.

Que ne pouvais-je la presser
Sur mon sein, avant qu'elle expire !
J'aurais uni, dans un baiser,
Mon âme à celle de Thémire.
Mon souffle à son souffle épuré
Nous eût soulevé de la terre
Comme au sommet du sanctuaire
S'élève le parfum sacré.
Au vallon le brouillard qui tombe,
Ne s'est-il pas évaporé
Sur les ailes d'une colombe ?
Les pleurs que je versais hier,
Baignaient ta main froide et livide,
Thémire, dans ton vol rapide,
Ils se mêlent aux flots d'éther.

O mort ! tu me ferais envie...
Dans tes bras glacés tu retiens
De nos amours les doux liens,
Avec les débris de la vie...
De la mort je serais jaloux,
J'envierais sa triste puissance,
Et que lui reste-t-il de nous ?...
Le rêve de notre existence
Et la cendre où nous rentrons tous...
Osons faire des vœux encore
Et se promettre un seul beau jour.
L'airain, au sommet de la tour,
Pleure et nous crie à chaque aurore :
Une fosse s'ouvre et dévore
Jeunes époux... enfant, vieillard...
Notre heure sonnera plus tard.

Que vaut donc la vie ?... elle passe
Comme un torrent impétueux ,
A peine on l'a suivi des yeux ,
Qu'un sable aride le remplace.
Thémire en caressait les flots ,
Le cours l'entraîne , elle succombe ,
Et la jette au champ du repos
Contre la pierre d'une tombe.
Ne la cherchez plus sous les toits ,
Elle en soulageait la misère :
A genoux devant une croix ,
Le soir , au fond de la chaumière ,
Le pauvre prie à basse voix
Et la nomme dans sa prière.

De la terre un ange a fini
Le triste et court pèlerinage ;
Et comme un oiseau de passage
Auquel l'amour m'aurait uni ,
Avant les hivers , de son nid
Il a quitté le vert feuillage.
Remonte au ciel , et chaque soir
De ton front détourne le voile ;
Dans l'azur il m'a semblé voir
Tes yeux briller comme une étoile.
Reste fidèle et sois soumis ;
Une voix secrète me crie :
Nous nous verrons dans la patrie
Qui ne connaît plus d'ennemis.

Morts chéris , vous viendrez m'attendre
Penchés au bord de mon cercueil ,
Thémire sera sur le seuil
De la tombe où je dois descendre.
Cet espoir du dernier moment
Repousse l'horreur , et console ;
Sur une aile amie , en mourant ,
Au sein de Dieu l'âme s'envole.

Quand luira le jour éternel
Pour renaître aux baisers d'un ange,
Près de lui j'irai dans le ciel
Goûter un bonheur sans mélange.

M. Gerrier a communiqué à la société, dans une de ses dernières séances, la traduction en vers de l'ode 13 du 2^e livre d'Horace.

C'est après le repos que le nocher soupire
Lorsqu'il voit de la nuit l'ombre obscurcir les airs,
Dans un ciel nuageux, lorsque cherchant à lire
Incertain de sa route il erre sur les mers:

Le Mède se parant d'un carquois redoutable,
Le Thrace furieux au milieu des combats,
Vont chercher le repos, ce bien inestimable
Que la grandeur ni l'or ne nous procurent pas.

D'un luxe séducteur envions moins les charmes,
Que l'éclat du pouvoir frappe moins nos esprits !
Les palais de nos rois sont entourés d'alarmes
Et leurs lambris dorés couverts de noirs soucis !

Heureux qui vit de peu ! L'asile de ses pères,
Un champêtre repas font sa félicité ;
L'avarice et la crainte à son âme étrangère
N'interrompent jamais son sommeil, sa gaité.

De soins laborieux, pourquoi charger sa vie ?
Pourquoi sous d'autres cieux promener ses destins ?
On ne saurait se fuir en fuyant sa patrie,
Partout la mort se rit de nos vastes desseins.

Le chagrin nous poursuit sur l'élément humide,
Atteint au champ d'honneur l'escadron belliqueux ;
Le cerf est moins léger, l'Eurus est moins rapide,
Quand il traîne après lui les orages foudroyeux.

Satisfait du présent, sur l'avenir tranquille,
Des ris, des jeux légers n'interromps pas le cours;
Les Dieux que tu poursuis de ta plainte inutile,
De peines, de plaisirs ont mélangé nos jours.

Jeune et couvert de gloire Achille perd la vie,
Obscur et chargé d'ans, Silhon ne peut mourir;
Tout ce qu'à vos désirs la fortune dénie,
Son caprice viendra peut-être me l'offrir.

Cent troupeaux sont à vous, vos nombreuses génisses
Fatiguent les coteaux de leurs gémissemens.
L'œil sur vos fiers coursiers repose avec délices,
Et la pourpre des rois orne vos vêtemens.

Quant à moi, peu de biens, un esprit juste et sage,
Un tranquille loisir des muses occupé,
Voilà ce qu'ici bas je voulais en partage
Et je bénis le sort qui ne m'a point trompé.

M. Lautmier nous a lu, dans une de nos séances particulières, le commencement d'une épître satyrique sur *le bon vieux temps*, dont il nous a promis la suite; et vous avez eu le plaisir d'entendre, de la bouche même de M. Roux de Rochelle, notre honorable compatriote et confrère, des stances sur l'Italie dont il vous a fait hommage, et que vous avez jugées propres à augmenter l'intérêt de cette séance.

Telles sont, messieurs, les diverses productions scientifiques et littéraires qui ont été présentées, cette année, à la Société d'Emulation; mais les arts vous ont offert, en outre, des tributs remarquables.

Le premier, dû au génie d'un de vos nouveaux associés, a excité déjà l'admiration de l'académie des sciences, et celle de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Le Pentographe de M. de Saint-Mémin a été mis sous vos yeux dans une de vos séances particulières; et M. Houry, qui vous en a fait connaître l'usage, vous a, dans son rapport, indiqué le perfectionnement ajouté par notre savant confrère, à l'ancien Pentographe.

A la première séance publique, vous avez cru voir revivre sous le pinceau fidèle et gracieux de M. de Vannoz, cet excellent préfet que le Jura a possédé si peu de temps, mais qui a mérité tant de regrets, et laissé dans ce département de si honorables souvenirs. Le portrait de M. de la Rochette, de ce protecteur aimable de notre société naissante, devait avoir, pour pendant, le portrait d'un autre administrateur que la mort nous a également enlevé, et auquel la Société d'Emulation doit aussi beaucoup de reconnaissance pour le zèle avec lequel il l'a soutenue dans les temps difficiles que nous avons traversés. M. de Vannoz a rempli ses engagements en nous offrant le portrait de M. de Rouchaud, et grâce au talent de notre confrère, la Société d'Emulation conservera les traits de deux de ses plus estimables fondateurs.

M. Lancrenon, de notre province, peintre d'histoire et membre de l'académie de Besançon, vous a fait hommage des lithographies de deux de ses ta-

bleaux, en manifestant le désir d'appartenir à la Société.

Le même vœu vous a été exprimé par M. Pointurier fils, de Dole, qui vous a adressé, avec une lithographie sortant de son atelier, un paysage à l'huile, dont il a pris le sujet aux environs de sa ville natale, et qui annonce, dans ce jeune artiste, d'heureuses dispositions.

La sculpture, Messieurs, est en honneur aussi dans le Jura, et si, l'année dernière, vous lui avez dû le buste de S. M. Louis-Philippe, destiné à l'ornement de notre musée, vous lui devez, cette année, le buste du général Bernard, offert à la Société par M. Besson, notre confrère, professeur de dessin et sculpteur habile, qui nous promet le buste de tous les Franc-Comtois célèbres.

L'agriculture est toujours un des principaux objets dont s'occupe la Société, et plusieurs d'entre vous ont communiqué des observations sur plusieurs points d'économie rurale.

M. Gerrier a lu, dans la dernière séance, un discours sur l'importance des prairies arbustives. Il a indiqué les divers sols qui leur sont propres, leur mode de préparation, les espèces d'arbres qui leur conviennent, l'époque de leur plantation, la culture qu'elles exigent.

Notre confrère a démontré, dans son mémoire, l'avantage de ce genre de prairies, dont le produit

considérable peut prévenir la disette de fourrage, pourvoir abondamment à la nourriture des vaches, augmenter la masse des engrais et offrir à l'agriculture de nouvelles ressources.

Votre Secrétaire perpétuel a communiqué une notice sur les belles plantations de M. de Thoisy à Gizia et à Joudes.

M. le docteur Dumont vous a adressé un mémoire sur les prés naturels, et M. Landry des observations sur les prairies artificielles.

M. de Thoisy jeune, récemment associé aux travaux de la Société d'Emulation, lui a communiqué un procédé qu'il a vu employer dans le nord de l'Allemagne, et dont il fait usage lui-même, depuis plusieurs années, pour dessécher et rentrer promptement les foin provenant de prairies artificielles, malgré les jours pluvieux qui contrariaient si souvent cette récolte. Ce procédé est trop précieux à l'agriculture, pour ne pas le faire connaître dans tous ses détails. Il faut, après la fauchaison, laisser le foin se fanner un peu, pendant la chaleur du jour, le retourner, et, sur le soir, le mettre en meule d'un char environ, ayant soin de le bien tasser. La fermentation ne tarde pas à s'y établir: si le temps est chaud, elle est accomplie le quatrième jour, et l'on en est certain, lorsque, après avoir enfoncé le bras jusqu'au centre de la meule, on en retire du foin d'une couleur entièrement brune, et exhalant une

forte odeur de miel; alors, si le temps est favorable, il faut étendre son foin et le fanner: peu d'instans suffisent alors pour le rendre sec. Si le temps ne promet pas de durée, on se contente d'ouvrir les meules pour leur donner de l'air, puis après on les referme en attendant une meilleure occasion. Mais, assure M. de Thoisy, on peut, sans inconvéniens, laisser ainsi le foin quinze jours sur le pré.

Traité de cette manière, il est extrêmement agréable au bétail, qui le préfère à l'autre; il donne beaucoup de lait aux vaches, et a l'avantage bien grand de ne point s'effeuiller.

Ce mode de sécher les foin artificiels, mérite assurément d'être connu de tous les agriculteurs, dont plusieurs repoussent le système des prairies artificielles, à raison de la difficulté de la récolte.

M. Godefin a communiqué un projet de ferme-modèle qui a été adressé au Conseil général dans sa dernière session, et qui mérite d'être représenté à la prochaine.

Le conseil agricole de l'arrondissement de Lons-le-Saunier vous a fait part du résultat des travaux qu'il a exécutés dans les deux terrains d'expérience mis à sa disposition par la Société. Ses observations ont eu spécialement pour objet différentes espèces de choux pour fourrage, la betterave champêtre, la chicorée, plusieurs variétés de navets, et le raigras d'Italie.

Une industrie qui se rattache à l'agriculture, est celle qui lui fournit des instrumens et des machines. Nous avons actuellement des modèles à offrir aux ouvriers qui voudront perfectionner les instrumens aratoires. Les machines à battre le grain se sont multipliées aussi dans le département : parmi celles qui sont mues par l'eau, on cite avec éloge celles d'Orchamp, de Crissey et de Moirans. On en établit aussi à Ruffey et à Cressia. D'autres mises en mouvement par des chevaux se voient aujourd'hui dans la ferme de M. le général Bachelu, près Salins, à Vincelles près Lons-le-Saunier, à Chevéria près d'Orgelet, à Parrecy près de Dole, mais nous avons surtout désiré qu'il s'en établit de portatives qui fussent peu coûteuses et susceptibles d'être mues à bras.

Plusieurs mécaniciens de ce département s'en sont occupés, et vous avez déjà récompensé, par des médailles d'encouragement, MM. Dalloz, de Dole, et Hugonet, de Blye. Ce dernier a, depuis, perfectionné encore sa machine, et dans un concours qui a eu lieu à l'hôtel de la Préfecture le 7 de ce mois, sa batteuse a conservé sa supériorité sur une autre machine à bras construite par le sieur Dambon, mécanicien au Port-de-Lesney ; mais l'une et l'autre battent une trentaine de gerbes de blé à l'heure, avec le secours de quatre personnes qui, au fléau, n'en auraient pu battre que huit, ce qui donne un immense avantage à ces machines sur lesquelles il vous sera fait un rapport particulier à votre prochaine séance.

Des procédés nouveaux pour égrainer le blé en

ménageant la paille, une machine perfectionnée pour enfoncez les pilotis, un modèle de scie à l'eau plus avantageusement construite, vous ont été présentés par M. Gey, mécanicien, demeurant à Montmorot, dont le zèle mérite tous vos éloges.

Enfin, l'industrie de Foncine vous a fourni, cette année, une nouvelle preuve de son ingénieuse activité, dans un petit chef-d'œuvre de serrurerie qui est sous vos yeux et dont l'invention appartient à l'un des jeunes ouvriers de cette intéressante population.

Le Musée du Jura, qui s'est enrichi cette année de toutes ces productions, a reçu aussi des objets curieux d'histoire naturelle, parmi lesquels on remarque les ossemens fossiles de l'*ours des cavernes*, dont M. Gevril, conservateur du musée de Besançon, a recueilli une grande quantité dans les grottes d'Osselles, et que l'on rencontrerait probablement aussi dans nos cavernes.

Notre collection de médailles trouvées dans le département s'est augmentée aussi par les recherches et les offrandes de plusieurs d'entre vous.

Nous avons ajouté, cette année, à notre collection d'instrumens aratoires perfectionnés, une charrue de Roville, une herse et un semoir venant de la même fabrique.

M. le général Lepin, membre de la Société, vous a envoyé des portions de tuyaux de fontaine en terre cuite, trouvés au *castrum des Romains*, à Osselles, vis-à-vis les grottes. L'état de conservation de ces tuyaux, après deux mille ans d'existence, atteste

leur bon usage, et doit engager à leur donner la préférence sur les conduits en fonte, dans un pays qui, comme le nôtre, possède de bonne terre de poterie à Étrepigny, à Maynal et dans plusieurs autres lieux.

Le même correspondant a enrichi notre bibliothèque du *Siège de Dole*, par Jean Boyvin, et de diverses pièces relatives à ce siège.

Notre collection d'ouvrages relatifs à l'agriculture et à l'histoire naturelle s'est augmentée aussi de quelques bons livres qui nous manquaient, et parmi lesquels je citerai la chimie appliquée à l'agriculture par Chaptal, ouvrage offert par M. le docteur Bulloz, de Besançon, et la nouvelle édition de l'agriculture de Thaër, offerte par M. de Thoisy, notre confrère.

Mais le local actuel n'étant plus suffisant pour recevoir le nombre de livres que nous avons déjà rassemblés, vous avez décidé, dans l'intérêt public qui est toujours votre principal mobile, que la bibliothèque de la Société serait réunie à celle de la ville de Lons-le-Saunier, et à l'occasion de cette réunion de deux dépôts littéraires qui commencent à devenir importants, vous avez reçu de nouvelles offres qui les accroîtront beaucoup et qui exciteront encore davantage l'émulation des amis des lettres.

La Société a perdu, cette année, deux de ses membres, MM. Dusaix-d'Arnans et Terrier-de-Monciel. L'un et l'autre, sans prendre une part

active à nos travaux , les voyaient cependant avec beaucoup d'intérêt, et M. de Montciel qui, pendant vingt ans , a siégé au conseil général du département , est du nombre de ceux qui ont constamment secondé nos efforts pour perfectionner l'agriculture et les arts.

Les membres , dont la Société a fait l'acquisition depuis la dernière séance publique , sont , dans l'ordre de leur admission ,

M.^{re} De Chamberet , ingénieur ordinaire , à Lons-le-Saunier.

Le Mire , fils aîné , chef de manufacture , à Clairvaux.

Rivière , secrétaire général de la préfecture du Jura.

Cuenne , avocat et premier adjoint de la mairie de Lons-le-Saunier.

Rigal , professeur de philosophie et principal du collège de Lons-le-Saunier.

Le lieutenant-général Bernard , du Jura , ancien président du comité des fortifications aux États-Unis, etc.

Lancrenon , du Doubs , peintre d'histoire et membre de l'académie de Besançon.

Jouffroy , du Doubs , professeur de philosophie de la faculté de Paris , membre de l'académie de Besançon.

Péclet , du Doubs , professeur de physique et de chimie à l'école centrale des arts et manufactures , à Paris.

Après le compte rendu, M. Tremmeau a lu une notice sur cinq médailles trouvées dans le département, et frappées au coin de l'empereur Néron.

La première, qui est en argent, offre d'un côté les traits de l'empereur, et de Jupiter assis, avec la légende *liberator* ; ce dieu tient la foudre sur ses genoux, et de la main droite la *haste pure*, signe de la puissance souveraine.

La seconde médaille, qui est encore en argent, a été trouvée près du pont des Arches. Son revers offre un temple de forme ronde, au-dessus duquel on lit le nom de *virtu*.

La troisième est un grand bronze où, d'un côté, la figure de l'empereur, d'une belle conservation, se trouve exactement dessinée. On voit au revers deux cavaliers galopant, et en exergue le nom de *decurric*. Dans le champ, on remarque les lettres initiales S. C.

La quatrième médaille est un petit bronze bien conservé et trouvé à Orgelet, qui présente d'un côté la tête *laurée* de l'empereur, et de l'autre une table sur laquelle sont un vase et une couronne ; dessous, on voit deux cavaliers, et plus bas un disque avec cette légende : *Certamen quinquennale Romæ constitutum*.

Enfin, la cinquième médaille est un moyen bronze, dont beaucoup de semblables ont été découverts dans les environs du pont des Arches. Il représente, au revers, le temple de Janus fermé, avec cette légende : *Pace, populi Romani terra marique partâ Janum clusit*.

M. Tremeau a développé tous les traits d'histoire auxquels se rapportent ces médailles, dont il a enrichi le musée du Jura.

A cette notice a succédé la communication suivante, faite par M. Gerrier, de la traduction en vers de l'ode d'Horace *O fons Blandusiæ*.

O gracieuse Blandusie !
Dans le crystal de ton bassin,
Ma coupe épanchera soudain
Des fleurs et la pure ambrosie.

En vain ce folâtre chevreau,
Fier de ses cornes menaçantes,
Se livre à des ardeurs naissantes,
Il va tomber sous le couteau.

Son sang de ta source argentée
Rougira les flots toujours frais,
Que jamais n'atteindront les traits
De la Canicule irritée.

Après de longs et lourds travaux
Vers toi le bœuf pesant se traîne,
Et la brebis court hors d'haleine
Se désaltérer dans tes eaux.

O Naïade à l'urne féconde,
Pulssent être à jamais fameux
Et l'arbre et le roc écumeux
D'où fuit en murmurant ton onde !

M. Houry a lu dans la séance publique du 16 novembre 1831, un mémoire sur l'utilité d'une réforme dans la prononciation du grec en France.

La question traitée par l'auteur intéresse parfaitement l'éducation publique. On apprend le grec pour mieux connaître les origines de la langue française, pour apprendre la composition des mots, même leur définition dans la plupart des sciences; on l'étudie encore pour lire, dans l'original, les grands écrivains, nos maîtres, dont les beautés perdent de leur éclat dans nos principales traductions. Or, sans une bonne traduction, l'harmonie d'une langue disparaît. Les mots français tirés du grec, avant le 16.^e siècle, sont composés suivant le système de l'ancienne prononciation. Ceux que l'on compose aujourd'hui ne conservent plus d'analogie et prononciation avec ces mots primitifs de la langue française. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple entre mille, du mot *IDEA* vient le mot latin *Idea*, et le mot français *idée*, et les Français modernes ont composé le mot *Caléi doscope* : il fallait dire *Cali doscope*.

M. Houry, après avoir fait voir combien il serait ridicule de prononcer toutes les lettres des mots français, de manière à ce que chaque diphtongue participât du son des deux ou trois voyelles qui la composent, et combien la langue perdrait de ses beautés, quelque rapide et simultanée que fût l'émission de cette diphtongue, fait aussi l'histoire de la prononciation du grec. « Un homme s'est rencontré au commencement du seizième siècle, « plein d'une profonde érudition, doué d'une grande « finesse, plus spirituel sans doute que judicieux, « qui n'avait appris la langue grecque que dans

« les livres. Cet homme, accoutumé aux sons durs
 « de la langue néerlandaise, trouvait, sans doute ,
 « trop de douceur ou de mollesse dans les sons de
 « la langue des dieux. Il propose , avec audace ,
 « la réforme de la prononciation de la première
 « langue classique. Ce hardi réformateur se voit
 « bientôt appuyé par les savans du nord Jacob
 « Cératinus , Théodore Bèza , et Adolphe Meker-
 « chias. Ce ne fut point sans combattre que l'on
 « céda aux prétentions d'Érasmes. Reuchlinius sur-
 « tout fut un des antagonistes les plus opiniâtres
 « de la prononciation érasmique ».

M. Houry réfute Érasme par l'histoire, sans remonter aux siècles qui ont précédé notre ère ; il passe en revue les écrivains et les empereurs de Constantinople, succursale d'Athènes, qui n'ont cessé d'alimenter le feu sacré des lettres et de la philosophie grecque. Dans les 4 premiers siècles de l'église, c'est avec ce bel instrument que l'on combattait les schismes multipliés, et les hérésies sans cesse renaissantes : pourquoi la prononciation se serait-elle altérée, quand la langue elle-même n'éprouvait aucune variation ; quand sa dignité se soutenait, que sa richesse se développait dans les écrits de Saint Luc, Strabon, Denis d'Halicarnasse, Joseph, Plutarque, Lucien, Pausanias, Phorphin, Hérodien, St. Jérôme, St. Grégoire et St. Jean-Chrysostome. Jusqu'au 10.^e siècle, on voit paraître des artistes grecs qui passent en Italie. On construit des églises à Rome, à Florence, à Capoue, à Venise ; chaque siècle, jusqu'à la prise de Cons-

stantinople , a été marqué par des monumens sans nombre. On ne cultive pas les beaux arts sans cultiver les belles-lettres : c'est alors que brillèrent parmi les empereurs Léon le philosophe , Constantin Porphyrogénète , Alexis et Manuel Commène , et parmi les savans , Eustache , commentateur d'Homère , et Théophane , grec d'origine , fondateur de l'école des peintres vénitiens , et les écrivains grecs contemporains des croisades , qui affectaient un juste mépris pour l'ignorance des Latins.

Quand les Français étaient maîtres de l'Achaïe , et les Vénitiens de la Morée , quelle influence ces peuples pouvaient-ils avoir sur une langue parlée dans tout l'empire grec , où l'on enseignait la philosophie d'Aristote : peut-être alors les grecs auront-ils emprunté aux occidentaux leurs verbes auxiliaires tirés de la langue grecque elle-même ; « mais « si les invasions , dit M. Houry , sont funestes aux « idiômes comme aux peuples , il y a cette différence que le peuple le plus fort devient le maître , « tandis que la langue la plus belle domine , et « le vaincu fait la loi au vainqueur ».

La conquête a fait refleurir en Europe les lettres grecques qui étaient déjà cultivées avec succès dans l'Italie. Des savans du premier ordre émigrent , donnent des leçons de grec : leurs disciples transportent dans le reste de l'Europe les connaissances helléniques , et la prononciation qu'ils avaient apprises des réfugiés eux-mêmes : le vaincu n'a jamais été confondu avec le vainqueur. Les ottomans ont toujours permis qu'on enseignât le grec

dans une académie à Constantinople. Dans ce temps là, on recueille des manuscrits latins et grecs dans la célèbre bibliothèque de St. Marc à Venise , on découvre l'imprimerie et le nouveau monde. Les lumières qui n'avaient jamais été éteintes se répandent.

Après cet exposé historique qui nous conduit jusqu'à Érasme , M. Houry attaque les principes sur lesquels son système s'appuie , et continuant l'histoire de la prononciation depuis Érasme , il fait voir qu'à l'unité de prononciation grecque qui existait alors dans toute l'Europe , il y a aujourd'hui autant de manières différentes que de peuples ; que cent ans après la réforme d'Érasme , sa prononciation n'était point encore adoptée dans les collèges de France , qu'il est même douteux qu'on se soit conformé en tout point aux modifications proposées par Érasme , qui lui-même ne pratiquait point les principes qu'il avait avancés : on peut dire , avec raison , que les vices de notre prononciation actuelle , est une des causes de la décadence des lettres grecques , et que le triste succès de l'enseignement en France date de l'adoption du système actuel.

M. Houry ne pouvait pas , sans excéder les bornes d'un discours , présenter tous les motifs qui militent en faveur de la prononciation des grecs modernes : on les trouve dans les cérémonies religieuses grecques et latines , où l'on a dû conserver l'ancienne prononciation des mots grecs , tels que le *Kyrie éléison* , AGOS O THEOS ; dans la comparaison des mots dérivés dans les langues de l'Europe , dans

la manière de prononcer les mots sanscrits communs à la langue grecque, dans les antiquités de la langue latine, en opposant les grecs anciens avec eux-mêmes et dans leurs dialectes, et dans les amphibologies et jeux de mots de leurs auteurs; dans les noms propres de villes, de fleuves et d'hommes, qui, s'étant transmis avec leur orthographe, ont sans doute conservé leur prononciation, tels qu'Athènes, Rome, la Crète; dans les inscriptions où les sculpteurs ont suivi la prononciation, en altérant l'orthographe; enfin, dans l'harmonie imitative et le débit des vers des grands poètes, dont le charme et les grâces disparaissent dans une prononciation vicieuse.

L'auteur montre ensuite que la langue grecque n'est point une langue morte, que celle que l'on parle aujourd'hui diffère moins de l'ancien langage que les dialectes anciens ne diffèrent entre eux, que quiconque possède à fond la langue d'Homère et de Démosthène, connaît aussi la langue moderne, qu'elle est encore un des plus riches et des plus beaux idiômes de l'Europe. Cette révolution grecque qui a produit tant de prodiges de valeur et sur terre et sur mer, a pour cause principale, les souvenirs des Thermopyles, de Marathon, de Salamine, et les débris de la langue de Démosthène, qui subsistent comme les ruines de leurs beaux monumens.

« Croyez-vous, dit M. Haury, que le joug
« pesant des Turcs en soit la cause unique, de cet
« heureux événement. D'autres peuples sont escla-

« ves et ne se révoltent pas : c'est que le mot de
 « liberté n'est point dans leur dictionnaire.
 « Les grecs, par leur commerce sur mer, appelé le
 « cabotage, pénétrèrent dans tous les ports de la mé-
 « diterranée. On trouve des grecs partout, en
 « Natolie, en Syrie, en Égypte, à Alger. La ré-
 « volution qui s'est opérée dans leur pays, en les
 « arrachant peu à peu aux vices de l'esclavage,
 « les ramènera naturellement à perfectionner leurs
 « institutions et leur langue ; l'assassinat qu'ils
 « viennent de commettre sur Capo-d'Ystria, est
 « le crime d'un peuple qui, ayant un pied dans
 « la civilisation, tient encore l'autre pied dans la
 « barbarie ».

Ainsi, suivant l'auteur, étudier le grec dans nos collèges, c'est apprendre une langue vivante, une langue utile au commerce de la méditerranée.

L'auteur termine en proposant de donner à l'étude de la langue grecque un nouveau degré d'importance, en introduisant dans nos collèges, avec la prononciation du grec moderne, l'enseignement du dialecte actuellement en usage dans tout le littoral de la méditerranée, et qui doit prendre plus de faveur encore, depuis que le canon de Navarin a retenti dans les mers de la Grèce.

M. Laumier a lu quelques morceaux d'une épître en vers sur le bon vieux temps, dont il vous a promis la suite pour la prochaine séance.

M. Gerrier, doyen du conseil de préfecture, et l'un

de nos plus zélés collaborateurs, a, dans un discours fort étendu, présenté l'agriculture comme étant la vraie richesse des nations, la source de l'abondance, la mère de l'industrie, méritant la protection de tous les gouvernemens.

Considérant l'agriculture comme une branche essentielle de l'économie publique, M. Gerrier soutient qu'elle doit être fondée sur une législation sage, invariable, qui mette la propriété à l'abri de toute atteinte, en détermine les charges et avantages, et en règle les rapports directs et indirects avec l'état et les citoyens.

Parcourant les diverses décisions intervenues en France sur cette importante matière, notre confrère démontre qu'elles ont eu pour objet l'affranchissement de toutes les servitudes dont sont grevées les terres, que l'impossibilité d'obtenir des secondes herbes dans nos prairies, d'en établir d'artificielles, de conserver les clôtures, de varier les assolemens, de perfectionner les races d'animaux domestiques, en ont été les motifs principaux.

M. Gerrier appelle l'attention des trois pouvoirs sur la police des champs, qui veut des mesures promptes et spéciales, une surveillance exacte, une graduation d'amendes et de peines appliquées à des délits bien caractérisés, et sur l'attribution des pouvoirs qui doit être très-distincte sur tout ce qui concerne les cours d'eau et leurs usages consacrés par des lois d'une application douteuse.

Dans un siècle de lumière, ajoute M. Gerrier, où les pensées nobles et grandes prennent un essort si

remarquable, où le perfectionnement des arts frappe tous les esprits, on est étonné de se retrouver sous le joug de vieilles coutumes, dont les dispositions sont arbitraires, attentatoires aux droits sacrés de la propriété, éloignées de notre civilisation et contrastant avec tous les principes reçus.

Après avoir jeté des fleurs sur l'illustre auteur du code civil, M. Gerrier se complait à énumérer les services que son génie bienfaisant a rendus à notre patrie, et fait des vœux pour que le gouvernement adopte les vues sages et élevées que le grand homme avait portées sur l'agriculture.

M. Monnier a lu le morceau suivant sur Montmorot : (*)

Voici l'heure de la promenade ; il faut sortir , il faut voir le couchant. La vieille tour de Montmorot, l'escarpement de sa roche, le clocher de son église se profilent à merveille sur un ciel d'or et sans nuages. Déjà l'ombre de la côte s'avance rapidement sur les longs bâtimens de graduation de la Saline, et va bientôt atteindre à la cime des peupliers qui bordent la Vallière, entre le riant coteau de Savagna et l'ermitage solitaire de Montciel. Ce serait le moment favorable pour peindre ce paysage : ce dut être celui que choisirent les élèves de M. Pierre, lorsqu'ils jugèrent un de ces aspects digne d'enrichir leur spectacle pittoresque. Mais, au lieu

(*) Extrait des promenades archéologiques et pittoresques dans la Séquanie.

d'une lumière ambrée; supposez que le soleil à son déclin y projette une lumière purpurine : quel charme nouveau n'y répandrez-vous pas? Au reste, réservez plutôt ces teintes rougissantes pour des sites moins animés; car la nature est assez fraîche ici, elle n'a pas besoin de fard.

Elle y fut toujours si attrayante, que les Romains, vrais amateurs des sites gracieux, ont laissé à cette contrée une marque de leur distinction. Entre Lons-le-Saulnier et Montmorot, dans le climat où l'on a bâti les nouvelles Salines, ces maîtres du monde avaient un édifice très-remarquable, dont les décombres ont révélé le faste et l'étendue.

En 1734, lorsque l'on creusa les fondations du clos de la Saline et des maisons du directeur, les manœuvres ramenèrent à la surface du sol nombre d'objets antiques : on ne se rappelle plus, entre autres choses, que les restes d'une fontaine et le squelette d'un guerrier.

Au mois d'août 1811, en redressant la grand'route de Lyon à Strashourg, l'albâtre, le marbre, le porphyre, le granit vert et rouge, des débris de mosaïques et de colonnes répondaient à chaque coup de pioche. Une des tuiles à rebords que l'on y rencontra portait le nom de CLARIAN.

On me fit remarquer, en 1824, dans le champ que possède M. Gorin, devant le Saline, la base d'une colonne d'ordre corinthien et de pierre tendre, dont les moulures avaient cela de singulier, qu'elles avaient été arrondies à l'instrument du tour, à en juger par leurs rayures.

J'y observai également des terris de ciment , des briques , des tuileaux , des carrelages de marbre.

On y recueillait de temps en temps de la monnaie du haut et du bas empire, aux effigies de Commode, de Marc-Aurèle , de Lucius Verus , de Gordien le jeune et de Julia Mammea.

En 1825 , nouvelles découvertes dans le même fond. J'y ai vu la base d'une seconde colonne, aussi de l'ordre coryn্থien , d'un module différent , et de granit rouge ; un autre fragment de colonne plus petite et de pierre calcaire ; des tablettes de marbre serpentín ; des carrelages de marbre épatique ; des tuiles striées ; des tuyaux de vapeurs ; des couches de ciment de chaux mêlée de brique broyée ; des murs de fondations ; des traces d'incendie ; des ossements humains ; des débris de poterie rouge, noire et blanche , parmi lesquels se distinguaient le fond d'un vase empreint du mot LAVRICIM, mais surtout un joli bas-relief qui avait orné l'anse d'une aiguière. C'est une figure à laquelle il manque la tête et les pieds : elle représente une femme sortant du bain, portant à son sein la main droite, et posant la gauche sur un linge. Enfin , parmi ces petits objets , se sont trouvées deux cuillers de bronze, de forme ronde et aplatie , du genre de celles que Bernard de Montfaucon et Dommartin mettent au nombre des instrumens de sacrifice, et qui servaient à prendre l'encens dans l'*acerra*.

Dès-lors les fouilles ont encore augmenté d'intérêt. Le mois de mars 1826 procura le décombrement successif de trois mosaïques , très-rapprochées les

ques des autres, dans un héritage que M. Du Parc acquit alors à très grand prix. Des indices de mosaïques le verre nous font présager d'autres succès dans l'exploration de ce sol ; et M. Gorin est doué de toute la persévérance qui suffit pour les obtenir.

Aussi a-t-il mis à découvert une grande partie des fondations de cet établissement qui paraît avoir été immense ; et notamment l'hypocauste sur lequel a existé un bain , situé dans la partie méridionale , suivant le précepte de Vitruve.

Parmi des tuiles de deux pieds de toute face (*tegula bipedales*) qui avaient reposé sur des piles de tuileaux de huit pouces, (*Bessales pilæ*) et qui avaient formé le plancher des trois chambres du bain, on m'a montré une tuile au milieu de laquelle sont imprimés les sigles Q. C. M. ; et l'on y voit encore debout des tuyaux de brique carrés, qui servaient à porter la chaleur de l'hypocauste au *laconicum*, et au *tepidarium*. L'architecte romain appelle ces conduits *fistulae vaporariæ*.

C'est de la même propriété de M. Gorin qu'est sortie une statue mutilée de Diane, sculptée dans une niche. Ce morceau, qui est de pierre de Vergenne, conserve la tête et une partie du buste. La tête a trois pouces de hauteur, ce qui fait apprécier à deux pieds toute la taille du personnage. La déesse chasseresse avait le front décoré du croissant, les cheveux relevés, le sein couvert d'une tunique agrafée sur l'épaule, et le haut du bras orné d'un bracelet, comme la Diane dont Chifflet nous a donné la figure dans son *Vesantio*.

Enfin on a trouvé dans le même lieu une brouche d'oreille d'argent , à charnière , figurée en serpent qui se mord la queue ; forme qui ne décèle pas sa nouveauté , puisque M. Caillaud (1) décrivant une momie qu'il a rapportée des hypogées de Thèbes, en 1822 , dit que cette momie avait aux oreilles des anneaux de la forme d'un serpent.

C'en est bien assez , je pense , pour constater ici une résidence de romain , même de romain de la première occupation civile de la Séquanie ; nous en sommes convaincus , pour nous en convaincre , que les tuiles timbrées du nom de Clarianus , nom qui se lit sur d'autres tuiles trouvées en Provence , à Toulouse , à Lyon , à Besançon et dans les vestiges de notre ville Gallo-Romaine du lac d'Antre. Ce Clarianus paraît avoir été l'inspecteur de la briqueterie ou des bâtimens d'une époque , où les lois romaines qui régissaient l'architecture , étaient en pleine vigueur dans les Gaules.

On voudra savoir maintenant le motif de l'érection d'un édifice aussi somptueux dans cette localité ? et si l'on apprend que le lieu de son emplacement porte le nom de *la maladerie* , on demandera si une maladerie pouvait en avoir été la première destination ?

Nous répondrons 1.° Que les romains n'ont pas eu d'hôpitaux ; 2.° Que les léproseries ne datent que du 12.° siècle ; 3.° Que l'on ne construit pas , pour

(1) Voyage à Méroë, t. 4, p. 6.

de misérables lépreux , des palais de marbre ; 4.
Que les chrétiens n'érigaient pas d'autels à Diane.
Nous conviendrons pourtant que la maladerie de
Lons-le-Saunier et de Montmorot a été là , mais
nous présumons que l'on ne fit alors qu'utiliser des
bâtimens à demi ruinés, où l'on avait un hypocauste
et un bain très-précieux pour le traitement des
malades.

L'édifice tout romain dont nous venons de nous
occuper ne fut donc pas , dans l'origine , destiné à
servir d'hospice : nous allons examiner s'il n'aurait
pas été plus vraisemblablement la résidence d'un
directeur romain de nos salines ; et ce serait chose
curieuse de la trouver précisément en face de l'habi-
tation du directeur actuel.

Ce que nous avons dit ailleurs, au sujet de Lons-
le-Saunier , de son nom celtique *Ledo* , des objets
d'archéologie que l'on y a découverts, et de sa situa-
tion sur deux voies d'une antiquité incontestable,
afin de démontrer que son marais salant avait dû
être connu dès les premiers temps ; nous pouvons,
au sujet de Montmorot , le dire aussi de ses noms
gaulois, de ses monumens , de sa position sur les
mêmes chemins ; et en tirer de pareilles induc-
tions.

A l'est et à l'ouest de la colline de Montmorot,
sont deux puits à muire : cette circonstance a fait
regarder la colline où la sonde a récemment décelé
des carrières de sel gemme, comme recélant un dépôt
de sel marin ou de *muriate*, ce que les Celtes appé-

laient par analogie *mour* ou *mur* comme la mer (1).

De pareils rapprochemens justifient mieux l'étymologie de l'ancien nom de *Montmoret*, que l'on n'a pu le faire par le nom des *Maures*, (2) nation étrangère qui n'a passé qu'en fugitive dans la Bourgogne supérieure.

La dénomination de *Montmorot* s'accorde d'ailleurs avec celle de *Saubiez* (*Salsubium*), qui est une section importante du même Village, où passe un courant qui naît à l'*Étang du Saloir*, c'est à dire au même creux d'où sort la principale source saline de *Montmorot* : *Saubiez* signifie ruisseau salé, car *sau* est le mot patois du sel, et *biez* celui du ruisseau.

Quant aux vestiges d'antiquité de *Montmorot*, nous en avons déjà décrit d'assez notables ; nous y ajouterons seulement ce que le hasard a fait rencontrer sur d'autres points du territoire.

Aux champs de *Sugny* (3), on trouva en 1827, un de ces coins de bronze en forme de petite hache, sur l'emploi desquels les antiquaires sont si partagés d'opinion.

(1) C'est pourquoi les sauces où domine l'acide *muratique*, notamment la *saumure*, sont nommées *marinades*. Pline a parlé du ragoût *moretum* ; et les cuisinières francomtoises vous parleraient volontiers d'une *meurette*. Nos bergers appellent aussi *meurettes* les petits marais où sourdissent des eaux salines, et où le bétail ainsi que les oiseaux courent s'abreuver, de préférence à toute autre fontaine.

(2) Annuaire du Jura de 1814. Page 53.

(3) *Sugny* était un fief dépendant de *Lons-le-Saunier* aux 15.^e et 16.^e siècles.

J'ai ramassé autrefois, parmi les ruines du château, une pièce de cuivre électre, à l'effigie d'Antonin; et des boules de pierre percée, provenant d'un *abacus*, instrument de numération chez les Romains et chez les Grecs. On y a trouvé plus récemment une grande clef de bronze, d'une forme remarquable.

La tour quadrangulaire de Montmorot est elle-même un monument fort ancien, à en juger par son durciment et par son architecture, qui ne présente nulle part les ogives du moyen âge.

Ce ne sera donc pas trop abonder dans le genre conjectural, que de considérer ce fort comme destiné à protéger le commerce de la vallée : il fut probablement occupé par une garnison romaine avant de l'être par les Bourguignons, peuple dont les guerres au sujet des salines témoignent assez qu'il mettait beaucoup de prix à la possession de pareils trésors, et l'avaient fait appeler Bourguignons *salés*, suivant l'opinion de quelques auteurs.

Une tradition intéressante, qui s'est conservée sur les lieux, veut que la forteresse de Montmorot ait appartenu à Gondebaud, premier roi de Bourgogne, et que ce prince barbare y ait fait élever, dans une espèce de captivité, la jeune Clotide sa nièce, qui est devenue une des plus grandes reines de France en montant sur le trône de Clovis. Ne rejetons pas cette tradition populaire, à laquelle rien d'historique ne répugne en effet. L'opulent édifice dont nous avons admiré les mosaïques, déserté par le directeur romain des salines, était une *villa* assez

agréable pour l'orpheline de Chilpéric. Le bain que quelque beauté romaine y avait naguères consacré à la chaste Diane, a pu mouiller les longues tresses de cheveux de la royale fille des Suèves (1). Et le donjon altier de la montagne était un digne séjour pour un roi ombrageux et guerrier : la belle Clotilde n'y aurait pas été plus mal logée que dans le palais de son oncle Godomar à Vienne, palais qui n'était qu'une simple tour, (2) comme celle de Monmorot.

Après ces lectures, M. le Secrétaire perpétuel a fait le rapport suivant sur les sujets mis au concours :

La Société avait annoncé en 1827 qu'elle décernerait en 1831 des primes ou des médailles aux personnes qui, dans cet intervalle de quatre ans, auraient, dans le département, le plus contribué à repeupler les clairières de nos forêts, à reboiser des espaces incultes et surtout des pentes rapides, comme aussi à multiplier les arbres isolés en préférant les espèces utiles à l'agriculture et aux arts. Le vœu de la Société a été rempli sur quelques points du Jura, et plusieurs personnes ont adressé des notices à ce sujet.

(1) Les Suèves dont les Bourguignons formaient la division principale, tressaient leur chevelure comme font encore leurs descendants en Alsace et en Suisse. Clotilde est représentée avec de longues tresses de cheveux pendans, parmi les statues du portail de la Cathédrale de Paris.

(2) Mille. Histoire de Bourgogne, t. 1. p. 48.

Des clairières ont été repeuplées dans quelques forêts de l'arrondissement de Saint-Claude , ainsi qu'il résulte des tableaux envoyés par M. Colin , garde-général du canton de Saint-Claude, et des renseignemens fournis à la Société par M. de Moges , inspecteur des forêts. C'est dans les bois d'Avignon , de Cinquétral , de Moirans , la Rixouse , Morez , Charchilla et Valfin , que les semis ont été le plus nombreux , et quoique le résultat de ces semis soit au-dessous de ce qu'on en espérait , à raison de l'intempérie des deux dernières années , la Société d'Émulation se plaît à reconnaître le zèle de M. Colin , garde-général à Saint-Claude , et celui de MM. Vuillard , Patel , Favier et Robel , brigadiers de l'administration forestière dans l'arrondissement de Saint-Claude.

Deux pentes rocailleuses ont été reboisées dans l'arrondissement de Poligny par les soins de M. Bergeret , de Poligny , et de M. Aviet , de Montigny-les-Arsures , et vous leur avez accordé une mention honorable. Vous avez aussi donné les plus grands éloges au zèle avec lequel deux de nos confrères , MM. Chevillard et Lemire , se livrent à la multiplication des arbres forestiers et à l'établissement des prairies artificielles.

Vous avez manifesté le vœu que l'on s'occupât de la culture du mûrier blanc dans le Jura , et vous aviez promis en 1828 une prime de 150 francs ou une médaille de semblable valeur à la personne qui , en 1831 , posséderait le plus grand nombre de mûriers plantés à demeure , d'une belle végétation , et

parvenus à leur troisième feuille. De plusieurs points du Jura on a répondu à votre appel , et sans compter les belles plantations de mûrier faites à Dole , antérieurement à votre programme , par M. Dez-Maurel , honoré deux fois de médailles décernées par le jury des arts et la société royale et centrale d'agriculture , vous connaissez déjà d'importantes plantations de mûriers dans trois parties différentes du département.

M. Baviley , propriétaire au Port-de-Lesney , canton de Villersfarlay , arrondissement de Poligny , a planté 600 pieds de mûriers à haute tige , dont seulement 200 ont prospéré et sont aujourd'hui d'une belle végétation ; il a en outre en pépinière 150 sujets qui , dans deux ans , pourront être mis en place , et 800 pieds de pourrette.

M. de Thoisy le jeune qui , dans sa campagne de Gizia , s'est entouré de plantations en tout genre , compte déjà , depuis 1828 , 280 pieds de mûriers à haute tige , bien espacés et d'une belle végétation. Il a , en outre , plusieurs centaines de mûriers-nains formant des haies.

Une plantation plus importante encore et qui vous a inspiré d'autant plus d'intérêt , qu'elle occupe un vallon de nos basses montagnes , et qu'elle a déjà donné lieu cette année à l'élève de vers à soie dont le produit est sous vos yeux , c'est l'immense plantation de mûriers faite à Cornod par M. le colonel Albert , qui , au rapport des commissaires nommés pour vous en rendre compte , en possède déjà 800 pieds plantés à demeure depuis trois ans , et bien

espacés ; 400 plantés en massifs ou en haies, depuis deux ans, et 3,000 en pépinière provenus de semis faits sur les lieux il y a deux et trois ans. Cette masse de plus de 4,000 mûriers bien cultivés , donne à M. le colonel Albert la possibilité de commencer, dès l'année prochaine, l'éducation d'une certaine quantité de vers à soie, de créer dans le bassin de la Valouse une branche d'industrie qui pourra se ramifier dans nos vallons, et ajouter une ressource de plus aux faibles ressources de la basse montagne. Vous avez unanimement applaudi aux efforts généreux de M. le colonel Albert, et vous avez délibéré qu'une médaille d'encouragement lui serait offerte dans cette séance.

Vous avez décidé en même temps qu'il serait fait, en séance publique, une mention très-honorable des essais heureux de MM. de Thoisy et Baviley, dans la culture du mûrier blanc.

La Société avait annoncé aussi qu'elle décernerait des médailles d'encouragement pour les améliorations importantes, soit agronomiques, soit industrielles, qui auraient eu lieu dans l'année. Parmi ces dernières, la Société a distingué la manufacture de soierie de Clairvaux, qui, l'an dernier, avait été déjà mentionnée honorablement, et qui depuis a pris un accroissement considérable, au témoignage de MM. Retour et Tremeaux, commissaires nommés pour en prendre une connaissance exacte. Il résulte de leur rapport que la manufacture de soierie établie récemment sur le territoire de Clairvaux, à 300 mètres environ de cette ville, par M. Lançon, élève

de M. Le Mire, occupe le deuxième étage d'un bâtiment neuf, présentant 58 pieds de longueur sur 32 pieds de largeur, dont le rez-de-chaussée est consacré à une papeterie dirigée par le même propriétaire et servie par les eaux du *Drouvenans*.

La manufacture de soierie qui, en 1830, ne comptait que six métiers à tisser, se compose aujourd'hui de vingt-deux métiers et de vingt-huit ouvriers, plus un menuisier.

Vos commissaires, après vous avoir fait la description des divers procédés employés dans cette fabrique, et vous avoir indiqué la qualité des étoffes qui en proviennent, et dont vous avez les échantillons sous les yeux, pensant que cette nouvelle industrie, importée dans nos montagnes par M. Lançon, et exploitée par ses quatre fils qui en ont fait l'apprentissage à Lyon, ne peut qu'augmenter la prospérité du canton de Clairvaux, où les établissemens métallurgiques de M. Le Mire occupent déjà beaucoup de bras inutiles à l'agriculture, et que l'entreprise de M. Lançon mérite les encouragemens de la Société; sur ce rapport, vous avez décidé qu'une médaille d'encouragement serait décernée, dans la séance publique de ce jour, à ce manufacturier.

Après la remise d'une médaille d'or à M. le colonel Albert, et d'une médaille d'argent à M. Lançon, M. Bouverey, procureur du roi près le tribunal de Lons-le-Saunier et membre de la Société, a récité les stances suivantes, de M. Roux-de-Rochelle, notre compatriote.

HOMMAGE A L'ITALIE.

D'un peuple qui fut grand la mémorable histoire
Est le premier trésor de sa postérité ;
Des monumens qui consacrent sa gloire
Les débris même ont de la majesté.
Vénérable Italie, élève de la Grèce,
Second berceau des arts et mère des héros,
Heureux qui peut revoir ta rive enchanteresse
Et tes champs fortunés que caressent les flots !
Pays aimé de la nature,
Tu mêles ta grandeur à celle des humains ;
La terre a déployé sa plus riche parure
Pour recevoir le trône des Romains.

De tes siècles fameux la splendeur t'environne,
Ainsi qu'une auréole elle entoure ton nom ;
Les Alpes, l'Apennin soutiennent ta couronne,
Et les astres du ciel ornent ton pavillon.
Au nord de tes états règne un rempart de glace ;
Une gerbe de feu brille vers le midi,
Et comme un grand fanal elle éclaire l'espace
Où ton peuple s'est agrandi.

Le monde fut ton tributaire :
Chaque empire à son tour se courba sous tes lois ;
Et tu civilisas la terre
Qui tremblait devant tes exploits.
Le temps fit périr ta puissance ;
Mais tu devais ressusciter un jour :
Tu ne cédas ton sceptre aux maîtres de Byzance
Que pour le reprendre à ton tour.
Majestueuse encor sous tes voiles funèbres,
Veuve de tes guerriers autrefois triomphans,
En parcourant leurs annales célèbres
Tu prévis la grandeur de tes nobles enfans.

Quand les arts s'enfuyaient devant la barbarie,
Tu reçus dans ton sein leur cortège exilé :
La gloire retrouva son antique patrie ;
 Ton noble cœur fut consolé.
O de l'esprit humain pouvoir impérissable !
 Comme un grand fleuve il prolonge son cours ;
Sa source est dans le ciel, elle est intarissable,
 Ses flots doivent couler toujours.
Ta langue disparaît, une autre la remplace,
Mais un même génie élève encore la voix,
Et donne à tes accens et la force et la grace
 Qui les animaient autrefois.

De tes divins accords essayant l'harmonie,
Quel poète a franchi cet univers mortel ?
C'est au-delà des temps que plane son génie,
Il met le sort du monde aux mains de l'Éternel,
 Soit qu'il s'élève au-dessus de l'abîme,
Et qu'il mêle sa voix aux concerts des élus ;
Soit qu'il descende aux lieux où l'on poursuit le crime,
 Aux lieux où l'espoir n'entre plus.
Aux gouffres de l'enfer il plonge le coupable ;
Le bourreau d'Ugolin pour jamais est puni ;
 Mais devait-il se montrer implacable
 Pour Françoise de Rimini ?

Ton âme tendre aurait pardonné sa faiblesse,
Toi qui, toujours fidèle à tes premiers amours,
 Vins chanter ta belle maîtresse
 Dans le pays des troubadours.
 Au poète il faut une muse ;
Laure devint la tienne ; et les chants et les vœux,
Répétés mille fois par l'écho de Vacluse,
Ont révélé ta flamme à tes derniers neveux.
Des rimes de Pétrarque écoutez l'harmonie,
 Vous que séduit le charme des beaux vers :
Une seule pensée occupe son génie ;
 Sa Laure est pour lui l'univers.

Elle semble régner sur la nature entière ;
Il la voit sur la terre, il la voit dans les cieux ;
Elle est sa vie et sa lumière ;
Elle charme son cœur, elle éblouit ses yeux.

Bocace, éloignez-vous, il craint de vous entendre ;
Vos récits trop légers alarmeraient son cœur ;
L'amour, dans vos écrits, est moins pur et moins tendre,
Il a surtout moins de rigueur.

Sous un voile trop diaphane
Vous peignez quelquefois un doux égarement ;
Mais le censeur qui vous condamne,
En plaignant vos écarts, vous lit furtivement.

Des passions indulgent interprète,
Chanteur heureux d'Angélique et du jeune Médor !
L'imagination, premier bien du poète,
T'ouvre son plus riche trésor.
Tantôt des ennemis la foule épouvantée,
Si tu montres Roland, frissonne de terreur ;
Tantôt le doux nectar de ta coupe enchantée
Trahit en s'épanchant plus d'une tendre erreur.
Tu joins la grâce à l'énergie ;
Les plus vives couleurs éclatent dans tes vers :
La vérité, la fable, la magie
Animent pour toi l'univers.

Ta muse errante et vagabonde
Parcourt en son essor divin
Les prodiges du ciel, les merveilles du monde,
Et les détours du cœur humain.

Quel éclat embellit l'âge de nos ancêtres !
C'étaient des jours de fête et de célébrité ;
Voilà le siècle d'or où nous cherchons nos maîtres ;
Voilà nos devanciers vers l'immortalité.
Des nobles chevaliers la cendre se ranime ;
D'un successeur d'Homère elle entendit la voix,



Et le chantre brillant des vainqueurs de Solyme
Réveille l'univers au bruit de leurs exploits.
Qui pourrait oublier cette ardeur intrépide
Emportant aux combats un peuple de guerriers,
Les hauts faits de Renaud, le triomphe d'Armide,

Et les myrthes joints aux lauriers!
Sans cesser d'être grand, chaque héros du Tasse
Par d'invincibles nœuds tient à l'humanité ;

On admirait leur noble audace,
On aime leurs erreurs et leur fragilité :
De cette gloire, unie aux peines de la vie,
Les vulgaires humains cessent d'être jaloux ;
Le malheur d'un héros vient consoler l'envie,
Sa faiblesse avertit qu'il est né parmi nous.
Au chantre de Solyme ouvrez le Capitole,
Ceignez son noble front d'un laurier immortel ;
Mais déjà son âme s'envole,
Le triomphe l'attend au ciel.

Cependant les beaux arts étendent leur carrière,
Et de l'esprit humain le champ s'est agrandi ;
Du soleil d'Italie il cherche la lumière,

Et brille des feux du midi.

La Grèce n'a plus de miracles

Que l'on ne trouve encor sur ces bords glorieux :

Delphes nous cède ses oracles

Et les images de ses dieux.

La lance de Minerve, en frappant ce rivage,

Aux bords de Cerchia fit naître l'olivier,

Et sous son pacifique ombrage

Elle invite les arts à se réfugier.

La déesse a parlé : tout s'anime autour d'elle ;

Aux grottes de Carrare accourt Pygmalion,

Et le marbre reçoit une forme mortelle

Comme au temps de Deucalion.

Que dis-je ? la tombe elle-même

Voit sortir de son sein ce peuple d'immortels

Précipités du rang suprême

Sous les débris de leurs autels.

Tous ces dieux, enfans de la terre,
 Pour la seconde fois reparaissent au jour :
 L'Apollon d'Antium arrive au Belvédère;
 Palestrine nous rend les Grâces et l'Amour;
 Jupiter se relève armé de sa puissance,
 A son conseil tous les dieux sont assis ;
 Et pour charmer les cieux Vénus reprend naissance
 Dans les jardins des Médicis.

Qu'avec ravissement l'Europe vous contemple,
 Nobles reliques des Romains !
 Nous n'érigerons plus un temple
 A ces divinités ouvrages de nos mains :
 C'est pour l'auteur de la nature
 Qu'un nouveau Panthéon s'élève vers les cieux ;
 Mais les trésors de la peinture
 S'enrichissent encor du culte des faux dieux.
 Négligerions-nous la mémoire
 Des plus beaux jours de l'antique univers ?
 Ces siècles d'erreur et de gloire
 N'ont-ils pas enfanté les arts et les beaux vers ?

Vous qu'un noble génie inspire,
 Vers ce monde idéal élevez vos regards,
 Et parcourez l'immense empire
 Que les temps fabuleux abandonnent aux arts.
 Gloire aux travaux de Michel-Ange !
 Instruit par la nature et par l'antiquité,
 Il sut offrir l'heureux mélange
 De la force et de la beauté.
 Cet athlète paré d'une triple couronne,
 Dans tous les arts a pu se signaler :
 De ses rivaux le respect l'entourne,
 Leur triomphe est de l'égaler.
 Sa coupole devient la merveille de Rome ;
 Son ciseau rend Moïse au peuple d'Israël ;
 Il peint tous les mortels aux pieds du fils de l'homme ;
 Il donne au monde Raphaël.

O Raphaël ! quelles vives images
Élevaient ta pensée, animaient tes efforts ;
La nature elle-même a créé tes ouvrages,
Tu lui ravis tous ses trésors.
Entouré des grandeurs de l'antique Ausonie,
Fier de ses siècles glorieux,
Les inspirations de ton heureux génie
T'offrent partout des demi-dieux.
Comme l'aigle s'élance au séjour du tonnerre,
Tu parcoures dans les cieux la route du soleil,
Et quand tu viens chercher le repos sur la terre
Les songes de la gloire occupent ton sommeil.
Trop grand pour exciter l'envie,
Tu fus du Capitole et la joie et l'orgueil ;
Le temps te moissonna dans la fleur de la vie,
Mais l'immortalité s'assit sur ton cercueil.

Ce n'était point assez des palmes glorieuses
Que l'Italie obtint dans l'empire des arts ;
Dans le monde savant ses mains victorieuses
En recueillent de toutes parts.
Par les leçons du temps et de l'expérience
Ses grands hommes sont éclairés,
Et les voiles de la science
Pour elle ont été déchirés.
S'il faut briguer l'honneur de quelque découverte,
Son esprit créateur la tire du néant ;
Et si déjà la carrière est ouverte
Elle y marche à pas de géant.

Loin du port d'Amalfi quand Flavio s'élance,
Ce n'est plus au hasard qu'il cherche un autre bord ;
Sur son pivot, l'aimant qui se balance,
Se tourne en s'inclinant vers le pôle du nord.
Galilée apparaît et le soleil s'arrête,
La terre autour de lui recommence son cours ;
Malgré les tribunaux qui menacent sa tête
Le globe tournera toujours.

Le ciel lui cache en vain d'incertaines étoiles ;
 Les miroirs de l'optique aident ses faibles yeux,
 La nuit semble écarter ses voiles,
 Et de nouveaux soleils rayonnent dans les cieux.

Mais quelle autre conquête attendait l'Ausonie ?
 Son plus illustre fils est monté sur les mers,
 Et le courage et le génie
 Ont ouvert à l'Europe un nouvel univers.
 Si Vespuce à Colomb dispute sa victoire,
 Immortelle Italie, il est encor ton fils ;
 Tes enfans seuls ont eu la gloire
 D'ouvrir entr'eux ces illustres défis.

Ainsi dans tes grandeurs l'univers te contemple.
 Le sceptre du pouvoir fut long-temps dans tes mains ;
 Et de tes nobles fils le glorieux exemple
 Fraya la route au genre humain.
 Ton impérissable héritage
 Entre les nations est enfin dispersé,
 Et l'univers entier est admis au partage
 Du bien que tu nous as laissé.
 Eh ! quel autre pays plus fécond en merveilles
 Acquit plus de pouvoir sur les nobles esprits ?
 Tes récits dès l'enfance ont frappé nos oreilles ;
 Tout ce que nous savons c'est toi qui nous l'appris.
 Les arts que tu fis naître ont parcouru la terre ;
 Mais cette colonie avait reçu ta loi :
 Comme de tendres fils éloignés de leur mère,
 Les peuples éclairés tournent les yeux vers toi :
 Aux jours de ta puissance a survécu ta gloire ;
 Mais ta célébrité n'a pas besoin d'appui :
 Aux vulgaires grandeurs il faut un territoire ;
 Un génie immortel ne doit son nom qu'à lui !

La séance a été terminée par la lecture du programme des prix proposés pour 1832 et 1833.

La Société d'Émulation a procédé, après la séance publique, à l'élection de ceux de ses officiers dont les fonctions sont annuelles, et le scrutin a donné le résultat suivant :

Président annuel de la Société d'Émulation du Jura :

M. Chevillard, ancien sous-intendant militaire.

***Vice-Président :* M. Houry, ingénieur en chef du cadastre.**

***Secrétaire-Adjoint :* M. Gerrier, doyen du Conseil de Préfecture.**

***Trésorier :* M. Perrin, avocat.**

***Membres correspondans domiciliés hors le département
et omis dans la liste.***

MM.

DEZ-MAUREL, négociant à Lyon.

DROZ, de l'Académie française, à Paris.

NODIER, Charles, homme de lettres, à Paris.

ORDINAIRE aîné, ancien recteur de l'académie de Besançon, à Besançon.

ORDINAIRE jeune, directeur de l'institut des sourds-muets, à Paris.

PRIX PROPOSÉS

PAR

LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU JURA,

POUR 1832 et 1833.

LA Société d'Émulation décernera , dans la séance publique du 16 novembre 1832 , une médaille d'or de la valeur de 200 francs à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

« Quels sont les moyens les plus convenables à employer pour obtenir le plus tôt possible, dans le département du Jura, une race de chevaux propres soit à la remonte de la cavalerie, soit au commerce. »

Les concurrens feront connaître la situation du département à cet égard. Ils examineront si le système actuel des haras du gouvernement peut atteindre le but ; si, comme dans le département de l'Ain, qui, depuis douze ans, consacre chaque année 20,000 francs , à l'achat de dix étalons et de dix jumens , le Conseil général du Jura doit faire des sacrifices pécuniaires pour déposer des étalons chez des propriétaires intelligens ; si l'on doit donner des primes en sus de la valeur des chevaux pour

chaque élève départemental faisant partie d'une remonte ; enfin, si un haras départemental ne serait pas un établissement préférable, quoique dispendieux, dans le principe.

La Société désirant provoquer de nouvelles recherches sur l'état ancien de notre pays, a résolu de mettre au concours, pour 1835, l'histoire de la Séquanie, et particulièrement des cantons qui forment aujourd'hui le département du Jura, depuis Jules César jusqu'au règne de Charlemagne.

Une médaille d'or, de la valeur de 200 francs, sera décernée à l'auteur du meilleur mémoire sur ce sujet, dans la séance publique du 16 novembre 1833.

Sans vouloir en rien gêner la liberté nécessaire aux écrivains qui entreprendront de traiter le sujet, la Société croit devoir donner quelques indications sommaires qui auront pour résultat de faire connaître ses intentions, en proposant la question qu'elle met au concours.

La Société ne prétend point que les auteurs s'enfoncent dans l'histoire des temps fabuleux de la Gaule; cependant, elle les verrait avec plaisir se livrer à quelques recherches scientifiques. Ainsi, elle trouverait bien qu'on montrât quels étaient dans les temps reculés, les mœurs, coutumes, usages civils, religieux, militaires; les sciences, arts, métiers, etc., des Séquanois, qui probablement ne différaient en rien des peuplades celtiques dont ils faisaient partie. Un tableau rapide, pour la composition duquel on s'aiderait des recherches de Cluvier, de Pelloutier, de

don Jacques Martin, etc., dont il serait bien de vérifier au moins les citations principales, lui semblerait très-bien ouvrir le travail.

Elle verrait avec plaisir que l'on pût fixer les bornes de la Séquanie, dire à quelle époque elle a pris ce nom, de qui elle le tient. Il est probable que ce nom a été imposé à la province par les Romains, qui ne pouvant pas prononcer les appellations celtiques et tudesques des peuples étrangers avec lesquels ils étaient en guerre, en ont latinisé les noms. Il serait bon d'éclaircir ce fait.

La Société désirerait que l'on indiquât quelle part les Séquanois ont pris, l'an 600 avant J.-C., à la fondation de la Gaule cisalpine par Bellovèse. Tite Live, Tacite, Justin, etc., fourniront là dessus quelques données. Elle désirerait également savoir si nos ancêtres ont fait partie des différentes expéditions gauloises, en Italie, en Thrace, en Macédoine, en Pannonie.

Si le sujet paraît pris de trop haut, la Société ne trouvera pas mauvais que l'on se rapproche un peu des temps modernes. Elle pense que dans ce cas, on fera bien d'entrer en matière par un tableau géographique, statistique, politique et moral de la Séquanie vers l'an 58 avant J.-C., lors de la première campagne de Jules César dans la Gaule.

Elle trouverait bien que l'on traçât l'itinéraire des Helvétiens à travers la Séquanie, et que l'on déterminât le lieu où ils ont été vaincus. Ce point sera difficile.

Viennent ensuite les démêlés des Séquanois avec

les Eduens, leur alliance avec Arioviste. Les commentaires de César fourniront des matériaux.

Il conviendra d'examiner quel fut l'état de la Séquanie sous la domination romaine, et quels changemens l'ascendant des vainqueurs apporta dans sa constitution politique et civile, ses mœurs, son industrie, ses cultures, sa manière de faire la guerre, etc. Quel fut surtout l'état des personnes, et quelles institutions politiques, civiles et religieuses les Romains introduisirent dans leur conquête.

Il serait bien de rechercher quelles sont celles de nos villes qui doivent leur origine ou leur accroissement aux Romains, quel rang les cités séquanaises tenaient entre elles; il serait bien de fixer le lieu des principales stations romaines dans notre province, appelées communément *camps de César*; de nous apprendre quels sont les monumens publics, religieux et profanes, tels que temples, théâtres, cirques, arènes, thermes, gynécées, routes, etc., élevés ou construits par les Romains, et quels débris nous en restent. S'il existe chez nous des monumens celtiques, tels que menhirs, pelvans, pierres druidiques, *tumuli*, il sera à propos d'en parler et de dire où ils se trouvent.

La Société désirerait avoir, s'il est possible, quelques détails sur les ravages que les Marcomans exercèrent dans la Séquanie, vers la fin du 2.^e siècle, dans le temps de Marc-Aurèle.

Sur ceux que Crocus, à la tête de bandes d'Allemands, de Suèves et de Vandales, y commit au milieu du 4.^e siècle, vers 360.

Il faudra chercher en quel temps la religion chrétienne fut apportée dans la Séquanie, quels furent les premiers apôtres et les premiers évêques de la province, quelles furent ses premières églises, ses premiers monastères, quels débris nous en restent, si les églises de la Séquanie eurent des martyrs, quels ils furent, enfin quelles modifications la religion chrétienne apporta dans les mœurs de nos ancêtres.

En quel temps la Séquanie fit partie de la monarchie des Francs, quel fut son état sous ces nouveaux maîtres.

Duquel des royaumes francs elle fit alternativement partie, lors des différens partages de la monarchie opérés, en 511, entre les fils de Clovis; en 561, entre ceux de Clotaire 1.^{er}; en 638, entre ceux de Dagobert 1.^{er}

Il sera bien de finir par un résumé général et un tableau politique, civil, religieux et moral de la Séquanie, lors de l'avènement des Carlovingiens au trône de France. Dans ce tableau, on devra parler des institutions que les rois francs introduisirent dans la province, sous quelles lois vécurent les habitans qui la peuplaient, quelle part ils avaient à l'administration des affaires, dans quelle proportion ils contribuaient aux impôts publics, au recrutement militaire, etc., etc. Il serait bien de fournir une notice des hommes célèbres auxquels la Séquanie a donné naissance, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'extinction de la première race.

La Société, nous le répétons, n'entend point en-

★

fermer les concurrens dans un cercle dont ils ne puissent sortir, ni leur tracer un plan dont ils ne doivent s'écarter. Elle leur accorde la plus grande liberté; elle ne fait qu'indiquer ici les matières qu'elle serait satisfaite de voir traiter dans les ouvrages qu'on lui adressera, se réservant d'accorder le prix à celui qui joindra au mérite d'être bien écrit, l'avantage de contenir le plus d'érudition et de recherches.

La Société annonce qu'elle décernera aussi des médailles d'encouragement aux auteurs des meilleurs mémoires qui lui seront adressés sur l'histoire particulière des arrondissemens, des cantons et des villes du Jura qui n'ont pas encore eu d'historiens.

Elle en décernera pareillement pour les ouvrages inédits, scientifiques ou littéraires qui lui seront offerts par leurs auteurs, et qu'elle jugera être d'un grand intérêt, ainsi que pour toutes les améliorations importantes, soit agronomiques, soit industrielles, opérées dans le Jura, et qu'on aura fait connaître à la Société avant le 16 octobre prochain.

Les mémoires envoyés au concours ne pourront renfermer moins de 150 pages, et seront adressés, francs de port, à M. le Secrétaire perpétuel avant le 16 octobre de l'année pour laquelle les prix sont annoncés.

Chaque mémoire doit porter une épigraphe répétée dans un billet cacheté qui sera joint au manuscrit, et qui renfermera le nom de l'auteur.

Tout mémoire envoyé au concours deviendra la propriété de la Société, qui permettra seulement à

l'auteur qui se sera fait connaître d'en faire prendre copie.

PRIX PROPOSÉS

PAR LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE DOLE ,

Pour être décernés en 1833.



DEPUIS plusieurs années la Société centrale et royale d'agriculture attache une grande importance à ce que l'on substitue un assolement sans jachères à l'assolement triennal , usité dans une grande partie de la France.

Entrant dans les mêmes vues , la Société d'agriculture de Dole engage les cultivateurs de son arrondissement à faire entrer dans leur rotation de semence la betterave blanche de Silésie , ou à sucre.

Cette racine produit plus que la pomme de terre , et nourrit aussi bien le bétail ; elle dure long-temps , et ne craint pas beaucoup la gelée ; elle donne du lait aux vaches , et dispose la terre à une bonne récolte de froment.

Les Anglais , dont la culture est bien plus perfectionnée que la nôtre , sèment des turneps (espèce de rave) la première année de leur assolement. Le turneps est le pivot sur lequel roule leur culture. La betterave peut nous offrir les mêmes avantages : elle nous mettrait à même de nourrir plus de bétail ,

d'avoir plus d'engrais, et d'adopter un assolement sans jachères.

D'après ces considérations, la Société d'agriculture de Dole propose pour prix une somme de *cent francs*, en faveur de celui qui sèmera, dès l'an prochain, un journal de betterave de Silésie, qu'il remplacera, l'année suivante, par du blé, et qui donnera un Mémoire bien circonstancié sur le mode de culture qu'il aura employé, et sur les produits obtenus, évalués en poids ou en mesure connue. Ce Mémoire, dont le contenu sera certifié par l'autorité locale, sera adressé à M. le Sous-Préfet avant la fin d'octobre 1833.

La Société offre un prix de même valeur que le premier à celui qui aura greffé quelques centaines de pieds de vigne, en se conduisant d'après les considérations suivantes.

On trouve dans beaucoup de vignes de l'arrondissement de Dole des plants de vigne très-robustes, mais dont le produit n'est pas avantageux : tel est l'argillet, dont le fruit mûrit rarement ; telle est une espèce de pulsard à feuilles étroites et profondément découpées. Au lieu d'extirper ces plants, comme le font la plupart des vignerons, il vaudrait beaucoup mieux greffer dessus du gamé ; ce gamé partagerait la vigueur de sa souche adoptive, son fruit serait plus abondant, et probablement meilleur.

Par le moyen de la greffe, on pourrait encore changer le produit des plants selon l'exigence des terrains.

La greffe de la vigne n'est point une opération difficile. Lorsque la sève est en pleine vigueur , on coupe le cep à un pouce ou deux en terre , on le fend , on insère un sujet ou deux , suivant la force du pied , on couvre la fente de mousse , on rassemble de la terre par-dessus , pour modérer l'évaporation. Il est très-rare qu'on ne réussisse pas. Dès la seconde année on a du fruit.

Ceux qui concourront pour le prix seront tenus d'envoyer à M. le Sous-Préfet un Mémoire détaillé de leurs opérations , avant le premier octobre 1833.

Trouver le moyen de corriger le mauvais goût des eaux-de-vie de marc est un problème proposé depuis long-temps , et qui n'a pas encore trouvé une solution suffisante.

On a annoncé , depuis peu , que le chlorure de chaux employé à raison de deux onces sur trois cents litres d'eau-de-vie , en corrige radicalement le goût ; seulement les premières gouttes sorties de l'alambic ont un goût de chlorure , mais on les met à part : on s'en sert pour dissoudre le chlorure nécessaire à une nouvelle cuite.

Dans le cas où le chlorure donnerait le résultat annoncé , il faudrait varier l'expérience , et opérer non-seulement sur l'eau-de-vie toute faite , mais encore sur l'eau blanche et sur le marc lui-même.

Sans s'arrêter à l'effet du chlorure de chaux , la Société propose un prix de *cent francs* pour celui qui trouvera le moyen de corriger le mauvais goût de nos eaux-de-vie de marc , sans en augmenter sensiblement le prix.

Le prix sera donné de préférence à celui qui , au lieu d'employer de l'eau pure mêlée avec le marc , crainte que celui-ci ne brûle et que la chaudière ne se détériore , se servira d'eau spiritueuse préparée selon les méthodes connues , avec la fleur de pomme de terre ou avec le suc de betterave. Il résulterait de là un grand avantage , en ce que , avec la même quantité de combustible , on aurait beaucoup plus d'eau-de-vie.

Ces trois prix seront distribués , s'il y a lieu , lors de la séance générale , le 11 novembre 1833.

Ceux qui voudront concourir pour les prix annoncés , trouveront des renseignemens précieux dans la bibliothèque de la Société , que l'on mettra à leur disposition quand ils en feront la demande.

NOTICE INDICATIVE

Des sujets de prix proposés par la Société royale et centrale d'agriculture , et qui peuvent intéresser les habitans du Jura.

§ I.

Pour être décernés en 1832.

1.° Pour l'introduction , dans un canton de la France , d'engrais ou d'amendemens qui n'y étaient pas usités auparavant.

Prix : des médailles d'or ou d'argent.

2.° Pour des essais comparatifs , faits en grand , sur différens genres de culture , de l'engrais terreux (*urate calcaire*) , extrait des matières liquides des vidanges.

Prix : des médailles d'or ou d'argent.

3.° Pour la pratique des irrigations.

Prix : des médailles d'or ou d'argent, ou des ouvrages d'agriculture.

4.° Pour un manuel pratique propre à guider les habitants des campagnes et les ouvriers dans les constructions rustiques.

Premier Prix 1000 fr.

Deuxième Prix 500

5.° Pour la culture du pommier et du poirier à cidre dans les cantons où elle n'est pas encore établie.

Prix : des médailles d'or ou d'argent.

6.° Pour la construction de la meilleure machine à bras, propre à battre et à vanner les blés avec la plus grande économie, de manière à donner, avec la même dépense, un produit d'un quart au moins en sus de celui qu'on obtient par le battage au fléau, lequel est évalué à 150 kilogrammes de blé vanné par jour, pour le travail de chaque batteur en grange.

Premier prix 2000 fr.

Deuxième prix 1500

7.° Pour le percement des puits forés suivant la méthode artésienne, à l'effet d'obtenir des eaux jaillissantes applicables aux besoins de l'agriculture.

Prix. 1500 fr.

8.° Pour la substitution d'un assolement sans jachère, spécialement de l'assolement quadriennal à l'assolement triennal, usité dans la plus grande partie de la France.

Prix : des médailles d'or ou d'argent.

§ II.

Pour être décernés en 1834.

9.^o Pour la découverte d'un moyen simple , peu dispendieux et à la portée des petits cultivateurs , de préserver le froment , soit en gerbes , soit en grains , de l'attaque de la *teigne* ou *alucite des blés*.

Un Prix de 1000 fr.

— Pour la découverte d'un moyen réunissant les mêmes conditions , à l'effet d'arrêter les ravages de l'insecte dans le grain déjà attaqué.

Un second Prix de 500 fr.

— Pour de bonnes observations sur l'histoire naturelle de l'*alucite* et des autres insectes qui attaquent les céréales.

Des médailles d'or ou d'argent, ou des ouvrages d'agriculture.

§ III.

Pour être décernés en 1836.

10.^o Pour le dessèchement des terres argilleuses et humides, au moyen de puisards ou boit-tout artificiels, de sondages, et de coulisses ou rigoles souterraines.

Premier Prix 3000 fr.

Deuxième Prix 1000

Premier accessit : la collection complète des mémoires de la Société, avec la grande médaille d'or.

Deuxième accessit : la médaille d'or à l'effigie d'Olivier de Serres, avec un exemplaire de son *Théâtre d'agriculture et Ménage des champs*.

LONS-LE-SAUNIER, IMPRIM. DE FR. GAUTHIER.

LISTE

DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉMULATION

DU DÉPARTEMENT DU JURA ,

AU 20 MAI 1832.

Membres résidant dans le département.

*Président honoraire de la Société d'Émulation, M. le
Préfet du Jura.*

*Président ordinaire, M. CHEVILLARD ✻✻, ancien sous-
intendant militaire, à Lons-le-Saunier.*

Vice-président, M. HOURY, ingénieur en chef du cadastre.

*Secrétaire-perpétuel, M. le docteur GUYÉTANT, corres-
pondant du conseil supérieur d'agriculture, et mem-
bre de plusieurs sociétés savantes, nationales et
étrangères.*

*Secrétaire-adjoint, M. GERRIER, doyen du conseil de
Préfecture, et membre de plusieurs sociétés sa-
vantes.*

Trésorier, M. PERRIN, avocat, à Lons-le-Saunier.

Conservateur du musée, M. **MONNIER** (Désiré), membre de plusieurs sociétés savantes.

Conservateur adjoint, M. **PIARD**, archiviste de la Préfecture.

AREMBERG (le prince Pierre d') ✱, à Arlay.

BABEY, professeur de mathématiques, à Salins.

BERGÈRE, fondeur et tourneur sur métaux, à Poligny.

BESSON, professeur de dessin, à Dole.

BESAND père, sculpteur, à Dole.

BOICHOZ, propriétaire, à Brans.

BOLLU-GRILLET, docteur en médecine, à Dole.

BOUDON, manufacturier, à la Rixouse.

BOUSSON-DE-MAIRET, professeur de rhétorique, à Arbois.

BOUVEREY, procureur du Roi, près le tribunal de première instance de Lons-le-Saunier.

BRANGES (de) ✱, ancien sous-préfet de l'arrondissement de Poligny, à Poligny.

BRUNE, correspondant du conseil supérieur d'agriculture, à Souvans.

CAMUSSET (le chanoine), curé de Lons-le-Saunier.

CHAIGNON (le chevalier de) ✱, ancien conseiller de Préfecture, à Saint-Amour.

CHAMBERET (de), ingénieur particulier des ponts et chaussées, à Lons-le-Saunier.

COLOMB, sous-préfet de l'arrondissement de St.-Claude, à St.-Claude.

COMBETTE, peintre, à Poligny.

COULON (l'abbé), curé d'Arlay, à Arlay.

CUENNE, avocat et maire de la ville de Lons-le-Saunier, à Lons-le-Saunier.

DAMMEMME, receveur général des finances, à Lons-le-Saunier.

DANET, ancien receveur général, à Cesancey.

DEVAUX, propriétaire, à Vogna.

MM.

- DONNEUX** , juge de paix , à Poligny.
DOMET-DE-MONT, membre du conseil général du département , à Dole.
DUCRET , propriétaire , à Passenans.
DUHAMEL ✱ , propriétaire , à Passenans.
DALLOZ , secrétaire de la société d'agriculture de Dole , à Dole.
DUMONT , docteur en médecine , à Arbois.
DUSILLET ✱ , maire de Dole , membre de plusieurs sociétés savantes , à Dole.
ÉCOUCHARD , artiste vétérinaire , à Dole.
FOURQUET , professeur de mathématiques , à Dole.
GACON ✱ , ancien sous-préfet de l'arrondissement de St.-Claude , à Orgelet.
GERMAIN , docteur en médecine , à Nozeroy.
HAUTECOURT (d') , propriétaire , à Valfin.
HUGONET , mécanicien , à Blye.
JOLY , imprimeur et homme de lettres , à Dole.
LAUMIER , homme de lettres , à Lons-le-Saunier.
LE MIRE père , maître de forges , à Clairvaux.
LE MIRE fils aîné , maître de forges , à Clairvaux.
LEPIN (le baron) ✱✱ , lieutenant-général , à Salins.
MACHARD , docteur en médecine , à Dole.
MAIGROT , propriétaire , à Arlay.
MARECHAL (l'abbé) , à Orgelet.
MARQUSET , sous-préfet de l'arrondissement de Dole , à Dole.
MARSOUDET , avocat , à Salins.
MARTIN , propriétaire , à Salins.
MAYET , tourneur mécanicien , à Dole.
MONNIER ✱ , membre du conseil général , à Poligny.
MOUCHET , ancien professeur de physique , à Charchilla.
MUNERET , propriétaire , à Chaussin.

MM.

PALLU aîné, bibliothécaire, à Dole.

PAPILLON, président du tribunal de première instance,
à Lons-le-Saunier.

POINTURIER fils, peintre et lithographe, à Dole.

PORT, mécanicien, à Dole.

PYOT, docteur en médecine, à Lons-le-Saunier.

QUILHET père, ingénieur en chef des ponts et chaussées,
à Lons-le-Saunier.

QUILHET fils, ingénieur civil, à Lons-le-Saunier.

REBOUR, propriétaire, à Orgelet.

RÉPÉCAUD, curé de Notre-Dame, à Salins.

RÉPÉCAUD, ancien inspecteur de l'académie de Besançon,
à Salins.

RIGAL, professeur de philosophie et principal du collège,
à Lons-le-Saunier.

RIVIÈRE, secrétaire-général de la préfecture du Jura, à
Lons-le-Saunier.

ROBERT, avoué, à Dole.

THOISY (le chevalier de), propriétaire, à Gisia.

TISSOT, professeur de philosophie, à Dole.

TRÉMEAU, inspecteur de l'enregistrement, à Lons-le-
Saunier.

VANDEL, peintre, à Saint-Claude.

VANNOZ (de), propriétaire, à Châtillon-sur-Ain.

WILLOT-DE-BEAUCHEMIN, à Dole.

VOILLIER-VÉRY, membre du conseil général du départe-
ment, à Dole.

VAULCHIER (le marquis de) ✱, ancien préfet du Jura,
ancien directeur général des douanes et des postes, au
Deschaux.

Membres correspondans et domiciliés hors du département.

MM.

- BAILLY, pharmacien en chef de l'hôpital militaire de Besançon, à Besançon.
- BARD, homme de lettres, à Beaune.
- BARREY, docteur en médecine et membre de plusieurs sociétés savantes, à Besançon.
- BAUDOT, juge au tribunal de première instance, à Dijon.
- BAVOUX, du Jura, conseiller à la cour des comptes, et membre de la chambre des députés, à Paris.
- BERNARD, du Jura ✱, lieutenant-général, aide-de-camp du Roi, à Paris.
- BOBILIER, du Jura, censeur de l'école des arts et métiers, à Angers.
- BOURGON, professeur d'histoire à l'académie de Besançon.
- BRAY (de), receveur-général des finances, à Toulouse.
- BULLOZ, docteur en médecine, à Besançon.
- CHABERT ✱, maréchal-de-camp, à Besançon.
- CHARBAUD, ingénieur des mines, à Tours.
- CHOUPOT, procureur du roi près le tribunal de première instance, à Besançon.
- COLIN, du Jura, procureur général près la cour royale de Dijon, et membre de la chambre des députés, à Dijon.
- CORDIER, du Jura, inspecteur divisionnaire au corps royal des ponts et chaussées, membre du conseil général du département et de la chambre des députés.
- CORTAMBERT, docteur en médecine, à Mâcon.
- COUCY (le chevalier de) ✱, ancien préfet du Jura, à Vitry-sur-Marne.
- DELORT, du Jura (le baron) ✱ ✱, lieutenant-général, aide-de-camp du Roi, membre de la chambre des députés, commandant la 7.^e division militaire, à Lyon.

MM.

- DESCHAMPS**, Émile, homme de lettres, à Paris.
- FÉRUSSAC** (le baron de) ✱ ✱, ancien secrétaire-général du ministère du commerce, à Paris.
- FÉVRET-DE-SAINT-MÉMIN**, conservateur du musée de Dijon, et membre correspondant de l'Institut, à Dijon.
- FODÉRÉ**, professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, à Strasbourg.
- GASPARD**, du Jura, docteur en médecine, à St.-Étienne (Saône-et-Loire).
- GENISSET**, du Jura, professeur de belles-lettres à l'Académie de Besançon, à Besançon.
- GINDRE**, du Jura, homme de lettres, à Paris.
- GRAPIN**, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, à Besançon.
- JANOD**, du Jura, conseiller à la cour royale de Paris, à Paris.
- JANVIER**, du Jura, membre de plusieurs sociétés savantes, à Paris.
- JOUFFROY**, du Doubs, professeur de philosophie à l'Académie de Paris, à Paris.
- LA MARTINE** (de), de l'Académie française, à St.-Point.
- LANCRENON**, du Doubs, peintre d'histoire, à Paris.
- LAURENS**, du Doubs, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, à Besançon.
- LE MARCHAND** de la Faverie, à Rouen.
- LEMARE**, du Jura, professeur de langues, à Paris.
- LE TELLIER** ✱, ingénieur en chef, à Rouen.
- LEZAY-MARNÉZIA** du Jura, (le comte de), préfet de Loir-et-Cher, à Blois.
- MAILLARD** de Chambure, secrétaire de l'Académie de Dijon, à Dijon.
- MAZUYER**, du Jura, professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, à Strasbourg.

MM.

MARJOLIN ✱, de la haute-Saône, professeur à la faculté de médecine de Paris.

NIEL, ancien sous-Préfet de Poligny, à Ploërmel.

OUDET, du Jura, conseiller à la cour royale de Dijon, à Dijon.

PACOURD ✱, docteur en médecine et professeur à l'école d'accouchement, à Bourg.

PÉCLET, du Doubs, professeur à l'école centrale des manufactures.

POUILLET, du Doubs, professeur de physique à la faculté des sciences de Paris, à Paris.

PUVIS, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture, à Bourg.

RIBOUD ✱, ancien secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture de Bourg, à Bourg.

ROUX-DE-ROCHELLE ✱, du Jura, ancien ministre plénipotentiaire de France aux Etats unis d'Amérique, à Paris.

TISSOT, homme de lettres, à Paris.

VALLOT, docteur en médecine et secrétaire de l'académie de Dijon, à Dijon.

VIANCIN, avocat et membre de l'Académie de Besançon, à Besançon.

VILLENEUVE (le marquis de), ✱ ancien directeur général des postes, à Paris.

WEIS (Charles), ✱ membre de l'Académie de Besançon, et bibliothécaire de la ville, à Besançon.

